This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS
BIBLIOTHECÆ SEMINARII
NEMAUSENSIS.

SKIPWORTH BEQUEST

V. PER

~~Skipworth Coll~~

[cupboard 2]

LE POUR ET CONTRE.

OUVRAGE PERIODIQUE D'UN GOUT NOUVEAU;

Dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public, en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, d'Auteurs, &c. sans prendre aucun parti, & sans offenser personne.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

TOME VI.

. . . . . Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso. *Horat.*

A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Augustins, près du Pont saint Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXVI.

ENTRE les infirmitez humaines on ne s'aviſe pas d'en compter une qui ſe fait ſentir néanmoins à tous momens, & qui deviendroit bientôt inſupportable ſi le remede n'étoit toujours auſſi préſent que le mal. Je parle de la foibleſſe de nos reins & de nos jarrêts, qui ſe laſſent trop aiſément du poids du corps, & qui nous obligent de paſſer la moitié de la vie aſſis ou couchez. Il y a peu de ſupplices qui égalent, même en idée, l'horrible contrainte d'être toujours debout; & de toutes les mortifi- Infirmité naturelle.

cations volontaires, je n'en connois point de plus surprenante que celle des Saints *Stilites*. S'ils étoient soutenus par le secours du Ciel, c'est un miracle que la Religion doit faire respecter : mais on a peine à comprendre autrement d'où venoit leur force, à moins qu'on ne veüille la regarder avec un Nouvelliste Anglois comme une preuve de la supériorité des Anciens sur les Modernes. A la vérité cette réflexion n'a pas l'air extrêmement sérieux, mais l'évenement qui l'a fait naître mérite les observations des Physiciens & la curiosité de tout le monde.

Malheureux effet qu'elle a produit.

Il y a près de six semaines qu'une jeune Angloise de la petite Province de *Carnarvan*, se croyoit à la veille d'être heureuse par un mariage conforme à ses inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de son Amant. Leur tendresse avoit été traversée par mille obstacles, & la constance avec laquelle ils étoient parvenus à les surmonter passoit pour un miracle de l'amour. Enfin, le jour marqué pour leur bonheur arriva sans la moindre apparence de nuage. On étoit déja coëffée, vêtuë, plus brillan-

te & plus aimable que jamais ſous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la préſence de l'Amant pour ſe rendre à l'Egliſe. L'amour l'ayant amené au même moment, il préſente la main à ſa Maîtreſſe en homme ſûr de ſa conquête. Elle ſe leve pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joye ou la pudeur ait jamais produit, elle eſt ſaiſie d'un tremblement violent qui ſe communique d'abord à toutes les parties de ſon corps, & qui après avoir duré quelques minutes ſe réünit dans ſes genoux & la fait tomber comme une maſſe de plomb qui ſe précipite par ſon propre poids.

Cet accident n'étant accompagné d'aucune autre marque d'indiſpoſition & de foibleſſe, on ſe flattoit qu'un peu de repos ſeroit capable de la rétablir. On s'efforça de la relever, & de l'aider à gagner ſon lit; mais les reſſorts de ſes jarrêts ſe trouverent ſi abſolument relâchez qu'il lui fut impoſſible (*a*) de faire un pas, même avec le ſe-

(*a*) C'eſt préciſément ce qui arriva à la Reine Phedre, ſi l'on en croit M. Racine.

N'allons pas plus avant, demeurons chere Oenone,
Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne,
Mes yeux ſont ébloüis du jour que je révoi,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.

de vivre, de penſer & d'écrire. Cent traits agréables de ſa conduite, & un nombre infini d'Ouvrages tant en Proſe qu'en Vers, où ſi l'on veut retrancher certaines idées baſſes & populaires; on trouve d'ailleurs tout le ſel & l'agrément que les Anglois lui attribuent, l'ont fait regarder comme le modele de la fine Satyre, de l'Ironie délicate, & de la Plaiſanterie la plus ingénieuſe & la plus agréable. Il n'eſt connu en France que par le *Gulliver* & le *Conte du Tonneau*, dont on nous a donné la Traduction; mais quoique ces deux Ouvrages ne faſſent nul tort à ſa réputation, je m'imagine qu'elle paroîtroit mieux fondée à nos François s'il s'étoit trouvé quelqu'un qui nous eût traduit ſes Epîtres & ſes Poëmes, avec pluſieurs (*a*) petites Pie-

(*a*) Il ne ſeroit pourtant pas à ſouhaiter pour ſon honneur, qu'on traduiſît ſes *Penſées diverſes*. Elles paſſent en Angleterre pour originales; mais on reconnoît ici qu'elles ſont pillées pour la plûpart dans la Bruiere & la Rochefoucault. Il y en a quelques-unes néanmoins qui ſont de lui. En voici une dont je laiſſe le jugement au Lecteur. » Les perſonnes » fort chaſtes ont néceſſairement des idées fort » obſcenes, comme les perſonnes d'une grande » propreté en doivent avoir de fort ſales.

ces ſur divers ſujets, dont la beauté même a peut-être cauſé de l'embarras aux Traducteurs. Le mal vient de ce que très-peu de perſonnes ſçachant parfaitement les deux Langues, il arrive preſque toujours que ceux qui entreprennent de traduire, ou ne ſçavent point aſſez la nôtre pour faire une Traduction élégante, ou ne ſçavent point aſſez celle des Anglois pour faire une Traduction fidelle. Enfin, quelqu'idée qu'on s'en forme en France, il eſt certain par le jugement & le témoignage d'une Nation des plus éclairées, que M. Swift eſt un Ecrivain d'un mérite diſtingué, & que la comparaiſon qu'on fait de lui avec Rabelais ne deshonore point le bon Curé de Meudon.

C'eſt apparemment par les qualitez qui forment leur reſſemblance, que le Doyen de Saint Patrice ſe regarde avec le plus de complaiſance, puiſqu'après avoir médité longtems ſur la maniere d'immortaliſer ſon nom, il en a choiſi une qui ne pouvoit tomber que dans l'eſprit de Rabelais ou dans le ſien. Il eſt riche & ſans Héritiers. L'uſage qu'il a réſolu de faire de ſes richeſſes eſt d'élever un Bâtiment qui

Il fonde un Hôpital pour les Fous.

ſervira de retraite à tous les Fous & à tous les Lunatiques d'Irlande. Son Teſtament, qui vient d'être publié, ne contient que cet Article, avec une Priere modeſte par laquelle il demande qu'on lui éleve un Tombeau dans quelque endroit de cet Hôpital, & qu'on y mette une Inſcription qui repréſente fidelement ſon caractere à la poſtérité. A quelques milles de Dublin eſt une *Commune* aſſez ſpacieuſe qui ſe nomme en langage du pays *Oxmantown green*. Ce lieu a paru propre au Docteur pour l'exécution de ſon Projet; & dans la crainte que ſes dernieres volontez ne ſoient négligées après ſa mort, il a pris le parti de s'adreſſer au Parlement, pour obtenir la Commune d'Oxmantown green & la permiſſion d'y jetter les premiers fondemens de ſon Edifice. On doutoit que le Parlement voulût prêter l'oreille à cette propoſition; cependant, à la gloire extrême du Docteur, & à l'étonnement du Public, on a nommé deux Commiſſaires pour examiner ſa demande, après l'avoir jugée utile à la Patrie. S'il eſt vrai, comme on l'aſſûre, que l'Héritage de M. Swift doive monter juſqu'à vingt mille livres

sterling, on comprend qu'en le consacrant tout entier à cette entrepriſe, il ſuffira pour bâtir un fort bel Hôpital. Mais on eſt en peine où les Fous, dont il ſuppoſe lui-même que le nombre n'eſt pas médiocre en Irlande, prendront enſuite de quoi vivre eux & leurs Gardes. C'eſt un inconvénient qu'on appréhende qu'il n'ait pas prévû; & qui pourra, dit-on, fournir un nouveau trait pour l'Inſcription comique qu'il veut qu'on liſe ſur ſon Tombeau?

Inconvéniens fâcheux.

Ce dernier mot me réveille l'idée d'un ſujet plus noble, ſur lequel il me ſeroit difficile de paſſer ſans réflexion, quoique la voix infaillible du Public en ait déja porté un jugement qui doit être la regle du mien. Je n'entreprens point de rien ajoûter à cet Arrêt; mais il m'eſt permis de dire qu'en liſant l'Eloge funebre du Héros de notre ſiecle, j'ai été frappé de la nobleſſe & de la chaleur des deſcriptions, de la variété des tours & des figures, & ſurtout de la beauté des tranſitions. Qu'il ſoit vrai après cela que la diviſion eſt trop vague, & manque dans le point eſſentiel qui eſt de caractériſer particulierement le Héros, que les loüanges ſe ſentent quelquefois du même

Oraiſon funebre de M. le Maréchal de Villars.

défaut, que les réflexions morales ne ſont pas aſſez finement raiſonnées, qu'on n'y rencontre point de ces grands traits dont les exemples ſont ſi fréquens dans Boſſuet & Flechier, où l'Orateur tire parti tantôt des ſecrets de la nature (*a*), tantôt des forces de la raiſon, tantôt des profondeurs de la Religion même, pour annoblir les faits ou les grandes qualitez qu'il célebre; enfin, qu'à parler en général le ſtile n'a point cette *rondeur* (*b*) qui vient du ſtile même, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, & qui conſtitue la véritable éloquence; mais que s'il paroît plein, c'eſt qu'il eſt comme *farci* de mots venus au ſecours & couſus habilement par l'art: que tout cela, dis-je, puiſſe paroître vrai, c'eſt de quoi je ne ſçaurois douter après avoir entendu tant d'habiles gens qui le penſent comme moi. Pourquoi l'Auteur changeoit-il le ſtile qui lui avoit attiré de juſtes applaudiſſemens dans le

Réflexions ſur bien des choſes.

(*a*) Pour la nature, on en trouvera un exemple admirable dans l'Oraiſon funebre du grand Condé par Boſſuet; pour la Religion, dans celle de Marie-Henriette d'Orleans, qui eſt à mon gré une Piece accomplie d'Eloquence, &c.

(b) *Graiis dedit ore rotundo*
Muſa loqui. Horat.

Panégyrique de Saint Loüis? A-t il crû que les Héros ne puiſſent pas être loüez du même ton que les Saints ? Il me permettra de n'être point de ſon avis. Quoique la ſainteté ſoit infiniment ſupérieure à l'héroïſme, il me ſemble que la différence n'eſt que dans les choſes ; elle n'eſt point dans nos idées, & beaucoup moins encore dans nos expreſſions. Je veux dire que les bornes de la nature ne nous permettant pas de former de juſtes idées des dons ſurnaturels qui font la ſainteté, nous n'avons que cette maniere générale de les concevoir que nous appliquons aux grandes qualitez humaines qui forment l'héroïſme dans un autre ordre. A plus forte raiſon n'avons-nous que la même maniere de les exprimer, puiſqu'il arrive même fort ſouvent par la ſtérilité du langage, que nos expreſſions ne répondent pas à nos idées. Ainſi celui qui prêcheroit les Saints & les Héros du même ton, ne devroit pas être accuſé d'élever les Héros auſſi haut que les Saints ; mais il faudroit s'en prendre ſeulement à la foibleſſe de nos idées & de nos expreſſions, qui ne nous permettent pas d'élever les Saints plus haut que les Héros.

Brisons sur les raisonnemens abstraits, qui ne seroient pas du goût de tous nos Lecteurs; & confessons après avoir hazardé notre jugement sur l'Eloge du *Mars François*, que les défauts que nous avons eu la hardiesse de relever dans son Orateur ne sont pas les défauts d'un esprit médiocre, ni d'un Orateur vulgaire. La question est ici entre le bien & le mieux. *L'Oraison funebre* est-elle sans beautez? Je réponds d'un air ferme qu'elle en contient un grand nombre. N'en laisse-t-elle aucune à desirer? On vient de lire ma réponse. Mais ceux qui connoissent le Panégyrique de Saint Loüis ne sçauroient s'y méprendre; & s'ils sçavent en même tems avec quelle précipitation l'Eloge funebre a été composé, ils se plaindront moins d'y voir quelques défauts, qu'ils ne regretteront les parfaites beautez que l'Auteur étoit capable d'y mettre en travaillant plus à loisir.

Traduction nouvelle de l'Aminte du Tasse.

En voici d'un autre genre; car c'est l'avantage particulier des Gens de Lettres, que les objets de leur estime & de leur admiration sont d'une variété presqu'infinie. Delà vient peut-être que de toutes les passions celle de l'Etude est la plus constante & la

moins ſujette au dégoût. L'Amour, qu'on met à la tête de toutes, & qui ſe préſente par conſéquent toujours la premiere pour ſervir d'exemple; l'Amour, dis-je, cette paſſion ſi célebre, ſur quoi roule-t-elle? Sur la Blonde ou ſur la Brune; ſur un Teint blanc & rouge qu'on appelle des Lys & des Roſes; il n'y a malheureuſement que ces deux couleurs: ſur des Mains, des Yeux, une bouche: en vérité rien n'eſt ſitôt épuiſé. Faut-il donc s'étonner qu'il y ait ſi peu d'Amans fideles? C'eſt la néceſſité du dégoût qui fait l'inconſtance. Admire-t-on ſans ceſſe le Soleil, la Lune, les Etoiles? Non, parce qu'elles ſont toutes de même, & qu'on les voit tous les jours. Qui en voit une les a vû toutes. Il en eſt de même à peu près des femmes, & de leur beauté, & de leurs graces, & de tous leurs charmes. Au lieu que dans les Sciences & dans les Livres, vous voyez les objets ſe renouveller ſans ceſſe ſous mille formes abſolument différentes. La curioſité & le déſir de ſçavoir n'ont jamais raiſon de languir. Il y a dans l'infinité & dans l'immenſité des choſes, de quoi les occuper éternellement.

Paſſion de l'étude plus conſtante. que celle de l'Amour.

C'eſt de la nouvelle Traduction de l'*Aminte du Taſſe* que j'avois commencé à parler. Il en parut une, l'année derniere, qu'on attribuë à un homme d'eſprit & de ſçavoir, & dont le (*a*) ſuccès a fort bien confirmé cette opinion. Celle qui paroît aujourd'hui n'a pas craint de ſe meſurer avec une Rivale déja accréditée. Je me figure que la modeſtie des deux Auteurs les empêche de prétendre à la victoire, & que ne penſant qu'à briller à côté l'un de l'autre, ils n'exigent point du Public une préférence qui ne pourroit flatter l'un ſans bleſſer l'autre. J'entre dans ce ſentiment, & comme le *Pour & Contre* a déja fait l'éloge de la Traduction de 1734. la même juſtice m'oblige de donner à celle-ci les loüanges qu'elle mérite. L'élégance & la netteté s'y font ſentir d'une maniere ſi aiſée & ſi ſoutenuë, qu'elles paroiſſent naturelles au Traducteur. Il y a joint une Préface qui fait autant d'honneur à ſon propre goût qu'à l'Ouvrage qu'il traduit. Après s'être expliqué avec beaucoup d'intelligence & d'agrément ſur la nature, l'origine & les progrès

Autre Traduction de l'Aminte.

(*a*) Se vend chez Nyon fils, près du Pont ſaint Michel, à l'Occaſion.

de la Paſtorale, voici le jugement qu'il porte de celle du Taſſe, & de quelques autres qui ont de la réputation.

Jugement sur les Paſtorales d'Italie.

L'*Aminte* tient également de l'Eglogue, de la Comédie & de la Tragédie. Il doit à l'Eglogue la Scene, les Perſonnages, les Mœurs. La Tragédie lui a donné les Dieux, les Héros, les Chœurs, les Vers nombreux, le Stile élevé ; il a tiré de la Comédie les ſeconds Rôles, les Plaiſanteries fines & délicates, & l'heureux dénoüement. Toutes les Regles y ſont inviolablement obſervées. L'Action eſt une, elle eſt ſuivie ; tout ſe paſſe en peu de momens, & toutes les Scenes conduiſent au Dénoüement, même celles qui roulent entre les Confidens. Les Chœurs ſont intimément liez à la Piece.

Si le Taſſe n'eſt point l'Inventeur de la Paſtorale, il eſt vrai du moins que perſonne ne l'a encore égalé. L'Aminte inſpira aux Poëtes Italiens le goût de cette ſorte de Poëmes. Bientôt l'Italie en fut inondée : mais ce grand feu s'éteignit auſſi promptement qu'il s'étoit allumé. Comme la jalouſie avoit enfanté la plûpart de ces Pieces, le bon goût les condamna à l'obſcurité. Peu échap-

perent. De ce nombre furent l'*Aminte* du Taſſe, le *Paſtor fido* du Guarini, & la *Philis de Scïros* de Bonarelli. La *Philis* eſt ſouvent longue & ennuyeuſe, mais elle a des morceaux puiſez dans ſon propre fond. Le *Paſtor fido* eſt plus conforme à l'Aminte ſon modele. A l'examiner en détail, c'eſt un chef-d'œuvre; c'eſt un tiſſu de beaux Madrigaux. A conſidérer la Fable & la diſtribution, c'eſt un Monſtre charmant; c'eſt un Poëme qui n'en a que le nom, mais qui entraînera toujours les ſuffrages par l'ingénieuſe imitation de l'Aminte.

Pourquoi la Paſtorale eſt tombée en Italie?

A quoi attribuer cette chute précipitée de la Paſtorale en Italie? Seroit-ce à la légereté de la Nation? Il en eſt peu qui ayent eſſuyé moins de changemens dans la Poëſie. Seroit-ce à la Langue? En eſt-il une vivante qui ſoit plus propre à ce genre? Elle a ſeule les diminutifs, qui répandent une délicateſſe infinie dans le diſcours, & ſes Vers aiſez & coulans ſont amis de la ſimplicité & de la naïveté. Ne ſeroit-ce pas plutôt au génie ſtérile des Auteurs? En effet combien trouve-t-on dans leurs Paſtorales d'expreſſions baſſes & triviales? Combien de penſées

fades & rampantes ! Tout y devroit reſpirer le ſentiment & la tendreſſe ; mais ils n'avoient point étudié le cœur humain.

Ce ſont ces exemples ſans doute qui ont arrêté longtems la Paſtorale au-delà des Alpes. La France la reçut à regret. Ceux d'entre nos Poëtes qui en ont fait l'eſſai, ne ſe ſont point applaudi de leurs tentatives. Notre Langue a eu de la peine à s'accommoder du langage des Bergers. Elle a ſouffert néanmoins l'Idille, l'Elégie & l'Eglogue ; mais toutes les fois que la Paſtorale eſt montée ſur le Théâtre, elle en eſt preſque toujours honteuſement deſcenduë. Si elle s'eſt mieux ſoutenuë à l'Opera, c'eſt que le feu de la Muſique réchauffe des Beautez trop froides ſur le Théâtre François. Son ſort en France.

La Préface de la nouvelle Traduction de l'Aminte eſt précédée d'une Lettre à une Dame anonyme, qui doit être d'un mérite extraordinaire pour avoir inſpiré de ſi jolies choſes à l'Ecrivain. Si je ne me trompe point dans l'opinion que je prends d'elle ſur le portrait qu'il fait de ſon caractere, elle lui tiendra compte plus fidelement & plutôt qu'il ne paroît l'attendre des Pronoſtic du *Pour* & *Contre*.

efforts qu'il fait pour la guérir d'une erreur (*a*) qui doit la gêner, & dont son cœur souhaite impatiemment que son esprit soit délivré.

Cependant, s'il est permis de le publier sans offenser le beau Sexe, l'exemple d'une A.. (*b*) qui vient de trahir de la maniere la plus cruelle un Amant qui avoit mille raisons de se croire assûré de son cœur, doit faire trembler ceux qui n'ont point encore d'autre espérance auprès de leur Maîtresse que celle qu'ils peuvent fonder raisonnablement sur leurs soins & sur leur mérite. L'avanture dont je parle a eu des suites qui ne sont pas encore terminées. M. N.... née sans biens, mais avec des qualitez extérieures qui l'ont fait nommer *Déesse* par plus d'un Poëte & d'un Amant, se voyoit recherchée en mariage par un Homme de distinction & d'une fortune immense. Loin d'être portée à recevoir sa

Etrange sort d'un amour trop crédule.

(*a*) Cette erreur consiste à préférer l'amitié à l'amour : mais l'Auteur laisse assez voir qu'il se défie lui-même de ce sentiment. Il donne à sa défiance, à ses conseils, & à ses souhaits, un tour si ingénieux, qu'il en est un peu obscur.

(*b*) Le fait est si horrible, que je n'ose révéler que c'est une *Angloise*.

main, elle le haïſſoit par caprice & vouloit épouſer par inclination un jeune homme qui n'étoit pas plus riche qu'elle. Cependant les libéralitez continuelles de l'autre la diſpoſerent non ſeulement à l'écouter, mais à le traiter même avec une complaiſance qu'on ne doit point à un homme dont on ne veut pas faire ſon Epoux. Elle tira de lui par cette conduite artificieuſe un nombre infini de bijoux précieux, & plus de dix mille livres ſterling qu'elle lui demanda ſous divers prétextes. Il ſe croyoit adoré d'elle, & à la veille de l'épouſer, lorſqu'un jour qu'il venoit lui rendre ſes ſoins ordinaires, elle lui fit dire à la porte, que s'étant mariée le matin elle ne pouvoit plus le recevoir avec bienſéance. Il devoit s'attendre ſi peu à cette nouvelle, que deux jours auparavant il lui avoit fait préſent d'une Bague nuptiale de cinq cent guinées. Auſſi s'en étoit-elle parée à ſes nôces ; mais ce n'étoit pas tout-à-fait l'intention (a) du *Donateur*, qui devint ſi furieux d'une ſi noire trahiſon, qu'après s'être aſſûré de ſon malheur & de ſa honte,

(a) *Non hos quæſitum munus in uſus.*
Æneid. 4.

il réſolut d'en tirer raiſon par les voyes publiques de la Juſtice. Le Procès dure encore, & l'on doute qu'il le gagne, parce que n'ayant aucun témoin de ce qui s'eſt paſſé entre lui & ſa Perfide, les obligations ſecrettes de l'honneur & de la bonne foi ne ſçauroient être une regle pour les Juges.

Vengeance des Femmes.

C'eſt ainſi que les Femmes vangent quelquefois leur Sexe des outrages continuels qu'il eſſuye de la part des Hommes. Il eſt vrai que dans cette avanture la vengeance n'eſt pas des plus juſtes, puiſqu'elle paroît tomber ſur un ſujet innocent. Mais s'il n'étoit pas coupable, ſon Pere (*a*) l'étoit ſans doute, ou ſon Frere, ou quelqu'un de ſes Couſins. Enfin, il étoit du moins de la même Nation que le Poëte ingrat qui vient de traiter ſi injurieuſement Mademoiſelle Sallé; & ce ſeul trait ſuffit pour juſtifier les friponneries de vingt Coquettes, à titre ſeulement de vengeance.

Satire contre Mademoiſelle Sallé.

Cette divine Sallé, à qui l'on ne parloit il y a un an que d'élever des Autels, ou du moins des Monumens de mémoire éternelle dans l'Egliſe de Weſtminſter, voici comme on la traite

(a) *At pater tuus hercle maledixit mihi.* Phæd. Fab.

aujourd'hui. Qu'on ne me demande point la traduction de cette Satyre : ma langue & ma plume s'y refuſent également.

The French us English oft deride
And for our unpoliteneſſ chide :
Mam Sallé too (late come from France)
Says we can neither dreſſ nor dance.
Tet she , as t'is agreed by moſt ,
Dreſſes and dances at our coſt.
She from experience draws her rules
And Juſtly Calls ehe English fools.
For ſuch they are , ſince none but ſuch
For foreign Jilts would pay ſo much.

Ainſi malgré toute l'eſtime que les Anglois ont pour les Arts, leur zele ſe réfroidit quelquefois pour les Artiſtes. Les faveurs ſont moins éclatantes en France , mais il ſemble qu'à tout prendre elles ſont moins ſujettes aux revers de l'inconſtance. Quand je dis même qu'elles ont moins d'éclat , je ne fais que ſuivre le préjugé, qui eſt favorable depuis quelque tems à l'Angleterre, quoiqu'il ne ſoit fondé que ſur la dépenſe ſurprenante qu'on y

fait pour l'Opera Italien. Car s'il eſt queſtion des Sciences utiles & ſolides, quelle Nation peut diſputer l'avantage à la France ? Je n'en donne pour exemple que l'attention du Miniſtere aux progrès de l'Aſtronomie & de la Navigation ; dans le cours d'une furieuſe Guerre, & peut-être à la veille de la voir renaître encore plus ſanglante. Cet Article intéreſſe aſſez la curioſité publique pour mériter plus d'explication dans la Feüille ſuivante.

TAYLOR INST. OXFORD

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXVII.

CETTE Feüille ſe trouve liée avec la précédente par le ſoin que j'ai pris en finiſſant d'annoncer l'Article qu'on va lire.

Entrepriſe glorieuſe pour la France.

La meſure des Dégrez terreſtres avoit été déterminée en 1672. par les Aſtronomes de France dans la ſuppoſition que la Terre étoit un corps ſphérique : mais les ſentimens ſe ſont partagez depuis ſur ſa figure. M. Newton, après M. Huygens, fondé ſur les expériences du Pendule à ſecondes qu'on a obſervé plus court vers l'Equateur que dans les Régions ſeptentrionales,

& confirmé par ſes propres raiſonnemens, a prétendu que la Terre eſt un ſphéroïde applati vers les Poles & rehauſſé ſous l'Equateur. Nos Aſtronomes au contraire, en vertu des meſures trigonométriques & des obſervations qui leur ont ſervi (a) en 1718. à tracer la Méridienne de Paris prolongée dans la longitude de la France, & de celles de M. Caſſini en 1733. & 34. pour déterminer le paralelle de Paris, ont trouvé que les Dégrez vont en décroiſſant vers le Nord; d'où l'on conclut que la Terre eſt un ſphéroïde allongé vers les Poles. Or dans l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions, il eſt clair que les Dégrez de l'Equateur terreſtre doivent être plus grands ou plus petits que les Dégrez de latitude meſurez en 1672.

Difficultez ſur la figure de la Terre.

Les preuves de fait ſur leſquels s'appuyent les Aſtronomes François ſembleroient devoir décider la queſtion; mais les inſtrumens & les méthodes qu'ils ont employez paroiſſant ſuſpects à leurs Adverſaires, il s'agit d'éclaircir un point ſi important pour la juſteſſe

(a) Voy. Suite des Mém. de l'Académie des Sciences de la meſure de la Terre en 1718, 1720.

de nos Cartes, pour la sûreté de la Navigation, & pour l'explication de divers Problêmes d'Astronomie.

C'est dans cette vûë que la Cour de France a fait choix de trois célebres Académiciens (*a*) qu'elle charge d'aller mesurer immédiatement les Dégrez de l'Equateur terrestre. Voyage aussi glorieux que pénible. Ils choisissent la Province de *Quilo* au Pérou, comme *le* seul endroit de la Terre sous l'Equateur, qui soit habitée par une Nation policée dans une étenduë suffisante pour mesurer plusieurs Dégrez. Le Roi d'Espagne voulant contribuer à l'exécution d'un projet si utile, fait partir de son côté deux Astronomes Espagnols, qui doivent travailler de concert avec les nôtres. Il accorde à cette illustre Société de Voyageurs, non seulement les Passeports les plus étendus, mais encore toutes sortes de secours pour leur entreprise & de faveurs pour leurs personnes. On a crû que la Physique, la Botanique & l'Histoire naturelle, pouvoient retirer aussi des avantages considérables de ce voyage ; & le Ministère François, dont

La Cour de France entreprend de les éclaircir.

Le Roi d'Espagne la seconde.

(*a*) MM. Godin, Bougher & de la Gondamine, de l'Académie des Sciences.

l'attention ſe rapporte continuellement au bien public, au progrès des Sciences, & à l'exercice des Talens, a nommé dans cette eſpérance un Phyſicien & un Botaniſte (*a*) pour accompagner les trois Aſtronomes. Leur départ eſt marqué à la fin du mois de Mars.

Pyramide. Ce ſervice important que notre ſiecle va rendre à la Poſtérité nous met en droit ſans doute d'attendre d'elle un peu de reconnoiſſance. Auſſi penſe-t-on déja à la faire ſouvenir de ce devoir, par une Inſcription qui l'avertira éternellement du tems, du lieu, des Auteurs & des Miniſtres du Bienfait. En un mot, les trois Académiciens ont ordre d'élever une Pyramide au Pérou, qui contiendra ſur la Baze le ſujet & l'année de leur voyage, le nom des deux Monarques ſous les auſpices deſquels ils vont l'entreprendre, leurs propres noms, & le ſuccès de leur travail.

Inſcription. La même Inſcription ſera gravée ſur une lame de cuivre pour être renfermée avec pluſieurs Médailles dans le ſein de la Pyramide. On avoit penſé

(*a*) M. Couplet, neveu du Tréſorier de l'Académie des Sciences; & M. Juſſieu, frere du Penſionnaire Botaniſte.

d'abord à la mettre sur les quatre faces de la Baze en quatre Langues différentes ; Latin, François, Espagnol & Péruvien ; & ce dessein n'avoit rien qui ne parût fort raisonnable. Cependant l'on assûre qu'il est rejetté, & qu'on n'employera que la Langue Latine, au risque de ne pas se faire entendre des Péruviens dont le suffrage apparemment n'est pas jugé d'un grand prix. Il ne me conviendroit point d'y trouver à redire ; mais voici ce que j'ai lû depuis peu dans un Ouvrage Espagnol : on jugera si les Habitans naturels du Pérou, quoique forcez par leurs Maîtres à l'esclavage & à l'ignorance, doivent passer pour une Nation méprisable.

Projet abandonné.

A Lima même, qui est la Ville la plus riche & la plus peuplée du pays, les Espagnols ne souffrent pas volontiers que les Naturels prennent avec eux l'air d'égalité, & quoiqu'il leur soit absolument défendu de maltraiter ceux qui ont embrassé le Christianisme, ils en exigent autant de respect & de soumission que s'ils étoient d'une nature inférieure à l'espece humaine. Cette rigueur fait à la vérité qu'ils se regardent comme de malheu-

Avanture touchante du Perou.

reux Eſclaves, & qu'ils ſentent toute la dureté de leur condition, mais elle n'éteint point parmi eux certains ſentimens de généroſité & de nobleſſe qu'ils tirent encore du ſouvenir de leur ancienne grandeur. Sans cultiver beaucoup les Arts & les Sciences qui leur ont été apportez par les Eſpagnols, ils ne laiſſent pas d'élever ſoigneuſement leur jeuneſſe dans les connoiſſances qui ſont propres à leur Nation. Ils ont même quelques Livres écrits dans leur Langue, qui contiennent leurs anciens uſages, & ſurtout l'hiſtoire de leurs infortunes & de la ruine de leur Empire. Ces Livres ſont répandus dans leurs familles & n'en ſortent jamais. C'eſt pour eux ce que le ſouvenir du Temple & les Livres de Moïſe ſont pour les Juifs. Ils les liſent ſans ceſſe. Ils les expliquent à leurs enfans. Ils s'attendriſſent enſemble au récit des malheurs de leurs peres, & fondez ſur certaines prédictions qui leur promettent le rétabliſſement de leur Monarchie, ils nourriſſent leur patience, leur tranquillité, & même un reſte de fierté par cette eſpérance.

Livres Péruviens.

Il s'eſt trouvé des Vicerois Eſpa-

gnols qui n'ont point approuvé ce goût des Péruviens pour la lecture de leur hiſtoire. En bonne politique un Peuple conquis par la violence eſt toujours à craindre, & la ſûreté des Vainqueurs conſiſte dans la défiance. Dom Juan d'Aguilar Viceroi du Pérou en 1638. repréſenta pluſieurs fois cette maxime au Conſeil Souverain des Indes, & s'efforça de faire regarder ces ſouvenirs & toutes ces prédictions comme autant de ſemences de révolte. Cependant comme les Eſpagnols étoient déja revenus des principes cruels qu'ils avoient crûs néceſſaires au tems de leurs conquêtes, le Conſeil trouva qu'il y auroit trop de rigueur à priver un malheureux Peuple de la ſeule conſolation qui lui reſte, & depuis ce tems-là le parti de la tolérance a prévalu.

Vers la fin du dernier ſiecle, un Viceroi devenu amoureux d'une jeune Péruvienne, avoit employé inutilement ſes ſoins & ſes offres pour la ſéduire. Elle étoit fille d'un pere qui l'aimoit tendrement, & qui étoit fort conſidéré dans ſa Nation. Cette raiſon obligeant le Viceroi de garder quelques meſures, il s'étoit contenté aſſez longtems de la ſolliciter par les voyes

ordinaires de l'amour, & ne pouvant lui faire eſpérer avec vraiſemblance de devenir ſon Epouſe, il lui promettoit le plus heureux ſort du monde en qualité de Maîtreſſe. Enfin, picqué de ſa réſiſtance, il la menaça un jour de faire payer ſes mépris bien cher à toute ſa Nation. Il ſçavoit à quel point les Péruviens ſont liez par leur miſere commune, & rien ne ſe préſentant plutôt à ſon eſprit que l'attachement qu'ils ont pour leurs Livres, ſurtout depuis qu'ils ont ſçû qu'on a penſé pluſieurs fois à les leur ravir, il jura dans un mouvement de colere qu'il alloit commencer par un ordre abſolu de les mettre tous au feu juſqu'au dernier. Une menace ſi terrible fut répanduë en un moment dans toutes les familles. La belle Péruvienne ſe trouva accablée auſſitôt des reproches de toute la Nation, & ſes Parens mêmes furent les premiers à la preſſer de ſe rendre. Cependant ſon Pere & les Chefs les plus graves s'aſſemblerent ſecretement pour délibérer. Le réſultat des opinions fut d'interroger adroitement la fille, pour ſçavoir d'elle par quel motif elle s'obſtinoit à rejetter la paſſion du Viceroi. Si c'étoit ſageſſe & zele pour l'honneur

& la vertu, on résolut de sacrifier non seulement tous les Livres, mais la Nation même s'il étoit nécessaire ; au lieu que si c'étoit caprice ou d'autres raisons de la même légereté, on régla qu'elle seroit livrée malgré elle au Viceroi, & sacrifiée elle-même aux Livres, qui étoient un des plus chers & des plus vertueux intérêts de la Nation.

L'Auteur Espagnol que je cite ne se lasse point d'admirer cette résolution, & la releve par de grands éloges.

Il arriva malheureusement pour la jeune Péruvienne qu'en examinant de près ses sentimens & sa conduite, on découvrit bientôt qu'elle étoit en liaison avec un jeune homme de Lima. Ç'en fut assez pour la faire traiter d'hypocrite. Elle fut saisie, de l'aveu même de son pere, & menée au Viceroi qui se crut au comble de ses desirs. Elle ne résista point à ceux qui furent chargez de la conduire, mais après avoir versé un torrent de larmes lorsqu'elle parut devant son Amant, elle lui déclara d'une maniere si touchante qu'il n'avoit rien à espérer sans violence, que sa générosité l'emporta d'abord sur sa passion. Sans la presser davantage il se contenta de la garder

dans ſon Palais, où il s'appliqua effectivement à lui faire un ſort digne d'envie. Son eſpérance étoit de la vaincre par ſon aſſiduité & par ſes ſoins. Trois ſemaines qu'il y employa ſans ſe rebuter, n'aboutirent qu'à la rendre plus inflexible & lui plus paſſionné. Enfin, lorſqu'il recommençoit à prendre conſeil de ſon deſeſpoir, il fut guéri tout d'un coup par un évenement qui fait autant d'honneur aux Eſpagnols qu'aux Péruviens. Le pere de ſa Maîtreſſe & les autres Chefs qui en avoient uſé ſi durement avec elle, ne purent entendre parler d'une réſiſtance ſi extraordinaire ſans prendre une meilleure idée de ſa vertu. Ils ſe crurent obligez de faire alors pour elle tout ce qu'ils avoient crû lui devoir en la ſuppoſant vertueuſe. Ils ſe rendirent en foule au Palais, & par un diſcours fort touchant, dans lequel ils offroient au Viceroi leurs Livres & leurs vies même pour racheter l'honneur d'une fille qu'ils eſtimoient plus que ces deux biens, ils réveillerent ſi heureuſement ſa généroſité qu'il la remit ſur le champ entre leurs mains en comblant leur Nation de loüanges & de bienfaits. Cette célebre avanture, ajoûte l'Ecrivain,

n'a pas peu contribué dans la ſuite à rendre les Péruviens plus ſoumis, & les Eſpagnols plus indulgens. Il n'explique point ſi la fille étoit Chrétienne, mais il aſſûre que c'étoit une beauté des plus noires, & il prend occaſion de cet exemple pour vanter les charmes des Belles de cette couleur. Laiſſons-le dans cette idée: mais il paroît du moins dans l'Avanture que j'ai rapportée, que c'eſt à des hommes capables de raiſonner & de ſentir que nos ſçavans Voyageurs auront à faire, & que ſans compter les Habitans Eſpagnols qui ignorent la Langue Latine, ils devroient peut être en faveur des ſeuls Naturels traduire l'Inſcription en Langue du Pérou.

Ce ſeroit fort bien fait auſſi d'attendre leur retour & les nouvelles lumieres qu'on peut ſe promettre de leurs recherches, pour achever le *Dictionnaire Polygraphique* que *Davis* vient d'annoncer en Angleterre. Ils rapporteront de quoi le groſſir & l'orner. Les Sciences divines & humaines, les Arts, toutes les découvertes dont on eſt redevable au hazard ou à l'induſtrie, peuvent y trouver place en deux Volumes, ſous des titres alphabétiques. On

Dictionnaire Polygraphique.

à peine à croire néanmoins qu'après les Dictionnaires de *Chambers* & de *Harris*, il y ait autant de souscriptions pour un Ouvrage de cette nature que pour les Conciles de la Grande-Bretagne que *Gosling* propose au Public en 4. Tomes *in folio*. M. *Wilkins* Archidiacre de Suffolk, Auteur de l'entreprise, promet une suite complete de toutes les Assemblées Ecclésiastiques de son pays depuis le Synode de *Verulam* en 426. jusqu'au Concile de Londres de l'année 1717. Il n'y a point d'Eglise en Angleterre qui ne lui ait fourni ses Actes & ses Mémoires. Il a tout éclairci par des Notes historiques & théologiques, & son érudition aussi connuë depuis longtems que son esprit & son excellent goût, ne laissent pas douter que le succès de son Ouvrage ne réponde à ses talens. *Woodward* imprime un Traité de la *Petite Vérole* qui ne pouvoit s'annoncer plus avantageusement qu'avec l'approbation de M. de *Boerrhave*. Ce fameux Docteur de Leyden, l'Oracle de la Médecine moderne, assûre que M. *Lobb* en publiant son Traité, » fait au Public » un présent qui mérite la reconnois» sance de tout le genre humain.

Conciles d'Angleterre.

Traité de la petite Vérole.

Où ſont les Amateurs François de la Peinture, lorſqu'ils négligent de faire rentrer en France des Pieces que le malheur des tems nous a fait perdre, & qu'on a mille fois regrettez! M. *Cock* vient de vendre à l'encan pour la petite ſomme de quatre-vingt guinées le *Tancrede & Argant* du *Pouſſin*. Le *David & Abigail* de *Luc Jordano* s'eſt vendu pour cent quarante; & la fameuſe Piece *des Graces qui dévoilent la Nature*, finie par les pinceaux réünis de *Rubens* & de *Velvet Brughel*, pour laquelle *Sir James Thornill* refuſa autrefois mille guinées, s'eſt donnée pour deux cent. M. le Duc de Bedfort profite ainſi de la décadence du goût pour orner ſon Cabinet. Il a acheté avec ces trois Chef-d'œuvres les Cartons de Sir James Thornhill qui ſont d'après ceux de Hampton-cour, dont j'ai parlé dans l'Eloge (*a*) de ce fameux Peintre.

Beaux Tableaux vendus à Londres.

Achetez par le Duc de Bedfort.

On jugera mal de l'eſtime des Anglois pour les Arts en les voyant acheter & vendre à ſi vil prix ce qui leur a paru d'une valeur ineſtimable dans des années plus heureuſes. Mais voici quelque choſe de plus difficile à compren-

Contrariété de goût dans une même Nation.

(*a*) Voy. le Pour & Contre Tome 4.

dre ; c'eſt qu'ils s'efforcent de relever par leurs Ecrits ces mêmes Arts qu'ils deshonorent par le prix qu'ils y mettent ; de ſorte qu'ils peuvent être comparez à ces hypocrites qui loüent des vertus dont ils ignorent la pratique. Ne ſoyons pas aſſez imprudens pour en rire ; car en cherchant la cauſe de ce défaut, nous pourrions nous en trouver atteints comme eux. Si nous ſommes ſinceres, nous confeſſerons qu'en France, comme en Angleterre, le goût du plaiſir éteint de jour en jour le goût des Sciences & des Arts ; & que s'il ſe trouve encore un petit nombre d'Amateurs qui prêtent à ces Arts deſolez leur plume ou leur voix pour ſe plaindre, le reſte, qui eſt malheureuſement compoſé de ceux que la fortune a mis en état de les ſecourir, leur ferme l'oreille, les yeux, le cœur & la bourſe. Voilà l'Enigme expliquée pour l'Angleterre & pour la France.

Eſſai ſur la Muſique, la Poëſie, & la Peinture.

Voyez avec quel zele M. Jacobs plaide pour la Muſique, la Poëſie & la Peinture. C'eſt tout ce que ſa fortune lui permet de faire pour ces trois malheureuſes *Sœurs* (*a*), & il le fait de la

(*a* M. Jacob eſt un homme d'eſprit & de ſçavoir, qui s'eſt fait de la réputation à Lon-

meilleure grace du monde. Une étincelle du feu qui l'anime seroit capable d'échauffer tous les cœurs où elle pourroit se répandre ; mais les cœurs où il ne s'en repand point (*a*) sont justement ceux où les trois Sœurs auroient besoin d'avoir accès ; & elles ne trouvent ainsi que de la froideur du côté qu'elles pourroient recevoir du secours, tandis que ceux qui sont pleins d'ardeur pour elles ne peuvent leur donner que des loüanges inutiles. L'Ouvrage de M. Jacobs nous fournira quelques traits qui feront foi de son zele, & qui ne perdront point leur agrément dans notre Langue.

Commençons par le paralelle qu'il fait des trois Sœurs. » Si l'on examine » bien, dit-il, les caracteres de la Poë» sie, de la Peinture & de la Musi» que, on trouvera qu'ils sont presque » tous les mêmes. L'Harmonie, qui » est l'essence de la Musique, est pour » parler ainsi l'habit le plus brillant de » la Poësie. Elle se fait sentir aussi

dres par sa Prose & sa Poësie, & qui a fait tout récemment un *Essai* sur les trois Arts, qu'il nomme les *trois Sœurs*, *The sister Arts*. Se vend chez Lewis, in Russel street.

(*b*) Exceptons pourtant la Musique.

» dans la Peinture, qui eſt elle-même
» une eſpece d'harmonie muette, &
» qui nous communique par les yeux
» un ſentiment peu différent de celui
» que nous recevons de la Muſique
» par les oreilles. La Poëſie en géné-
» ral eſt peut-être alliée de plus près à
» la Peinture qu'à la Muſique; mais la
» Poëſie Lyrique approche plus de
» celle-ci. La Poëſie Paſtorale & Dra-
» matique touche auſſi plus particuliè-
» ment que toute autre ſorte à la Pein-
» ture. L'Harmonie fait l'office de
» Lucine à l'égard du Poëte & du
» Peintre; & de tous ceux qui ont
» réüſſi dans ces deux Arts, on n'en
» trouvera pas un qui ait été inſenſi-
» ble au pouvoir des ſons.

» Plus le Poëte approche du Pein-
» tre, plus il touche à la perfection de
» ſon Art; & plus le Peintre eſt par-
» fait auſſi dans le ſien, plus l'on s'ap-
» perçoit qu'il tient du Poëte, par
» l'air d'action & de vie qu'il donne
» aux manieres & aux paſſions. Le
» devoir du Peintre eſt d'animer une
» *Forme*; & celui du Poëte eſt de prê-
» ter une forme au ſentiment & à la
» diction. L'un doit donner de la vie
» à une belle proportion, l'autre de la

» force & de la figure à une penſée
» ſublime. Le Peintre, ſemblable à
» Prométhée, inſpire de l'ame à un
» corps, & le Poëte cherche à former
» des corps pour contenir cette ame
» qui s'agite & qui tranſpire de tous
» côtez. L'éloge le plus glorieux pour
» Homere, c'eſt qu'il n'eſt preſque
» rien ſorti de ſa divine imagination
» qui ne ſoit revêtu d'une forme, &
» qui ne paroiſſe vivre (a) & reſpirer.

» Ces Arts procédant donc des mê-
» mes principes, qui ſont l'imitation
» de la nature & l'harmonie, il eſt
» clair qu'ils ſont étroitement liez, &
» qu'ils s'entraident (a) continuelle-
» ment. Cependant quelque ſecours
» qu'ils ſe prêtent l'un à l'autre, ils ont
» auſſi leurs caracteres propres & leurs
» beautez indépendantes. La Poëſie,
» par exemple, a cet avantage ſur la

(a) Horace attribuë quelque choſe de ſemblable à Sapho, lorſqu'il dit d'elle avec cette même chaleur qu'il admire :

Spirat adhuc amor
Vivuntque commiſſi calores
Æolia fidibus puella. Od. lib. 4.

(a) C'étoit auſſi la penſée de Ciceron : *Artes quæ ad humanitatem pertinent habent quoddam commune vinculum, & quaſi cognatione quadam inter ſe continentur.* Orat. pro Archia.

» Peinture, qu'elle peut non seule-
» ment représenter comme elle les si-
» gnes extérieurs de l'opération de l'a-
» me, mais encore ses idées les plus
» abstraites & ses plus pathétiques ré-
» flexions. D'ailleurs il est impossible
» à la Peinture de produire un si grand
» nombre d'images, ou du moins avec
» tant de rapidité & de précision. Il
» y en a même qui sont absolument
» hors de son pouvoir, & dont la Poë-
» sie au contraire fait ses principaux
» ornemens. Où est le Peintre qui re-
» présentera jamais tout ce qu'on voit
» dans ces quatre mots d'Horace?

Et nova fabrium
Terris incubuit cohors.

» Une image si terrible & si vive
» surpasse de bien loin les forces du
» pinceau.

» Peut-être seroit-il moins difficile
» à un habile homme de composer un
» bon Tableau d'après la description
» que Virgile fait de Venus au mo-
» ment qu'elle se manifeste à Enée
» dans le premier Livre de l'Enéïde.

Dixit, & avertens rosea cervice refulsit,
Ambrosiaque Coma divinum vertice odorem
Spiravêre: pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit dea.

„ Mais de recueillir en effet l'objet
„ entier, & d'exprimer par des lumie-
„ res & des ombres toutes les beautez
„ que ces trois ou quatre Vers préſen-
„ tent à l'eſprit, c'eſt ce qui eſt encore
„ au-deſſus du meilleur Peintre. Quelle
„ multitude & quel mélange enchanté
„ d'images dans un ſi petit nombre de
„ mots ! C'eſt par les idées les plus
„ brillantes que *Virgile* nous décrit
„ cette eſpece d'apothéoſe. Voyez la
„ Déeſſe qui ſort de ſon déguiſement
„ pour ſe revêtir de la ſplendeur cé-
„ leſte & de toutes les marques de ſa
„ divinité. Le Poëte pouvoit-il choi-
„ ſir une attitude plus heureuſe ? Avec
„ quelle grace & quelle majeſté lui
„ fait-il détourner ſes pas, & repren-
„ dre par dégrez cette glorieuſe forme
„ qui ne permet plus qu'on la mécon-
„ noiſſe, & qui annonce ouvertement
„ la Mere de l'Amour !

„ On pourroit dire en faveur de
„ la Peinture & de la Muſique, que
„ ces deux Arts ſont comme une eſ-
„ pece de langage univerſel qui ſe
„ fait entendre dans tous les Pays ;
„ & en faveur de la Muſique & de la
„ Poëſie, que chaque Piece peut être
„ multipliée à l'infini par les Impri-

„ disgrace, il ne tarda point à le suivre
„ en France, & il demeura quelque
„ tems à Saint Germain en Laye, d'où
„ l'envie de faire fortune le fit passer
„ à Marseille & delà au Levant. Après
„ avoir gagné du bien il se maria en
„ Perse, & *Thamas Kouli Kam* est son
„ fils.

Outre que ce récit vient d'une source qui ne souffre point d'objection, divers Marchands venus de Perse rendent témoignage qu'ayant rapporté à Londres ce qu'ils avoient entendu dire à Ispaham de l'origine de Thamas, c'est de leur relation qu'on a pris occasion de consulter les Archives des Seigneurs de Loupe. Ainsi cet accord même de ce qu'ils avoient appris en Perse avec l'Extrait qu'on vient de lire, forme, au jugement des Nouvellistes de Londres, un argument auquel il n'y a rien à répondre. Les Anglois qui se vantoient l'année derniere que la plûpart des Généraux de l'Europe étoient de leur Nation, se font une nouvelle gloire de pouvoir joindre Thamas Kouli Kam au Maréchal de Berwick, aux Généraux Lacy & Lesley, à l'Amiral Gordon, &c.

C'est une chose plaisante qu'on trou-

ve ainſi de quoi flatter ſavanité juſques dans le mérite & la grandeur d'autrui ; car je demande quelle part ont les Anglois à la valeur, à la prudence, & aux autres qualitez qui ſe font admirer dans ces grands Hommes ? Je conçois plus aiſément qu'une Nation puiſſe ſe faire gloire d'avoir produit des Sçavans, & d'habiles Artiſtes ; parce que les lumieres de l'eſprit & le bon goût des Arts n'étant pas de tous les Pays, il ſemble que plus l'on peut citer d'exemples domeſtiques, plus on eſt en droit de prétendre que ces avantages ſont communs dans le Pays qu'on habite ; d'où l'amour-propre fait conclure à chaque Particulier qu'il peut s'en attribuer quelque portion. Mais lorſqu'il eſt queſtion des qualitez dont la nature décide, & qu'elle peut donner en Perſe & à la Chine comme en France & en Angleterre : je ne vois pas comment il m'eſt plus glorieux qu'elles ſe trouvent dans mon Compatriote & dans mon Voiſin que dans un autre. Je n'y ai part qu'à titre d'homme. C'eſt à l'eſpece ſeulement qu'elles font honneur. Réflexions.

Dans ce ſens l'on peut dire encore qu'il n'y a point d'Auteurs ni de Li-

vres qui ne contribuent juſqu'à un certain point, & dans la meſure du moins qui leur eſt propre, à la gloire de leur pays. Voici comment. Quand ils ne parviendroient pas à ce dégré de perfection qui mérite d'être récompenſé par la plus haute eſtime, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'ils le cherchent & qu'ils y tendent. Or comme ils n'y ſçauroient tendre ſans beaucoup de travail & d'éforts, c'eſt déja une preuve que les Sciences ſont en honneur dans leur Nation: Car ſi l'on ne ſuppoſe point qu'ils ſoient tout-à-fait fous, ils doivent ſe propoſer des éloges proportionnez à leurs peines & au mérite de leur travail; ce qu'ils ne ſe flatteroient point d'obtenir s'ils n'étoient sûrs de trouver dans leurs Compatriotes un grand nombre de Sçavans & de Juges éclairez.

J'avouë que tout ceci a l'air un peu paradoxe; car je fais ſervir par ce raiſonnement les plus mauvais Livres & les Ecrivains les plus médiocres à prouver le mérite & le bon goût d'une Nation.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXVIII.

MOLIERE n'a pas beſoin qu'on le recommande. Il eſt depuis long-tems & pour toujours, à ce point de réputation auquel les Eloges n'ajoûtent rien, & où la beauté même & la délicateſſe des loüanges ne ſert qu'à l'honneur de celui qui les donne. La belle édition qu'on nous a donnée de ſes Oeuvres, peut être comparée à ces Tableaux excellens qui nous repreſentent les plus célebres actions de l'antiquité : quelque admiration qu'ils inſpirent pour l'Ouvrier, ils n'augmentent point celle qu'on a pour le ſujet de l'ouvrage ; elle eſt

Remarques ſur Moliere.

comme tournée en habitude. L'attention du Spectateur ne porte pas même de ce côté-là. On dit; voilà *les Batailles d'Alexandre*, & l'on ne penſe qu'à *le Brun*.

Il ne s'agit donc plus de loüer Moliere : Mais j'avouë qu'en examinant depuis peu l'Edition in-4°. de l'année derniere, j'ai été arrêté avec plaiſir par le *Mémoire ſur ſa vie & ſes Ouvrages*, qui ſert d'introduction aux ſix Volumes. On l'attribue à M. de la Serre. Le nom d'un Ecrivain ſi connu par ſon goût pour le Théâtre & par divers Ouvrages eſtimez, forme déja un prejugé fort avantageux, qui eſt encore augmenté par la préférence que les Editeurs ont donné à ſa Piece, ſur d'autres Mémoires qui venoient, dit-on, (*a*) d'excellente main. Mais rien ne la recommande ſi bien qu'elle-même. C'eſt une critique éclairée & judicieuſe, qui met toutes les beautez de Moliere & tous ſes défauts dans le plus grand jour; c'eſt l'hiſtoire de ſa vie, & celle de ſes Pieces, déchargée de toutes ces circonſtances romaneſques qu'on accuſe M. Grimareſt d'avoir puiſées dans ſa ſeule imagination. En-

Mémoire ſur ſa vie & ſes Ouvrages

(*a*) On m'a aſſuré qu'un Ecrivain du premier ordre en avoit fait un, qui a été rejetté.

fin, c'eſt un *morceau fini*, où l'eſprit, le bon ſens, la ſcience du Théâtre, & la noble ſimplicité du ſtile paroiſſent entrer à meſure égale. Un ſeul trait pris au hazard, va mettre le Lecteur en état d'en juger. Je me fais un plaiſir de rendre tout à la fois cette juſtice à l'Auteur & ce ſervice aux *(a)* Libraires.

Le hazard me fait tomber ſur la critique du Miſantrope. Il ſera toujours regardé chez les Nations polies, dit M. de la Serre, comme l'Ouvrage le plus parfait de la Comedie Françoiſe. Si l'on en conſidere l'objet, c'eſt la critique univerſelle du genre humain; ſi l'on en conſidere l'ordonnance, tout ſe rapporte au Miſantrope; on ne le perd jamais de vûë, il eſt le centre d'où part le rayon de lumiere qui ſe répand ſur les autres perſonnages & qui les éclaire. L'indulgent Philinte, qui ſans aimer ni cenſurer les Hommes, ſouffre leurs défauts, uniquement par la neceſſité de vivre avec eux & par l'impoſſibilité de les rendre meilleurs, forme un contraſte heureux avec le ſevere Alceſte, qui ne voulant point ſe prêter à la foibleſſe de ces

Jugement ſur le Miſantrope.

(a) Voyez d'ailleurs le Journal de Trevoux, Mars 1735.

mêmes hommes, les haït & les censure parce qu'ils sont vicieux. L'intrigue n'est pas vive; mais il ne falloit que réünir avec vrai semblance quelques personnages, qui par leurs caracteres opposez, ou comparez avec celui d'Alceste, pûssent mettre en jeu, avec plus ou moins d'étenduë, la médisance, la coqueterie, la vanité, la jalousie, & presque tous les ridicules des Hommes. Il semble que la Misantropie soit incompatible avec l'Amour: mais un Misantrope amoureux d'une Coquette fournit à l'Auteur des ressources nouvelles, pour développer plus parfaitement ce caractere. Ce sont-là de ces traits où l'art seul ne peut rien, si l'on n'est inspiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du Duc de Montausier, *Je voudrois ressembler au Misantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait à l'Auteur d'avoir voulu présenter sous une face désavantageuse un caractere dont tout homme vertueux pourroit se faire honneur; mais ce mot est plutôt l'expression vive du cas que l'on doit faire de la vertu lors même qu'elle est poussée trop loin, qu'une critique solide de la Piéce. Moliere en exposant l'humeur bizarre d'Alceste n'a pas eu dessein de décredi-

ter ce qui en étoit la ſource & le principe : c'eſt ſur la rudeſſe de la vertu peu ſociable & peu compatiſſante aux foibleſſes humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger ſon ſiécle.

Les nuances étoient trop fines pour fraper des Spectateurs accoûtumez à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter à la Comedie ce degré d'attention néceſſaire pour ſaiſir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirez dans cette Piéce. Le Comique noble qui y regne ne fut point ſenti. Enfin malgré la pureté & l'élegance du ſtile, elle fut reçuë froidement.

On rapporte un fait ſingulier qui peut y avoir contribué. A la premiere repréſentation, après la lecture du Sonnet d'Oronte, le Parterre applaudit. Alceſte démontre dans la ſuite de la ſcêne que les penſées & les vers de ce Sonnet, étoient *de ces colifichets dont le bon ſens murmure.* Le Public confus d'avoir pris le change s'indiſpoſa contre la Piéce.

Moliere ne ſe rebuta point. Il crut devoir rappeller les Spectateurs par quelque Ouvrage moins bon, mais plus amuſant, dans l'eſperance que le Public

ſe laiſſeroit inſenſiblement éclairer ſur le bon, & parviendroit peut-être à en connoître tout le prix. Il joignit au Miſantrope le *Medecin malgré lui*, & Alceſte paſſa à la faveur de *Sganarelle*. Il ſupprima cette derniere Piéce, quand il crut que le mérite de la premiere avoit été reconnu. Sans cette adreſſe le Miſantrope devenoit la victime de l'injuſtice ou de l'ignorance.

Juſqu'ici c'eſt à l'Auteur du Mémoire que je me ſuis efforcé de rendre juſtice, en faiſant toujours abſtraction de Moliere, qui eſt au-deſſus de tous mes éloges. Cependant l'envie me vient de finir cet article par un portrait naturel de ce Héros du Théâtre comique, tel que nous l'a laiſſé (*a*) une Actrice qui avoit vêcu long-tems avec lui.

Portrait de Moliere.

» Il n'étoit ni trop gras ni trop » maigre. Il avoit la taille plus grande » que petite, le port noble, la jambe » belle; il marchoit gravement, avoit » l'air très-ſerieux, le nez gros, la bouche grande, les lévres épaiſſes, le » teint brun, les ſourcils noirs & forts, » & les divers mouvemens qu'il leur » donnoit lui rendoient la phyſionomie » extrêmement comique. A l'égard de

(*a*) Mademoiſelle Poiſſon, fille de *du Croiſy*, Comedien de la troupe de Moliere.

» ſon caractere, il étoit doux, complai-
» ſant, genereux. Il aimoit fort à haran-
» guer ; & quand il liſoit ſes Piéces aux
» Comediens, il vouloit qu'ils y ame-
» naſſent leurs enfans, pour tirer des
» conjectures de leurs mouvemens
» naturels.

Ceux qui ont le portrait de Moliere de la main des Peintres ou des Graveurs ne manqueront point d'y chercher tous ces traits, pour connoître ſi leurs Tableaux ſont fideles.

Voici des reſſemblances d'un autre genre, qui occupent depuis quelques ſemaines les Naturaliſtes Anglois. En ouvrant la terre dans la Province de Northumberland, on a trouvé pluſieurs Foſſilles de la forme d'un poignard, & pluſieurs autres de diverſes formes moins connuës, mais qu'on prend pour les inſtrumens de quelque art. Comme ils ſont de pierre, on a douté d'abord ſi c'étoit un jeu de la nature, ou l'ouvrage des hommes. Cependant l'incertitude n'a pas duré long-tems, après les explications qu'un Phyſicien fort habile a publiées : il y a joint quelques Lettres ſur les Foſſilles, qui avoient déja vû le jour, & qui contiennent un détail curieux dont on ne ſera pas fâché de lire ici quelques fragmens.

Armes & Outils de Pierre, nouvellement découverts.

» Les Armes & les Outils de pierre
» ont une origine plus ancienne que la
» connoissance du fer. Mais lorsque
» ce Métal eut été découvert, on le
» trouva si préferable aux pierres qu'el-
Remarques sur ces sortes de Fossilles. » les furent entierement negligées. Cel-
» les dont on s'étoit servi jusqu'alors
» furent jettées de côté & d'autre, & le
» hazard en fait trouver fort souvent
» dans le sein de la terre, non-seulement
» en Angleterre, mais en Ecosse, en
» Irlande, en Allemagne & dans plu-
» sieurs autres Païs, où elles servoient
» dans les premiers tems de haches, de
» coins, de ciseaux, & de pointes pour
» les fléches & les lances. On en trouve
» encore l'usage chez les Nations Bar-
» bares qui ont été découvertes dans ces
» derniers tems & qui ne connois-
» soient point auparavant le fer, telles
» que celles de la Nouvelle Angleterre,
» qui a été découverte par le Capitaine
» Dampierre, & de l'Isle de *Guam*, qui
» est une des Isles des *Larrons*. Les Espa-
» gnols, au tems de leur premiere des-
» cente en Amérique, n'en trouverent
» point d'autres parmi toutes les Na-
» tions de ce vaste continent & dans
» toutes les Isles voisines : non que les
» Amériquains n'eussent en plusieurs

» endroits des mines de fer très-abon-
» dantes, mais ils ne connoissoient pas
» l'usage de ce métal qu'ils n'apprirent
» que de leurs Conquérans.

» L'Auteur du Discours (*a*) *sur la*
» *maniere dont l'Amerique s'est peuplée*,
» a fait voir que ses Habitans avoient
» abandonné l'ancien Monde avant
» qu'on y eût trouvé le fer & qu'on en
» connût l'usage. En effet ce métal est
» si necessaire, que si la Colonie Ameri-
» quaine en avoit eu la connoissance,
» on ne conçoit pas qu'elle eût jamais
» pû la perdre. On répondra peut-être
» que long-tems avant le déluge il y
» avoit des Outils de fer dans le mon-
» de, comme nous l'apprenons de l'his-
» toire de Tubalcaïn, *qui* (*b*) *eut l'art*
» *de travailler avec le marteau, & qui*
» *sçut faire toutes sortes d'ouvrages d'airain*
» *& de fer*. Il est vrai que Noë & ses fils
» qui repeuplèrent le monde, devoient
» connoître ces ouvrages : mais il paroît
» certain que tout ce qu'il y en avoit sur
» la terre (*c*) périt avec le déluge ; car
» les monumens les plus authentiques

[*a*] M. Woodvvard.

[*b*] Genes. 4. 22.

[*c*] C'est le système de Woodward, qui prétend que tous les corps furent dissous au déluge.

» qui nous reſtent de l'antiquité nous
» apprennent que ce ne fut que pluſieurs
» ſiécles après le déluge qu'on retrouva
» l'uſage du fer en Aſie, d'où il paſſa en
» Europe & dans le reſte de l'ancien
» monde. Pour l'Amerique, il y a tou-
» jours été inconnu, juſqu'aux premieres
» deſcentes que les Eſpagnols y firent
» au quinziéme ſiécle. Noë & ſes fils
» devoient donc ſavoir de quel uſage
» étoit le fer avant le déluge; mais les
» changemens qui arriverent alors dans
» la nature, & les embarras où ils dû-
» rent ſe trouver après une ſi terrible
» cataſtrophe, leur ôterent pendant
» long-tems tout autre ſoin que celui
» de ſe procurer les choſes indiſpenſa-
» blement neceſſaires à la vie. Ils n'eu-
» rent ni la penſée ni le tems de rétablir
» les Arts. On oublia peu à peu l'uſage
» du fer (*a*) & l'on en perdit enfin la
» connoiſſance.

» Il eſt remarquable que la plûpart
» des armes & des outils de pierre
» qu'on trouve dans la terre, ſont tra-
» vaillez avec beaucoup de regulari-
» té, & finis avec une exactitude d'au-

[*a*] Cela s'accorde mal avec ce quon vient de lire; qu'il auroit été impoſſible aux Ameriquains de l'oublier s'ils l'euſſent jamais ſçu.

» tant plus admirable, qu'on n'avoit point
» pour les faire les outils & les métho-
» des qu'on a inventez depuis. Les poin-
» tes des Fléches ſont ſurtout dignes
» d'attention. Leur figure eſt la plus
» propre qu'on puiſſe imaginer pour
» faire des bleſſures dangereuſes. L'ex-
» tremité en eſt pointuë. Les côtez ſont
» fort affilez ; elles ont des dents dans
» toute leur circonférence, afin que les
» ouvertures qu'elles faiſoient fuſſent
» plus larges, & qu'on ne pût les reti-
» rer qu'avec beaucoup de peine & de
» douleur.

» Une choſe qui ne mérite pas moins
» de remarque, c'eſt que ces pointes,
» quoique trouvées dans des Païs très-
» éloignés les uns des autres, en An-
» gleterre, par exemple, & ſur les côtes
» du Détroit de Magellan, ont préciſé-
» ment la même forme. On pourroit
» croire que differentes perſonnes qui
» raiſonnent juſte avec les mêmes vûës,
» s'accordent quelquefois dans leur ma-
» niére de penſer & d'agir. Cependant
» il eſt plus probable que toutes ces
» armes ont été faites ſur le même mo-
» dele, c'eſt-à-dire ſur celles qui furent
» portées de la Tour de *Babel* dans les
» divers Païs que les Hommes allerent
» habiter.

» Cette Tour me fait penſer qu'il
» pourra paroître fort étrange, que dans
» mes ſuppoſitions un bâtiment ſi énor-
» me ait été conſtruit par des Hommes
» qui n'avoient pas l'uſage du fer. Mais
» il faut faire attention que cet Edifice,
» comme tous ceux qu'on élevoit dans
» le même tems, n'étoit que de bri-
» ques, & que les outils de fer ſont
» bien moins neceſſaires pour ces ſor-
» tes de conſtructions que pour les ou-
» vrages de pierre. Cependant j'ai de
» fortes raiſons de croire que le plus
» grand bâtiment de pierre que le mon-
» de ait jamais vû, je parle de la grande
» Pyramide d'Egypte, a été elevé auſſi
» ſans l'uſage de ce métal, & long-
» tems même avant qu'il ait été re-
» trouvé. Mais quand ce fait ne ſeroit
» pas abſolument certain, il eſt ſûr du
» moins, que tous les bâtimens que
» les Eſpagnols trouverent en arrivant
» au Perou, avoient été élevez & finis
» ſans le ſecours du fer. Il y en avoit
» néanmoins de magnifiques, & dans
» leſquels on avoit emploïé des pierres
» d'une groſſeur ſurprenante. Ce qui
» cauſa encore plus d'admiration aux
» Eſpagnols, fut que toutes les pierres
» étoient travaillées avec une régularité

» extrême, & si bien jointes qu'elles » paroissoient ne composer qu'une seule » masse. Cette Nation Barbare, qui » n'avoit ni outils ni machines, étoit » venuë à bout de se construire des Mai- » sons par un long travail & à force » de bras. Il est assez probable qu'ils » polissoient & *équarissoient* les pierres » en les frottant l'une contre l'autre, » & qu'ils les élevoient sur les Bâti- » mens par le moïen d'un monceau de » terre qu'ils amassoient contre les mu- » railles.

Il m'est venu de Londres avec ces Remarques quatre Epigrammes que mes Correspondans loüent beaucoup, & qu'ils traitent d'*étincelles brillantes, qui sortent de tems en tems du genie vif & ardent de leur Nation.* C'est toûjours à mes Lecteurs que je laisse le jugement de ces gentillesses Angloises. Celles que j'offre ici interessent particulierement nos Dames, qui n'y sont pas fort menagées; car c'est à leur *rouge* qu'on en veut.

Epigrammes Angloises.

How capricious Were nature and art to french Nell!
She Was painting her chocks at the time her nose fell.

» Avec quel caprice la nature & l'art n'ont- » ils pas traité Helene cette pauvre Françoise? » Elle étoit à se peindre les joües lorsque son » nez est venu à tomber.

From her native France as old Aliſon paſt,
She reproach'd her English Maid With neglect or malice,
That the Slattern had left in the hurry and haſt
Her Lady's complexion and Eye-brovvs at Calais.

„ La vieille Aliſon étant arrivée de France „ en Angleterre, reprocha à ſa Suivante, qui „ étoit Angloiſe, d'avoir laiſſé par négligence „ ou par malice ſon teint & ſes ſourcils à „ Calais.

Frenche Helen Was Slipt into bed :
Her Eye-brovvs on the Toilet lay ;
Avvay the Kitten With them fled,
As Fees belonging tō her Prey.
For this misfortune careleſſ Jane
Aſſure yourſelf Was loudly rated,
And Madam getting up again
With her ovvn hand the Mouſe Trap baited.
On little things, as Sages Write,
Depends our human joy or ſorrovv ;
If Wee don't catch a Mouſe to niglit,
Alas ! no Eye-brovvs for to morrovv.

„ Helene, Dame Françoiſe, avoit laiſſé, „ en ſe mettant au lit, ſes ſourcils ſur ſa toi- „ lette. Le chat les emporta auſſi-tôt (*a*) „ comme une depoüille de ſa proye ordinaire.

[*a*] Apparemment que c'eſt de poil de Souris qu'on compoſe les ſourcils poſtiches.

„ La négligente Jeanne fut bien réprimandée, je vous assure, & Madame prit la „ peine de sortir du lit pour tendre la sou„ riciere de sa propre main.

„ N'est-il pas bien vrai, comme les Sages „ l'écrivent, que les plaisirs & les chagrins des „ Hommes dépendent souvent des moindres „ choses. Si nous ne prenons point de souris „ cette nuit, helas! point de sourcils pour „ demain.

La quatriéme Epigramme blesseroit peut-être la bienséance dans notre Langue, quoiqu'elle n'ait rien qui la blesse en Anglois: la voici sans traduction.

No, no, for my virginity
When I lose that, Says Rose, I Will dye.
Behind the Elmes last night, cry'd Dick,
Rose, Were you not extreamly Sick?

Il faut convenir que ces petites Pieces ne sont pas sans agrément, sur-tout avec le merite de la mesure & de la rime; car c'est seulement du Poëme Epique & de la Tragedie que les Anglois ont banni les vers rimez; ils n'ont osé risquer jusqu'à présent de les exclure des autres Piéces, & bien moins de l'Epigramme. Mes deux Correspondans paroissent néanmoins souhaiter avec ardeur qu'il n'en restât pas la moindre trace dans leur Poësie. Il ne lui manque, disent-ils, que cette perfection pour égaler tout-à-fait la force & la noblesse de la Poësie Grecque & Latine; & toute Langue qui a besoin d'un secours aussi puerile que la rime pour être propre à la Poësie, trahit par-là son imperfection & sa

foibleſſe. Au reſte ces idées ne ſont pas particulieres à l'Angleterre ; & puiſque mon ſujet m'a conduit à cette obſervation, je ne perdrai point l'occaſion qui s'offre ici naturellement de publier quelques remarques, où l'on prétend faire voir que le même changement ſeroit à déſirer dans notre Langue. L'Auteur, de qui je les ai reçu ſans le connoître, oſe même avancer qu'il n'y a point de Langue moins propre que la nôtre à la Poëſie rimée, & ſe ſert du calcul ſuivant pour autoriſer cette étrange opinion.

Réflexions ſur l'uſage de la Rime.

„ La Langue Françoiſe eſt diviſée en ſix „ cens [a] terminaiſons pour le moins, „ & l'Italienne, par exemple, n'en a pas „ plus de vingt ; de ſorte que pour un mot „ François qui n'aura que dix rimes, un Ita„ lien en aura trois cens à choiſir : & lorſque „ nous aurons cent rimes à choiſir, les Italiens „ en auront dix mille, car la proportion en„ tre les deux Langues eſt toujours à l'égard „ des rimes comme d'un à trente.

„ De cette heureuſe fécondité des rimes „ ſont nez en Italie le *Taſſe*, le *Taſſoni*, le „ *Boiardo*, l'*Arioſte*, &c. & chez nous rien „ encore en ce genre, car la *Henriade* doit „ peut-être à la licence de ſes rimes ce qu'elle „ a de plus beau dans les huit premiers Li„ vres.

„ Les Eſpagnols ont de même un très-grand „ avantage ſur nous pour la facilité de rimer ; „ cependant ils ne s'en ſervent point dans les „ Comedies. Ils ſe contentent de ce qu'ils „ nomment *Aſſonancias*, & la fin de leurs

[a] Voyez le Dictionnaire des Rimes où cela ſe trouve prouvé.

„ vers ſe reſſemble en effet pour le ſon. Ils
„ accepteront ſans peine pour rime *Colorado*,
„ *tanto*, *buelvo*, *migno*, &c.

„ Nous n'ignorons pas non plus que la plûpart des Poëmes Anglois, Epiques & Dramatiques, ne ſont plus rimez ; & ſur ces autoritez je m'imagine que ſi l'on prenoit un peu à tâche de faire ouvrir les yeux à nos Poëtes ſur l'eſpece d'eſclavage où les tient la rime, peut-être viendroient-ils enfin à connoître leurs propres interêts, & à ſe révolter contre un Tyran qui les opprime avec une rigueur inſupportable, en faiſant une violence continuelle dans leurs ouvrages, au langage & à la raiſon, qui doivent être aſſûrément la *double épée de Chevet* de quiconque aſpire au Laurier Poëtique.

„ La plûpart des gens qui ſe laiſſent conduire par l'oreille, ſans aucun égard pour la reflexion & la ſaine critique, ne conviendront point que la rime ſoit ſi fort en guerre avec la raiſon & le langage. Mais pour éviter avec eux une longue & inutile diſcuſſion, j'offre de leur répondre à l'Angloiſe, en pariant que dans Racine, notre plus exact Rimeur, je ferai voir à chaque feüillet ou un tour contraint, ou une expreſſion foible, ou une épithete mal choiſie, ou quelqu'une de celles qui ſervent ſi ſouvent de chevilles. Si cette épreuve réuſſiſſoit à l'égard d'un Poëte tel que Racine, il ſemble que le procès de la rime ſeroit perdu ſans appel, & qu'on n'auroit rien de mieux à faire que de la bannir de toute Poëſie raiſonnable. Je donne ce nom au Poëme Epique & à toute eſpece de Dramatique,

„ excepté aux *Opéra*, dont il nous a plû
„ ſans ſçavoir pourquoi, de faire une maniere
„ de ramage lyrique, propre à flater l'oreille
„ à l'aide de la mélodie, mais toujours au
„ dépens de l'eſprit, qui ſouffre aſſurément
„ de ne trouver dans ces Poëmes ni attention
„ aux regles, ni unité de lieu, ni vrai-ſem-
„ blance, mais ſeulement de petits couplets
„ aſſez *joliment faux* & *ſuffiſamment fades*
„ pour charmer les petits Maîtres de l'un &
„ l'autre ſexe.

„ On accorde que la rime pourroit être
„ encore de quelque uſage dans le Sonnet,
„ le Madrigal, la Balade, & dans toutes les
„ Pieces Paſtorales, ſi-tôt qu'il ſera queſtion
„ de Brebis, de Roſſignols, d'Herbettes, &
„ d'autres puerilitez champêtres. Mais qu'elle
„ ſoit bannie pour jamais, lorſqu'il ſera
„ queſtion de former les ſentimens dans la
„ Tragedie, de faire comiquement la guerre
„ au ridicule, de loüer la vertu, ou de récom-
„ penſer le mérite en tout genre par un juſte
„ éloge.

„ Vous paroiſſez croire, Monſieur, dans
„ une de vos feüilles, qu'en banniſſant la rime
„ de nos Vers, il ſeroit neceſſaire d'en changer
„ la meſure. Je ſerois aſſez de cet avis ſi l'en-
„ treprife étoit poſſible: mais comment croïez-
„ vous qu'on pût s'y prendre? N'ayant point
„ d'accens bien marquez dans notre langue,
„ il ſemble que la quantité des mots Grecs &
„ Romains ne nous ſeroit jamais aſſez ſenſible,
„ & que par conſéquent nous ſommes forcez
„ de nous en tenir au nombre de nos ſyllabes,
„ & d'entremêler à la fin des Vers les ſyllabes
„ maſculines & féminines, pour donner aux
„ terminaiſons toute la varieté qu'elles peuvent

„ recevoir. C'eſt ce que j'ai tâché de pratiquer
„ dans la Poëſie non rimée, que je vous envoie,
„ non comme un eſſai de ce qu'on pourroit
„ faire de bon dans ce genre, mais comme
„ une eſpece de *Canevas*, ſur lequel des ver-
„ ſificateurs plus habiles pourroient faire quel-
„ que experience. Je connois un homme qui
„ n'eſt pas ſans eſprit, & qui ſçait le Latin,
„ mais ſans avoir preſque aucune connoiſ-
„ ſance de la quantité Latine, & ſans être
„ capable par conſéquent de ſcander un ſeul
„ Vers Latin, qui ne laiſſe pas d'être extrême-
„ ment ſenſible à l'uſage admirable que Vir-
„ gile, Horace, Terence, ont fait des mots
„ de leur langue. Cet Homme leur ſçait gré
„ de les avoir employé differemment des
„ autres Hommes; de les avoir rangé dans
„ un ordre ſi harmonieux & ſi flateur pour
„ l'oreille; de leur faire exprimer des idées ſi
„ vrayes, ſi nobles, & quelquefois ſi ſubli-
„ mes: enfin pour derniere preuve du goût
„ qu'il trouve à des Vers dont il ignore la
„ meſure, ils lui reſtent naturellement à l'eſ-
„ prit & il en ſçait un très-grand nombre ſans
„ avoir jamais eſſayé d'en apprendre un ſeul
„ par cœur. Sur cette experience, Monſieur,
„ je me ſuis imaginé qu'en faiſant des mots
„ de notre langue l'uſage par exemple qu'en
„ font *Voltaire* & *Rouſſeau* dans leurs meil-
„ leurs Ouvrages, on paſſeroit à de pareils
„ Vers de n'être pas rimez.

„ On auroit ſans doute de la peine au com-
„ mencement à ne pas trouver ce retour du
„ même ſon auquel notre oreille s'eſt pué-
„ rilement accoûtumée. Mais l'on y viendroit
„ enfin. Les Anglois s'y ſont bien laiſſez
„ conduire par *Shakeſpear*, & par Milton.

„ Notre oreille eſt-elle moins diſciplinable
„ que la leur, ou avons-nous moins d'eſprit
„ & de raiſon qu'eux? Cela pourroit bien être
„ mais ſi c'étoit une verité, je ne voudrois l'a-
„ voüer que le plus tard que je pourrois; &
„ j'eſpere que vos feüilles m'aideront à réſou-
„ dre cette importante queſtion.

„ Le but de ma Lettre, Monſieur, étant
„ de vous exhorter à rendre au Parnaſſe
„ François le ſervice le plus important qu'il
„ puiſſe recevoir, & m'étant imaginé que
„ ſur l'idée aſſez brute de mes Vers ſans rimes,
„ vous pourrez engager quelqu'un à faire
„ mieux & rendre par conſéquent plus plau-
„ ſible ce que vous trouverez de ſenſé dans
„ mon ſyſtême, toute pudeur miſe ſous les
„ pieds en vûë du bien public, je vous
„ envoïe mes avortons meſurez pour en faire
„ l'uſage qu'il vous plaira. J'ai cru devoir
„ varier la meſure pour rendre moins ſenſi-
„ ble l'abſence de la rime. Cependant les
„ deux Epigrammes que vous trouverez join-
„ tes à la Fable allégorique, ſont d'une même
„ eſpece de Vers.

„ A l'égard des ſujets, j'ai accepté ceux qui
„ ſe ſont offerts les premiers; c'eſt à-dire,
„ ceux qui ſont les plus conformes à ma façon
„ de penſer. J'ai applaudi à ce que j'aime,
„ cenſuré ce que je mépriſe, & parlé dans
„ les Epigrammes comme je penſe.

De quelque main que me ſoit venu cette Lettre, la civilité m'oblige de remercier l'Auteur; & la juſtice, de confeſſer que ſon ſyſtême eſt propoſé avec beaucoup d'eſprit & de bon ſens. Mais avant que de riſquer mes propres reflexions, je dois donner place ici à l'eſſai qu'il m'envoye; & pour entrer autant

que je le puis dans ſes vûës, je recommande au Lecteur de ſe défaire un moment de toutes ſortes de préjugez.

LA RAISON ET LE BEL ESPRIT, Fable Allégorique.

Au ſéjour de la verité
La Raiſon conduiſoit la Troupe peu nombreuſe
De ceux qu'elle daigne éclairer.
L'Examen attentif, conducteur infaillible,
Portoit devant elle un Flambeau.
Le Doute près de lui marchant d'un pas timide
Conſultoit & les Arts & le calcul exact
Et la ſcrupuleuſe Analyſe.
Il tenoit dans ſes mains la regle, le compas,
Des niveaux, enfin tout ce qui peut nous ſouſtraire
Au joug honteux des préjugez
Qui deshonorent notre eſpece.
A quelques pas de-là marchoient d'un pas leger
Le Goût, l'Invention, l'Adreſſe ingenieuſe,
Les Talens, l'habile Sçavoir,
Et la Diverſité, Syrene enchantereſſe,
Reine des agrémens, ſource des vrais plaiſirs,
Sans qui la divine puiſſance
A combler nos déſirs s'efforceroit en vain.
L'aimable convenance & les graces naïves,
Les tours heureux & délicats,
Les traits vifs & brillans, conduits par la Juſteſſe,
L'Olympique ſublimité,
Suivoient auſſi la Troupe & fermoient le Cortege.
Tandis qu'il s'avançoit d'un pas tardif, mais ſûr,

On commença de voir paroître
Vers les bornes de l'Horiſon
Un Eſſain volatil qui dedaignant la terre
D'un air audacieux s'élevoit dans les airs.
C'étoit le bel Eſprit ; il avoit à ſa ſuite
La Mémoire & ſa Sœur l'Imagination :
L'une de mots, de faits, & d'antiques Epoques,
De lambeaux Grecs, Latins, Hebreux, Carthaginois,
Gemiſſant ſous le faix, étaloit ſa recolte ;
L'autre, de l'Hypogrife empruntant le ſecours,
Sans ſujet & ſans art ſe perdoit dans les nuës,
Et voyageant ainſi par bonds & par élans
S'élevoit juſqu'au Ciel, ou planoit ſur la terre.
Non loin du Bel Eſprit, la haute opinion
De ſoi, de ſes talens, ſous un maintien modeſte
Se maſquoit : mais l'Orgueil d'amour propre gonflé
Montroit cent fois le jour de ce maſque hypocrite

Le ridicule & l'inutilité.

A l'Adulation la douce Philautie
Se joignoit, & marchant l'encenſoir à la main,
Du Dieu chantoit le los, prodiguant ſur ſa route
Le Parfum délicat des menſonges flateurs.
Pour lui, ſe rengorgeant, ſouriant à ſoi-même
S'admirant, ſe flattant, il ſembloit avoüer,
Que le Ciel pour lui ſeul prodiguant ſes largeſſes,
L'en combloit aux dépens du reſte des humains.

Plus loin l'on distinguoit la Morgue au front
superbe,
L'Enthousiasme altier, le frivole Enjouement,
L'ennuyeux *Persiflage* & le *Neologisme*
Entourez & suivis d'un cortege nombreux.
On y reconnoissoit à leur fiere attitude
Grands Apophtegmes Grecs, Dictons Homeriens,
Centons Virgiliens, Italiques Sentences,
D'Horace par lambeaux tous les vers disloquez,
Traduits, paraphrasez dans nos rimes barbares,
Et fredonnez à l'*Opera*.
Après ceux-ci marchoient pêle-mêle & sans
ordre,
Jolis Riens saupoudrés d'ambre & de Caramel,
Petits mots précieux, qui ne font que de naître,
Discours entortillez, dont le sens ambigu
Fait voir que nos Auteurs possedent
L'art ignoré partout ailleurs
D'enseigner aux races futures
L'Intelligibilité,
Triste fille du Verbiage.
Ensuite l'on voyoit papillonant en l'air
Sonnets, & Madrigaux, Poëtiques chimeres,
Brunettes, Petits airs, Cantate, & *cætera*,
Châteaux Hesperiens, Fictions, Babioles,
Tous sujets, ou du moins Vassaux du Bel-Esprit.
La Troupe cependant volant à tire-d'aile,
Vit de loin la Raison s'avançant lentement.
Qu'est-ce là ? dit quelqu'un : C'est, si je ne me
trompe,
Répondit le Dédain, cet ennuyeux Barbon
Qu'on nomme le Bon Sens suivi de la Racaille,
Qui sous ses Etendarts radotte à Livre ouvert:
Suivons notre chemin, ces Fantassins maussades

Ne nous fermeront pas les ſublimes ſentiers
Que par le ſein des Airs nous avons droit de
ſuivre ;
Allons, ajoûta-t'il, & de nos pieds vainqueurs
Foulons le vieux Réveur & ſon triſte Cortege.
Il dit ; on l'applaudit, & s'elevant en l'air
En morguant le Bon Sens, le Bel Eſprit ſe
flatte
De couronner ſon front d'un immortel laurier.
Mais de la verité le flambeau redoutable,
Aux mains de l'Examen par les Dieux confié,
S'embraſant tout à coup répandit tant de
flâme,
Que parmi des Torrens de lumiere & de feux
La Deeſſe frivole, & ſa ſuite inſenſée
Diſparut, & courut au Parnaſſe François,
Qui lui promit un ſûr azile ;
Où depuis environ trente ans
Il triomphe, aidé par la Rime,
Du Bons Sens & de la Raiſon.

On délivre actuellement chez Didot, les Oeuvres diverſes de M. Peliſſon, contenant ſes Poëſies, ſes Ouvrages d'Eloquence, ſes Mémoires, & autres productions, dont la plus grande partie n'avoit jamais été imprimée.

Et trois nouveaux Contes de Fées, avec une Préface qui n'eſt pas moins ſérieuſe, par Madame de....

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXIX.

UNe perſonne qui aime paſſionnément les Vers m'entendant lire l'Eſſai de Poëſie ſans Rimes par lequel j'ai fini ma derniere Feüille, me diſoit d'un air mécontent : A quoi cela reſſemble-t-il ! & quel nom voulez-vous qu'on donne à une production ſi informe & ſi bizarre ! Mais, lui répondis-je, qu'y trouvez-vous donc de ſi choquant ? Cela vous paroît-il ſans eſprit & ſans imagination ? N'y a-t-il point du tour, de la nobleſſe, & de la force même dans l'expreſſion ?

Vous plaignez-vous de n'y pas trouver de la mesure & de l'harmonie ! Pardonnez-moi, reprit-il avec quelqu'embarras, j'y trouve assez tout ce que vous dites là ; mais il y manque .... Eh quoi donc ? .... il y manque des Rimes.

Réflexions sur l'usage de la Rime.

Fort bien, repartis-je en riant ; cette remarque n'a dû vous coûter beaucoup : mais prenez les plus beaux Vers d'Homere, de Virgile, & de Milton, & lorsque vous y aurez trouvé tout ce que vous voulez bien reconnoître dans ceux de la *Fable allégorique*, direz-vous de même, qu'il y manque des Rimes ? Vous ne le direz pas, j'en suis sûr. Cependant n'est-il pas bien étrange que ce qui fait des Vers charmans en Grec, en Latin & en Anglois, ne puisse suffire pour en faire dans notre Langue ? Je n'examine point si toutes les qualitez que vous reconnoissez dans la Piece que nous venons de lire y sont effectivement. C'est assez qu'elles y puissent être, & que vous n'admiriez les Vers d'Homere ou de Virgile que parce qu'elles sont dans ceux-ci. Je vous demande d'où vient cette double balance, & pour-

quoi vous jugez de notre Poëſie par d'autres regles que de celle des Grecs, des Latins & des Anglois?

Etabliſſons, continuai-je, deux choſes qui me paroiſſent tout-à-fait hors de doute. L'une, que de toutes les Nations où la Poëſie s'eſt vûë en honneur, il n'y en a point qui ayent produit d'auſſi beaux Vers que celles que j'ai nommées: 2°. Que ces trois Nations ont connu ce que c'eſt que la Rime, & qu'elles l'ont ou négligée ou rejettée. Je m'entens bien mal en raiſonnement ſi je n'ai pas droit de conclure, que la Rime n'eſt pas une perfection dans la Poëſie, & qu'elle doit même être regardée comme un défaut. Ceux qui ne laiſſent pas d'en juger autrement, & qui en ſont touchez comme d'une beauté, expoſent la Langue de leur Pays à une cenſure très-fâcheuſe; car c'eſt en effet la ſeule voye par où leur goût puiſſe ſe ſauver. Pour m'expliquer mieux, il me ſemble qu'ayant une fois prouvé par l'exemple de la meilleure Poëſie, que la Rime eſt du moins inutile; s'il ſe trouve une Langue dans laquelle on ne puiſſe compoſer de bons Vers ſans Rime, il

faut non ſeulement qu'elle ſoit fort inférieure à celles qui la rejettent, mais qu'elle ſoit même incapable de toutes les beautez qui forment la Poëſie dans les Langues qui n'admettent point la Rime. Ainſi les terminaiſons rimées ne doivent paſſer dans cette Langue que pour des beautez de ſupplément, qui ne ſont telles même que par l'excès de ſa ſtérilité & de ſa foibleſſe ; à peu près comme l'habit de fête d'un Artiſan paſſeroit pour un haillon fort vil chez les perſonnes d'une haute diſtinction. Cette réflexion eſt d'autant plus juſte, que ſi l'on vouloit faire l'hiſtoire de la Rime, on trouveroit que dans toutes les Langues où elle eſt en uſage, le tems de ſon origine a été celui de leur premiere rudeſſe ou celui de leur corruption. Les Peuples du Nord paroiſſent l'avoir employée de tout tems ; parce que leur Langue ayant toujours été groſſiere & peſante, ils n'en ont gueres pû tirer d'autre parti que la Rime & la Meſure ; mais parmi ces Peuples mêmes, ceux qui ſont venus à bout de la perfectionner, ont ouvert enfin les yeux, comme nous l'avons vû faire aux Anglois ; & dès qu'ils

Font crû propre à quelque chose de mieux que la Rime, ils n'ont pas tardé à secoüer le joug, pour donner une meilleure forme à leur Poësie. Du côté de l'Orient & du Midi, l'on n'ignore pas que c'est à la décadence du Grec & du Latin qu'il faut rapporter la naissance de la Rime dans toutes les Langues qui se sont formées de leur corruption. Je n'entreprendrai point de prouver par des exemples jusqu'où cela peut s'étendre dans la Langue Grecque ; mais il est clair que les Vers Léonins, les Rimes Italiennes, Françoises & Espagnoles, sont venus uniquement de cette source.

Aimons-nous donc mieux confesser la foiblesse & la pauvreté de notre Langue pour avoir droit de conserver la Rime, que de faire un effort pour justifier l'idée que nous en avons d'ailleurs, & qui n'a peut-être point d'autre objection à craindre que la puérile habitude où nous sommes de rimer ? Nous ne sentons pas jusqu'où va cet esclavage. Croira-t-on, si je n'en apporte aussitôt des preuves, qu'il va jusqu'à corrompre parmi nous les plus saines idées de la Poësie ? La maniere

dont je veux le prouver, eſt toute différente de l'obſervation de l'Auteur Anonyme (*a*) qui offre de montrer à chaque feüillet de Racine quelques Vers où l'élégance, l'exactitude, & le bon ſens même ſont ſacrifiez à la Rime. Voici ma preuve.

Nos plus grands Poëtes confondent la Poëſie avec *l'Art de rimer*. D'où je conclus que quelqu'eſtime qu'ils faſſent des Anciens, ils n'ont plus de la Poëſie les mêmes idées qu'eux.

Si Boileau, que je puis fort bien citer pour repréſenter tous nos Poëtes, veut relever les difficultez de la Poëſie, c'eſt de la difficulté de rimer qu'il tire tous ſes (*b*) argumens. S'il loüe un Poëte célebre, c'eſt de ce que la Rime » le vient chercher quand il veut, » de ce qu'on ne le voit jamais bron» cher au bout du Vers, &c. Horace ſe plaignoit auſſi de la peine que coûtent les bons Vers; il loüoit de même l'heureuſe facilité de quelques Poëtes contemporains, &c. mais ſes plaintes

(*a*) Voy. le Préambule de ſa Fable dans la Feüille précédente.

(*b*) *Paſſim*, mais ſurtout dans la ſeconde Satyre qui eſt adreſſée à Moliere.

& ſes loüanges ne pouvant tomber ſur la Rime, il falloit néceſſairement qu'il conçût les choſes d'une maniere toute différente. Ainſi quand il invoquoit les (*a*) *Muſes & Phœbus*, ce n'étoit point pour leur demander les mêmes faveurs que Boileau. S'il les (*b*) maudiſſoit, ce qu'il s'imaginoit qu'elles lui avoient refuſé ne reſſembloit point à ce que nos Poëtes veulent en obtenir. Je dirai beaucoup plus. Autant qu'il eſt poſſible de juger des idées d'Horace par le goût qui regne dans ſes Ouvrages, je ſuis perſuadé que ſi l'uſage de la Rime ſe fût introduit de ſon tems, ce n'eût jamais été aux Divinitez du Parnaſſe qu'il eût crû devoir s'adreſſer pour la trouver facilement au bout de ſes Vers. Il n'eût pas avili *Phœbus & les Muſes* juſqu'à les charger d'un ſoin ſi méchanique. Il n'eût pas crû même que la Rime eût rien de commun avec la Poëſie ; & tout ce qu'il auroit pû faire pour elle, eût été de la mettre au même rang que la Ponctuation & l'Ortographe, pour leſquels on ne s'aviſe

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid.

pas d'invoquer le ſecours des neuf Sœurs.

L'Anonyme ſera content de la chaleur avec laquelle je ſoutiens ſon ſyſtême. J'ajoûterai, comme une nouvelle preuve en ſa faveur, qu'ayant cherché ſuivant la méthode du *Pour & Contre*, ce qui pouvoit favoriſer l'opinion contraire, je n'ai trouvé que l'uſage qui combatte pour elle. Mais ſuivant le mot de *Saint Cyprien*, un uſage ancien (*a*) n'eſt ſouvent qu'une ancienne erreur. Le mal eſt, que ſoit erreur ſoit vérité, c'eſt aſſez qu'une choſe ſe trouve établie par un long uſage, pour être extrêmement difficile à réformer. Je ne laiſſerai pas de propoſer au Public ce que l'Anonyme croit propre à faciliter le changement qu'il deſire. » Je » me ſuis apperçu, m'écrit-il, qu'en » reliſant pluſieurs fois ces Vers ſans » rime, comme j'y ai été obligé en les » compoſant; on ſe familiariſe avec » eux. Si vous pouviez gagner ſur » vous d'y repaſſer la vûë à deux ou » trois repriſes, peut-être éprouveriez- » vous la même choſe.

(a) *Vetus conſuetudo, vetus error.*

Ne pourroit-on pas mettre au rang des preuves de l'Anonyme, le succès d'un certain nombre de Traductions en Prose Poëtique, qui ont transmis dans notre Langue sans le secours de la Rime, toutes les beautez de la Poësie étrangere? La Traduction des Odes d'Horace par le Pere Sanadon, celle du Tasse par M. de Mirabaut, celle de Milton par M. de S. Maur, peuvent passer pour autant de Poëmes François non rimez, & la récompense glorieuse que les Auteurs en ont recueillie marquent combien la Nation s'en fait honneur. Ces Poëmes ont leur mesure, & quoiqu'elle ne soit point uniforme, on sent bien que ceux qui ont pû l'y mettre telle qu'elle est, n'auroient point eu de peine à la rendre plus réguliere dès qu'ils auroient eu la liberté de se dispenser de la Rime. Figurons-nous donc la Traduction de Milton & du Tasse divisées en lignes d'une mesure constante, qui en feroit autant de Vers. Que leur manqueroit-il pour mériter le nom de Poëmes réguliers, & pour plaire à ce titre? Oserons-nous dire qu'il leur manqueroit des Rimes? Traductions en Prose Poëtique.

Traduction du Camoens.

A ces deux Ouvrages, qui font tant d'honneur à notre Langue., M. du Perron de Caſtera vient d'en joindre un du même genre, pour lequel nous lui ſouhaitons autant de gloire & la même (*a*) récompenſe. Il faudroit entendre le Portugais pour juger parfaitement du prix de ſon travail. Mais ſi nous ne pouvons rendre témoignage à la fidélité de ſa Traduction, rien n'empêche du moins que nous ne puiſſions ſentir les beautez ou les défauts de ſon ſtile. M. de Voltaire avoit commencé dans ſes Réflexions ſur la Poëſie Epique à nous faire prendre du goût pour le Poëme du *Camoens*; & c'eſt apparemment ſur cette premiere ouverture que M. du Perron s'eſt déterminé à le traduire. Il y a joint la Vie du Poëte, & des Notes ſi longues qu'elles compoſent pour le moins la moitié de chaque Volume. (*b*).

Sans ſortir de ſes limites, le *Pour & Contre* eſt en poſſeſſion de hazarder quelquefois ſon jugement ſur les Ou-

(*a*) C'eſt-à-dire une place à l'Académie Françoiſe.

(*b*) Il y a trois Tomes in 12. avec des Figures en taille douce à la tête de chaque Chant.

vrages nouveaux qui paroiſſent mériter l'attention du Public ; & c'eſt un droit qu'il ne perdra point, auſſi longtems que la ſincérité de ſes loüanges & la modération de ſa Critique pourront lui ſervir à le conſerver. Ici, il n'a pas beſoin d'être en garde contre la Critique amere, puiſque le premier ſentiment dont il a fait profeſſion en commençant cet Article, en eſt un de reconnoiſſance pour le préſent que M. du Perron fait à notre Langue. Cependant ſi le ſtile de la Traduction, ſi les Notes, ſi le fond même de l'Ouvrage renfermoient des défauts conſidérables, je ſens qu'il ſeroit difficile de les relever aſſez civilement pour ne chagriner perſonne. Voyons ſi je me trouverai à une épreuve ſi délicate.

Le ſtile.

1°. Le Traducteur déclare dans ſa Préface qu'il s'eſt propoſé de faire une Traduction en Proſe Poëtique & nombreuſe, qui conſervât les traits hardis & les figures que le Camoens employe dans ſes Vers, enfin telle préciſément que celle dont j'ai parlé dans l'Article précédent. Il faut donc juger de l'exécution par ſon deſſein. Si l'on veut prendre pour regle la plus grande par-

tie de l'Ouvrage, il paroît que M. du Perron a rempli son projet, & qu'il a mis dans son stile tout le feu, toute l'harmonie & la noblesse qui peuvent donner à la Prose une heureuse ressemblance avec la Poësie. Mais pour s'en tenir à cette opinion générale, il faut détourner les yeux d'un grand nombre d'endroits foibles, qui pourroient faire prendre des idées toutes différentes. Les quatre premiers Chants en fournissent plus d'exemples que tout le reste, quoiqu'ils paroissent en même tems les plus travaillez. C'est peut-être un excès d'art qui a fait tomber l'Auteur dans ces inégalitez. On s'agite, on s'efforce jusqu'à n'en pouvoir plus; & comme il est impossible que cela dure, il y a des intervalles où les forces languissent. La belle nature marche d'un pas mieux ordonné.

Comparaison qui regarde le Poëme Epique.

Je comparerois volontiers le Poëme Epique aux corps animez. La force & la bonté de leur constitution dépend d'un certain dégré de chaleur, mais inégalement distribuée, parce que le besoin n'en est pas égal dans toutes leurs parties. Ce qui est nécessaire au cœur, au cerveau, & dans toutes les

parties vitales, tourneroit en excès au bout des mains & des pieds. Il ne faut à chaque partie que la chaleur qui lui convient. De même pour l'Epopée. Si l'on suppose que le feu poëtique y regne par tout dans la même mesure, ce n'est plus ce genre de Poësie aussi judicieux que noble, qui assigne aux choses & aux personnes les couleurs, les formes, les caracteres, qui leur sont propres. C'est une Ode continuelle. Et qu'arrive-t-il de l'affectation d'un Poëte qui veut toujours tonner, & brûler ? Ou bien il se perd dans ses transports mal entendus, comme un corps se trouveroit bientôt dans le dernier desordre par une chaleur mal réglée ; ou bien il s'expose à tomber souvent de bien haut, par l'impuissance où il est de se soutenir sans cesse au même dégré.

C'est surtout ce dernier défaut dont je crois qu'on peut reprocher quelque chose au Traducteur. Car le jugeant toujours sur son dessein, je continuë de regarder sa Traduction du côté poëtique. Il semble qu'il veüille mettre tout en feu dans ses quatre premiers Chants. C'est un torrent de flâmes

Tout ce qu'il raconte eſt préſent. Ses phraſes ſont coupées, & liées pourtant par l'impétuoſité avec laquelle elles ſe ſuivent. Il ne ſonge nulle part à reprendre haleine. A peine trouve-t-on quelques points dans ces quatre Chants. Ses repos ne ſont que des *virgules*; il voudroit déja être au-delà. Cependant à force d'ardeur il s'épuiſe ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins, & s'il reprend enſuite avec une rapidité nouvelle, c'eſt en laiſſant derriere lui la trace de ſa laſſitude.

Comme il ne ſeroit pas juſte que je prétendiſſe être crû ſur ma parole, voici des exemples de ſa force & de ſes épuiſemens. Je repréſenterai juſqu'à ſa ponctuation.

Exemple d'une Deſcription fort animée.

» Un peloton des Maures paroît ſur » le rivage; les uns ſont armez de » Boucliers & de Javelines, les autres » d'Arcs & de Fléches dont le fer eſt » abbreuvé du poiſon des Herbes les » plus venimeuſes; ils attendent que » les Luſitains prennent terre pour les » attirer dans une embuſcade; peu » d'ennemis s'offrent aux yeux du Ca» pitaine, c'eſt l'appas d'une victoire » facile; mais cette amorce ſéduiſante

» couvre un piége dangereux ; la
» troupe Maurisque insulte les Por-
» tugais, les harcelle, & tourne con-
» tre eux la pointe menaçante de ses
» dards, ils s'élancens tous sur le sable
» avec la même ardeur, nul ne peut se
» vanter d'être le premier qui se soit
» offert au péril : ainsi lorsque dans
» les Jeux publics pour mériter l'ap-
» plaudissement des Amphithéâtres
» & les regards de sa Maîtresse un
» Amant s'expose sur l'Arene aux fu-
» reurs du Taureau ; il se poste au-
» devant de lui, il saute, court, sifle,
» crie, & provoque le fougueux animal
» par des gestes qui aigrissent sa féro-
» cité ; alors le Taureau pousse des
» mugissemens horribles, baisse fie-
» rement sa tête armée de cornes re-
» doutables, ferme les yeux, frappe,
» renverse, immole tout ce qu'il ren-
» contre. Tel & plus vif encore s'en-
» flâme le juste courroux des Portu-
» gais ; l'artillerie s'allume, le plomb
» part, la mort vole, l'air gémit, les
» antres retentissent ; un soudain effroi
» glace le cœur des Barbares éperdus,
» ceux qui se sont montrez à décou-
» vert trouvent dans un prompt trépas

» le prix de leur témérité ; les autres
» qui se tenoient en embuscade pren-
» nent honteusement la fuite ; le Vain-
» queur s'abandonne au feu qui l'ani-
» me, il poursuit, il presse, il ravage ;
» rien ne l'arrête, les habitations sont
» réduites en cendre, l'Isle n'est plus
» qu'un vaste desert où le sang ruis-
» selle & qui n'offre à la vûë que des
» objets de terreur.

» Dans cette désolation le Gouver-
» neur déteste la guerre, qu'il a trop
» légerement entreprise ; il maudit
» son destin, ses blasphêmes attaquent
» la divinité ; les Maures pour retar-
» der la poursuite de leur ennemi
» tournent de tems en tems la tête,
» ils font pleuvoir une grêle de fle-
» ches, de dards, de bâtons & de
» pierres : leur desespoir fait armes de
» tout ce qu'ils trouvent sous leurs
» mains, mais leur précipitation tra-
» hit leur adresse, la frayeur abat
» leurs forces, ils perdent leurs coups
» impuissans, l'air seul en est frappé :
» enfin pour se dérober au glaive ho-
» micide qui les menace ils abandon-
» nent leur Isle, résolus de gagner la
» terre d'Afrique ; les uns se sauvent

» en foule dans des Barques, d'au-
» tres tâchent d'affranchir le trajet en
» nâgeant, l'onde en engloutit plu-
» sieurs, plusieurs sont rejettez sur la
» côte, les traits de feu que les Por-
» tugais lancent du rivage atteignent
» le reste de ces malheureux, enfan-
» glantent leur fuite, & coulent à
» fond leurs frêles espérances; ainsi
» fut châtiée la malice de cette Na-
» tion barbare.

Quelques endroits foibles de la Traduction du Camoens.

Après avoir perdu la respiration pour suivre le Traducteur dans ces descriptions enflâmées, on est surpris de se voir arrêté tout d'un coup par des traits tels que ceux-ci:

» Pleins de cette idée qui montre
» leurs desseins criminels. *Cela est non seulement froid, mais obscur.*

» Des actions si glorieuses que la
» Lyre des Poëtes n'en célebra jamais
» de pareilles. *Cela est plat.*

» C'est ce qui *nous flate de trouver*
» auprès de vous quelque soulagement.

» Une petite fille qui ne faisoit re-
» tentir son Berceau que de *cris infor-*
» *mes, prend distinctement la parole*, &
» dit en levant *ses mains naissantes.*

» Tel est précipité, tel est mis en
» pieces, &c.

» Une fidélité qu'elle n'aura pas » trouvée *chez vous autres.*

» Il *s'écoule* des yeux de Venus un » *Esprit vivant* qui anime les Etres les » plus insensibles.

» En même tems dans les campa- » gnes baignées par le Guadalquivir, » accourent les Vandales portant sur » leur front l'intrépidité, &c. &c.

On croit sentir aussi dans plusieurs endroits que ce qu'il y a de nombreux vient moins de la force & de la beauté du tour d'expression que du simple arrangement des mots. Si cette remarque étoit juste, la Prose de M. du Perron, dans ces endroits-là, seroit moins poëtique qu'il ne se l'est proposé. Elle seroit tout au plus coulante & harmonieuse. Mais il faut se souvenir que tous ces reproches ne regardent point la plus grande partie de l'Ouvrage.

Les Notes. 2°. Le Traducteur répond fort bien à ceux qui *l'ont blâmé de n'avoir presque rien mis dans ses Notes qui soit de son crû.* Il est certain, comme il le dit, que cette espece de travail est plutôt le fruit d'une grande lecture que d'une imagination échauffée. Mais je crains

sort qu'un trop grand nombre de ſes Lecteurs ne s'apperçoive comme moi, qu'il s'eſt peu ſouvenu d'une autre maxime dont il avoit commencé néanmoins par reconnoître la néceſſité. *J'avouë*, dit-il dans ſa Préface, *que le jugement y doit joüer ſon rôle.* Voilà ſa Sentence portée, s'il s'eſt écarté de cette regle. Il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir ſi lorſqu'on veut éclaircir un Poëte, le jugement permet de prendre occaſion des moindres mots pour débiter une érudition inutile & ſouvent étrangere au ſujet. Le Camoens nomme-t-il en paſſant, une Iſle, un Peuple, un homme ou une femme? On ne manque point d'aller chercher dans tous les Auteurs de quoi répondre à des difficultez que perſonne ne s'aviſera de former. Si le Poëte dit en deux mots que les Portugais *pénétrerent au-delà des côtes de la Taprobane*, on nous fait l'hiſtoire de cette Iſle, la deſcription de ſes coutumes, celle de ſes richeſſes, &c. Les Argonautes, Protée, Phaëton, les Héros les plus connus de la Fable & de l'Hiſtoire font naître autant de Diſſertations hiſtoriques, phyſiques, mytho-

logiques. On y joint souvent des passages Grecs & Latins, des Vers dans toutes les Langues, qu'on prend soin de traduire en Vers François. Rien ne seroit mieux que tout cela, si le Jugement pouvoit s'en accommoder. *Sed non erat his locus.* En retranchant tout ce qu'il y a de superflu dans les Notes, c'est-à-dire au moins la moitié, il en seroit assez resté pour faire honneur à l'esprit & au sçavoir de l'Auteur; & le vuide que ce retranchement auroit laissé seroit bien mieux rempli par de bonnes réflexions sur l'ordonnance & la conduite du Poëme.

Camoens foiblement défendu contre M. de Voltaire.

A l'égard des Remarques dans lesquelles M. du Perron paroît défendre le Camoens contre les accusations de M. de Voltaire, il est difficile de se persuader qu'il n'ait pas pris exprès le ton sérieux pour attaquer lui-même avec une ironie plus fine ce qu'il fait semblant de justifier. Car en vérité cette allégorie du Poëte Portugais, où Jupiter est Dieu le Pere; Mars, Jesus-Christ; Venus, l'Eglise; l'amour de Mars pour Venus, l'amour de Jesus-Christ pour son Eglise; Bacchus, Lucifer; & ceci fondé sur ce que nos

Peintres repréſentent Lucifer avec des Cornes, comme les Anciens en donnoient autrefois à Bacchus ; vouloir prouver, dis-je, que non ſeulement cette allégorie eſt ſupportable, mais qu'elle fait autant d'honneur à la piété qu'à l'eſprit du Camoens, c'eſt prendre un air grave pour rire de la maniere du monde la plus badine. Mais je remets les réflexions qui me naiſſent là-deſſus, au troiſiéme Article de cet examen, où j'ai deſſein de hazarder quelques obſervations ſur la *Luſiade*, autant du moins que cela peut s'accorder avec les bornes de ma Feüille, & ſuivant la connoiſſance que j'ai pû prendre de ce Poëme dans une Traduction.

Talent du Traducteur pour la Poëſie.

Il ſeroit ſurprenant qu'avec l'inclination pour la Poëſie qui a fait entreprendre à M. du Perron la Traduction du Camoens, il n'eût point quelque part lui-même aux faveurs des Muſes. L'Epitre en Vers qui eſt à la tête de ſon Livre, la Fable de *l'Abeille* & de *la Corneille* qui eſt dans la Préface, & quantité d'autres Pieces qui ſont répanduës dans ſa Vie du Camoens & dans ſes Notes, rendent un témoignage honorable à ſa veine. Avec beau-

coup de douceur & de facilité dans ſes Vers j'ai crû remarquer ſeulement qu'il y a peut-être un peu trop de diffuſion.

Comparaiſon d'un endroit du Camoens & de M. de la Motte.

Entre quantité de traits curieux qui regardent l'hiſtoire de Portugal, on verra dans le troiſiéme Chant du Camoens & dans les Notes, un détail fort intéreſſant des Amours de Dom Pedre & d'Ynés qui ont fourni à M. de la Motte le ſujet d'une de ſes meilleures Tragédies. M. du Perron compare le diſcours que ces deux Poëtes mettent dans la bouche d'Ynés. » Tous deux, dit-il, ont des beautez » admirables. Chez l'Auteur Portu- » gais Ynés demande la vie de ſes en- » fans, chez le François elle prend » une route oppoſée. Alonze ſe laiſſe » attendrir dans la Tragédie & dans » la Luſiade. On voit par là que deux » habiles gens peuvent arriver au mê- » me but ſans ſuivre le même chemin. » Les expreſſions de M. de la Motte » ſont moins poëtiques ; mais autre » eſt le ſtile du Théâtre, autre celui » de l'Epopée.

La Vie du Camoens eſt un morceau d'hiſtoire extrêmement curieux, & que l'Auteur a pris ſoin d'orner de

tout ce qu'il a pû tirer d'agréable de ſa matiere & de ſon eſprit. Loüis Camoens y eſt repréſenté non ſeulement » comme un habile Poëte, mais » comme un galant homme, un guerrier généreux, & un excellent citoyen. On releve d'auſſi bonne foi ſes défauts que ſes vertus. Sa Critique étoit trop amere. Elle n'épargnoit perſonne, & quelquefois elle tomboit à faux, parce qu'il avoit moins de jugement que de vivacité. Avec cela jamais homme ne fut ſi prodigue. Il donnoit, il répandoit ſon bien à pleines mains; de ſorte que s'étant ruiné pluſieurs fois par ſes libéralitez exceſſives, & ſon humeur ſatyrique lui ayant fait perdre tous les amis qui auroient pû réparer ſa fortune, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſoit mort dans la derniere indigence. Les plaintes qu'il fait lui-même de ſon ſort dans pluſieurs endroits de ſon Poëme, & la deſcription de ſa miſere qu'il nous a laiſſée dans une Lettre qui eſt le dernier de ſes Ouvrages, juſtifient fort bien l'Inſcription qui fut miſe ſur ſon Tombeau.

Caractere du Camoens.

Cy gît Loüis de Camoens, Prince des

TAYLOR INST. OXFORD

Poëtes de son tems. Il vécut pauvre & misérable, & mourut de même, l'année 1579.

Voici les termes de sa Lettre, pour la consolation de tous les gens de mérite qui sont mal avec la fortune. » A-t-on jamais entendu dire que sur » un pauvre lit, sur un vrai théâtre » de misere, la fortune ait représenté » des avantures aussi tragiques & aussi » cruelles que les miennes ? Pour moi, » je me mets de son parti, & me ligue » avec elle, comme si sa fureur ne » suffisoit pas pour me terrasser ; car » de prétendre résister à tant de maux, » ce seroit porter l'audace jusqu'à l'ef- » fronterie.

FAUTES A CORRIGER dans la Feüille précédente.

PAge 71. ligne 4. *Persillage*, lisez *Persiflage.*

Ibid. ligne 21. *Intelligibilité*, lisez *Inintelligibilité.*

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXX.

SOus le regne d'Edoüard VI. le Duc de Sommerset Tuteur de ce jeune Prince & Régent du Royaume, entreprit de donner une forme réguliere à l'Eglise Anglicane, qui avoit été dans une agitation continuelle depuis qu'elle s'étoit séparée de la Communion Romaine. Bucer, qui étoit venu d'Allemagne, & qui faisoit alors des Leçons de Théologie à Cambridge, fut chargé de réduire en Articles tous les Points essentiels de la Doctrine & de la Discipline, pour en composer une espece de Formulaire qu'on se proposoit de

Fait curieux, ignoré des Historiens François.

faire recevoir dans toutes les parties de l'Isle. On avoit pris soin d'inspirer tant de piété & de zele au Roi mineur, que pour contribuer de quelque chose à l'établissement d'une Réformation constante, il se donna la peine de transcrire de sa propre main l'Ecrit de Bucer, & d'y faire quelques changemens, que la complaisance & la flaterie firent approuver à ce Théologien. Le succès de tant de soins paroissoit infaillible, lorsqu'un Catholique modéré s'avisa de composer un petit Ouvrage en Langue vulgaire, où sans prendre absolument parti contre le dessein de la Cour, il faisoit naître habilement mille doutes sur tous les Points qu'on avoit prétendu réformer dans la Religion. Ce Livre, publié à propos, causa un réfroidissement incroyable pour l'acceptation du Formulaire. La Cour s'en apperçut, & ne trouva point d'autre voye pour y remedier, que d'en supprimer secretement tous les Exemplaires. Ce n'étoit point une chose impossible, dans un tems où les Imprimeurs étoient si connus & en si petit nombre à Londres, qu'on pouvoit sçavoir au juste la quantité d'Exemplaires qui étoient sortis de la Presse, & le

chemin même qu'on leur avoit fait prendre. Il en coûta des sommes considérables, mais on les retrouva presque tous, & l'on en tira vengeance par le feu. Cette méthode parut si bonne au Duc de Sommerset, que dans le zele dont il brûloit pour la Réformation, & sollicité d'ailleurs par les conseils de Bucer, il entreprit de faire périr de même tous les Livres imprimez qui pouvoient nuire à l'exécution de son dessein. On s'y prit sans affectation & sans violence. L'argent fut répandu de toutes parts, & le feu employé secretement à mesure qu'on lui trouvoit des victimes. Ces exécutions durerent jusqu'à la derniere guerre d'Ecosse, qui fit perdre au Régent tout autre soin que celui des armes.

Bonne méthode pour la suppression de certains Livres.

J'ai crû que ce trait d'histoire, qui n'a point été connu de nos Auteurs, méritoit d'autant plus d'être rapporté, qu'il devient littéraire en servant à expliquer pourquoi l'on voit si peu de Livres de Religion en Angleterre qui soient d'une édition aussi ancienne que le regne d'Edoüard. Les Peres de l'Eglise, les Histoires Ecclésiastiques, les Vies des Saints, les Heures, les Bréviaires & les Missels, les Ouvrages de

Livres autrefois supprimez en Angleterre.

piété, tout fut sacrifié aux flâmes, & la Presse devint *Protestante*.

Deux Livres fort utiles.

Je tire encore pour fruit de cette Remarque, de faire connoître en France deux Livres extrêmement utiles, qui n'ont peut-être jamais passé la Manche, & qu'il seroit à souhaiter néanmoins qu'on pût trouver dans nos Bibliotheques. Comme il n'auroit point été aussi facile au Duc de Sommerset & à Bucer de détruire les Manuscrits que les Ouvrages imprimez, il en est resté un très-grand nombre qui se sauverent alors par leur obscurité. Les mêmes raisons qui firent agir le Duc ont peut-être empêché depuis qu'ils n'ayent été publiez; mais les Anglois sont aujourd'hui si bien revenus d'une certaine tendresse d'attachemenr dont leurs Peres se piquoient pour leur Réformation, qu'ils se reposent assez sur elle-même de sa conservation & de sa défense. D'ailleurs en formant le dessein de publier la *Notice* de tous les Manuscrits qui se trouvent dans leur Isle, avec quelle bienséance auroient-ils pû excepter ceux qui regardent la Religion & l'Eglise Chrétienne? Ils ont donc pris la peine de composer un Catalogue exact de tous les Ouvrages

non imprimez que la Grande-Bretagne contient dans ſon ſein, avec l'explication du tems, du lieu, & du mérite de chaque Piece. Ce Recuëil qui conſiſte en deux Volumes *in folio*, eſt un Tréſor pour les Amateurs de l'Antiquité; par la facilité qu'il leur donne, non ſeulement de connoître une infinité de richeſſes qui ont été longtems ignorées du Public, mais même d'en faire uſage, lorſqu'ils voudront s'adreſſer aux Bibliotheques & aux Cabinets qui les renferment.

Catalogue de tous les Manuſcrits d'Angleterre.

M. *Nicolſon*, dont on connoiſſoit déja l'amour pour les Lettres, s'eſt ſervi de cette Collection comme d'une ouverture pour exécuter un projet moins étendu, mais dont l'utilité n'eſt pas moins ſenſible. Il en a tiré tout ce qui pouvoit appartenir à l'Hiſtoire d'Angleterre; & joignant à la *Notice* des Manuſcrits hiſtoriques celle de tous les Livres qui ont quelque rapport au même ſujet, il en a compoſé une eſpece d'*Apparat* pour l'Hiſtoire générale & particuliere de ſon Pays. Mon deſſein n'eſt pas de faire entendre que nous ſoyons inférieurs aux Anglois de ce côté-là, puiſque la Bibliotheque du P. le Long avoit précédé celle de

Apparat pour l'Hiſtoire du même Païs.

M. Nicolſon, & lui a peut-être ſervi de modele : mais les grands intérêts que la France a eu de tout tems à démêler avec l'Angleterre peuvent quelquefois rendre la connoiſſance de ſon Livre auſſi utile à nos Hiſtoriens qu'à ceux de ſa Nation.

Regrets juſtes.

Il n'y auroit pas moins de fruits à recueillir d'une infinité d'autres Ouvrages, dont les noms même ne paſſent pas en France, manque d'Ecrivains aſſez zélez pour entretenir un commerce conſtant entre les deux Nations. Heureux qui pourroit diſpoſer aſſez librement de ſon tems & de ſon travail, pour tirer, par exemple, des Ouvrages *de Rushout, de Cooke & de Dugdale*, des anciennes Loix & de leurs Commentaires, des *Tryals* (*a*) célebres, des Actes du Parlement, des Mémoires d'Ambaſſades, &c. tout ce qui pourroit contribuer à l'éclairciſſement de nos affaires, de nos droits, de nos coutumes, &c. & tourner autant à notre inſtruction qu'à notre amuſement! Il ne faudroit pas oublier les

(*a*) Ce ſont les Cauſes les plus importantes, ſoit criminelles, ſoit civiles, & politiques. Ils en ont de grands Recueils, & fort intéreſſans.

Hiſtoires naturelles des Provinces, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes auſſi eſtimées que celle de Warwickshire, qui eſt du même Dugdale que j'ai déja nommé à titre d'Auteur du *Baronage*.

Nous ſommes ſi éloignez de tous ces avantages, que ſans la complaiſance de mes deux Correſpondans, nous n'aurions pas aujourd'hui la moindre connoiſſance de ce qui ſe paſſe à Londres. Voici de nouveaux fruits de leur exactitude.

Nouvelles de l'Opera de Londres.

Le Signor Farinelli, qui s'étoit rendu en Angleterre avec les plus grandes eſpérances, a le plaiſir de les voir combléés par des libéralitez & des careſſes auſſi extraordinaires que ſes talens. On aimoit les autres : pour celui-ci on en eſt idolâtre, on l'adore ; c'eſt une fureur. Il eſt impoſſible en effet de chanter mieux. M. Handel n'a pas laiſſé de donner un nouvel *Oratorio*, qui s'exécute les Mercredis & les Vendredis, avec des chœurs & des accompagnemens d'une grande beauté. On convient qu'il eſt l'Orphée de ſon ſiecle, & que cette nouvelle Piece eſt un chef-d'œuvre. Il y touche l'Orgue lui-même, avec une habileté ſurprenante. On l'admire : mais c'eſt de loin, car il eſt ſou-

Talens de Farinelli.

vent ſeul ; un charme entraîne la foule chez Farinelli. Figurez-vous tout l'art de Seneſino & de Caraſtino, avec une voix plus belle que celle des deux enſemble.

Le tems de ſon *Benefit* étant fort proche, il s'eſt trouvé quelques perſonnes qui lui en ont offert d'avance juſqu'à trois mille livres ſterling. Il les a refuſé, dans la confiance d'en tirer beaucoup davantage. C'eſt une prodigieuſe ſomme ; mais ſi l'on conſidere qu'il n'y a point de Particulier qui ne paye ce jour là une guinée de ſon Billet, que tous les gens du Bel-air en payeront quatre ou cinq, & que ſoit par vanité ou par excès d'eſtime, la plûpart des Seigneurs en donneront juſqu'à quarante & cinquante, on ne doutera point que cela ne monte au-delà de trois mille.

Trait plaiſant de ſa vanité.

On aſſûre que quelques Seigneurs ayant demandé depuis peu de jours à Farinelli s'il penſoit à prendre de nouveaux engagemens à Londres pour l'hyver prochain, il répondit qu'il le vouloit bien, mais à condition que ſes appointemens fuſſent plus conſidérables que ceux de tous les autres Acteurs. Il faut remarquer qu'ils ſont quatre ou

cinq ; à chacun desquels on donne quinze cent livres sterling pour le salaire d'un hyver. On le pria là-dessus d'expliquer à quoi pouvoient monter ses prétentions. Je ne demande qu'une guinée de plus, répondit-il, pour faire connoître seulement la différence qu'il y a de mes Concurrens à moi. On ne manqua point de satisfaire aussitôt sa vanité. Mais *Senesino*, qui n'en a pas moins, & qui étoit en possession il y a un an de tous les honneurs qu'on prodigue aujourd'hui à son Rival, déclara avec beaucoup d'amertume que la moindre marque de préférence le faisoit partir le lendemain pour l'Italie. Il a fallu de sérieuses négociations pour accommoder un différend de cette importance, & Farinelli s'est enfin rendu par bonté d'ame.

La même étoile qui a été depuis peu si funeste aux Comédiens de Paris, fait sentir ses influences jusqu'à ceux de Londres. On ne s'entretient que *des traverses & des infortunes des Héros de la Scene*. M. Poitiers Danseur & Arlequin, n'a pû se sauver lui-même par ces deux Titres, quoique la rareté de ses talens parmi les Anglois, & les services importans qu'il

Disgrace d'un Comédien de Londres.

avoit rendus à la Nation, dûssent le faire traiter avec plus de ménagement. J'expliquerai ce service ; mais pour commencer par sa disgrace, il se trouve dans la nécessité de renoncer au Théâtre, ou de faire des excuses fort humiliantes, pour quelques paroles indiscretes qui lui sont échappées, & pour avoir refusé le *bis* aux ordres souverains du Parterre. Les Anglois ne sont pas tendres dans ces occasions. Il ne s'agit de rien moins que de lui demander pardon à genoux, au milieu du Théâtre. Oüi à genoux, eût-on joüé toute sa vie des Rolles de Rois & d'Empereurs. Un des plus célebres Acteurs du Théâtre de *Drurylane* en donna l'exemple il y a quelques années, avec une modestie & des marques de regret qu'on cite tous les jours pour modele. Cependant M. Poitiers n'a rien épargné poux obtenir grace par des voyes plus douces. Il a fait imprimer ses Excuses dans les Papiers publics. Rien ne paroît si sincere que son repentir : mais les Anglois, qui traitent tout par la voye du calcul, ne trouvent point que la Justice ait encore son compte. Il faut une réparation pure & simple sur le Théâtre,

Punition humiliante.

c'eſt à-dire devant l'Offenſé, qui eſt en même tems le Juge, & qui veut remettre à porter ſa Sentence après la ſatisfaction.

On ne doute pas néanmoins que de maniere ou d'autre cette affaire ne tourne heureuſement pour M. Poitiers ; car il s'étoit acquis bien des droits ſur l'indulgence de ſes Juges. Dans une Nation généreuſe il n'y a point de preſcription à craindre pour un bienfait tel que je le vais rapporter.

Anecdote agréable.

Le François à Londres, Comédie de M. de Boiſſy, avoit extrêmement choqué les Anglois. Il y avoit ſurtout un *Sir Roſtbeef* qu'on ne pouvoit nous pardonner, & pour lequel on cherchoit ardemment quelque moyen de venger la Nation. Il falloit pour obſerver toute juſtice que la vengeance ſe fît avec les mêmes armes, c'eſt-à-dire par quelque Comédie où nos défauts fuſſent tournez en ridicule ; & pour parler ſérieuſement, ce n'étoit pas la matiere qui paroiſſoit difficile à trouver ; car pourquoi ſerions-nous le ſeul Peuple du monde auquel il n'y eût point de foibleſſe à reprocher ? Mais le défaut même qu'on nous reproche, & qu'on vouloit critiquer, eſt d'une eſ-

pece si singuliere, que nos Voisins n'en peuvent rire sur le Théâtre, c'est-à-dire s'efforcer de le contrefaire, sans faire extrêmement rire eux-mêmes à leurs propres dépens. Il étoit question en un mot de nous joüer à titre de Petits-Maîtres. Vertu ou défaut, il est certain que la perfection de ce caractere est propre aux (*a*) François; & que s'ils ne doivent pas s'en applaudir, ils ont lieu de douter du moins, par les efforts inutiles que les Etrangers font pour les imiter, si leur censure ne vient pas d'impuissance autant que de justice.

Un Comédien François sert à la vengeance des Anglois.

On en demeuroit donc aux desirs & aux projets, lorsque M. Poitiers, qui dansoit alors au Théâtre de M. *Rich* dans *Lincoln's-inn*, fit offre de ses talens pour joüer le *Petit-Maître*. Je ne puis donner une plus juste idée de son jeu qu'en expliquant en deux mots le dessein du Spectacle; car tout étoit du même goût, la Piece & l'action. Cependant on n'avoit pas de peine à s'appercevoir qu'il outroit exprès le caractere de son Rolle, pour faire plus

(*a*) J'entens à ceux qui le sont, car c'est une injustice de nos voisins de croire qu'ils le soient tous.

d'impreſſion ſur les Spectateurs, qui n'auroient pas ſenti le ridicule élégant, ſi l'on me permet ce terme, d'un Petit-Maître tel que nous le concevons.

Sujet d'une Farce extraordinaire.

Arlequin & le Petit-Maître étoient en concurrence d'amour pour Colombine. Celle-ci charmée de l'extravagante parure & des manieres encore plus folles du François, ne marquoit plus que du mépris & du dégoût pour la ſimplicité d'Arlequin. Il en étoit au deſeſpoir; mais n'oſant ſe meſurer ouvertement avec un Rival ſi redoutable, il ſe contentoit d'obſerver toutes ſes démarches, & de les traverſer ſourdement. Un jour, que le Petit-Maître avoit fait conſentir ſa Maîtreſſe à un Rendez-vous, Arlequin qui avoit pénétré leur ſecret, prend la figure du Chien de Colombine, en ſe revêtant d'une peau toute ſemblable; il la ſuit, & ſe met à ſes pieds pendant qu'elle s'entretient avec le François. Cette Scene ne laiſſoit pas de fournir un jeu de Théâtre aſſez comique. L'inquiétude d'Arlequin, qui ſe tenoit dans la poſture d'un Chien, tantôt aſſis, tantôt couché, tantôt ſur ſes pattes; qui venoit flairer le Petit-Maître, qui léchoit

lés pieds de Colombine, qui ſoupiroit ou qui abboyoit lorſqu'il entendoit quelques mots paſſionnez, enfin ſes longs bâillemens, & d'autres plaiſanteries fort bien exécutées, ne permettoient à perſonne d'être trop ſérieux. Mais c'étoit au dénouëment que tout le ſel étoit réüni. Quelques careſſes un peu tendres ayant ſuccédé aux diſcours, la jalouſie met Arlequin en fureur; il s'agite, il abboye, il hurle, il veut mordre ſon Rival. Celui-ci le repouſſe d'un coup de canne. Arlequin perd toute patience, & ſe jettant ſur lui à corps perdu, il lui arrache ſa perruque, ſes manchettes, ſon habit, enfin il le maltraite de mille manieres. Le François dépoüillé laiſſe voir au lieu de linge propre, une chemiſe de toile griſe, telle qu'on l'employe pour faire des ſacs. Sa tête ſans perruque eſt couverte de galle & d'emplâtres. Il fuit de honte, en abandonnant la partie. On fait l'inventaire de ce qui ſe trouve dans les poches de ſon habit; c'eſt une groſſe croûte de pain rongé, c'eſt la moitié d'une cuiſſe froide de Poulet-d'Inde, c'eſt un petit morceau de fromage, un Peigne craſſeux qui n'a que la moitié de ſes dents, quelques oi-

gnons à demi mangez, &c. Telle eſt la vengeance que les Anglois ont tirée du *François à Londres*, & tel le ſervice qu'ils ont reçu de M. Poitiers. Il n'a pas crû, je m'imagine, nuire beaucoup par cette Farce groſſiere à l'honneur de ſa Patrie.

Remarques ſur les François.

En tout cas, il ne nous manque point de quoi le réparer. Pour quelques Petits-Maîtres ſur le ridicule deſquels nous ſerons les premiers à paſſer condamnation, nous offrirons des Légions de perſonnes ſenſées, dans leſquels on trouve, avec le vrai mérite, tout l'agrément qui le rend aimable. Et nos Voiſins ne font pas toujours difficulté de le reconnoître, puiſqu'on en voit un ſi grand nombre qui viennent le puiſer en France comme dans ſa ſource.

Oeuvres de M. Peliſſon.

Les Œuvres de M. Peliſſon ſe préſentent fort bien après cette Remarque; car ſi elle avoit eu beſoin de preuve, je n'aurois pû citer un nom plus illuſtre. M. l'Abbé *du Terrail* entre les mains de qui la plûpart des Papiers de ce grand Homme avoient paſſé, s'eſt déterminé à les publier, & s'eſt repoſé de ce ſoin ſur une perſonne d'eſprit & de bon goût, qui n'a

rien épargné pour l'exactitude & la beauté de l'édition. Une Préface où l'on rend compte de l'entrepriſe avec toute l'élégance que demandoit un tel ſujet, une judicieuſe diſtribution qui place chaque Piece dans la claſſe & dans l'ordre qui lui conviennent, des Notes qui ne ſe préſentent jamais qu'à propos, c'eſt-à-dire dans les endroits où la curioſité d'un Lecteur attentif les auroit demandé, tels ſont les ſoins dont le Public eſt redevable à l'Editeur. Je veux citer quelques lignes de ſa Préface, où ſes plaintes ſur le goût du tems font connoître celui de ſon Auteur & le ſien. Des deux principaux caracteres qu'il attribuë à la Poëſie de M. Peliſſon, l'*invention* & la *facilité*, voici ce qu'il penſe du ſecond.

Par la facilité, dit-il, j'entens cette maniere d'écrire qui n'a rien que de libre & de naturel. Elle n'éclata jamais plus que dans les Poëſies de M. Peliſſon. Si l'on excepte quelques inverſions qui ſentiroient plutôt la négligence que l'étude, on n'apperçoit dans ſes Vers ni contrainte ni art. Les traits les plus heureux ne lui coûtent aucun effort. Ils viennent comme s'offrir d'eux-mêmes à ſon pinceau; & delà ces gra-

tes qui nous plaiſent autant que la perfection, ſi elles ne ſont pas la perfection même. Je n'attens pas que les Sectateurs du goût moderne ſoient de mon avis, eux qui n'eſtiment que ce qu'ils appellent des Vers forts, des Vers bien frappez, des Vers qui renferment pour ainſi dire plus de penſées que de mots. Ils ignorent que ce qui eſt ſuffiſamment achevé dans ſon eſpece, a toute la force qui convient; & qu'en général un Ecrivain a de la force lorſqu'il conçoit les choſes telles qu'elles ſont, & qu'il les peint de leurs véritables couleurs. Ils ne ſentent pas que ces Vers qu'ils nomment forts le paroîtroient ſouvent moins s'ils avoient plus de facilité, & qu'excepté le genre didactique où pour exceller il ſuffit de joindre à l'agrément la clarté & la préciſion, dans les autres genres on ne peut réüſſir qu'en donnant aux réflexions ou aux ſentimens une certaine étenduë. Auſſi qu'arrive-t-il ? Leurs Poëmes n'étant pour l'ordinaire qu'un tiſſu de Madrigaux ou d'Epigrammes, ils peuvent bien aller à l'eſprit, mais ils ne remuent point le cœur, parce qu'il faut pour le toucher lui préſenter au moins des objets qui l'intéreſſent,

Et tandis que les Ouvrages où regne la facilité ont toujours un nouvel attrait, leurs compositions au contraire nous inquietent & nous fatiguent malgré nous. On diroit volontiers avec cet excellent Peintre de l'Antiquité ; voilà qui est beau ; c'est dommage que les graces y manquent, ces graces qui donnent un si grand prix à toutes les productions de l'art.

En quoi consiste le Recuëil des Oeuvres de Reliſſon.

Si quelqu'un étoit assez étranger dans les Lettres pour ignorer le mérite de M. Peliſſon & le prix de ses Ouvrages, il trouveroit dans les éloges que l'Editeur a joints à sa Préface de quoi s'en former une juste idée. Ces Pieces, qui sont des plus beaux Esprits du même tems, seroient seules capables d'exciter la curiosité des Lecteurs, & de satisfaire les plus délicats. Mais ce qui ne manquera point d'inspirer au Public un juste empressement pour le Livre que j'annonce, c'est qu'avec les Pieces qui ont été dispersées jusqu'à présent dans divers Recuëils, & qu'on est déja fort obligé à l'Editeur d'avoir rassemblées, on trouve ici un grand nombre de Poësies, de Discours, de Mémoires, & d'autres Productions qui n'avoient jamais vû

le jour. Des trois Tomes qui compoſent *le* Recuëil, il y en a la valeur de deux où l'on ne verra rien que de nouveau; ou de ſi rare, que preſque tout le monde y trouvera le mérite de la nouveauté. Le Poëme d'*Eurymedon*, en cinq Chants, n'avoit jamais été publié. » M. Peliſſon le compoſa à la » Baſtille, après en avoir formé le » deſſein dans le tems même qu'on » l'interrogeoit, perſuadé qu'il ne » pourroit écarter que par une grande » contention d'eſprit les ennuis inſé- » parables d'une rigoureuſe priſon. Il » voulut le brûler depuis, mais il en » fut empêché par le célebre M. Boſ- » ſuet Evêque de Meaux, qui lui en » arracha une Copie, & qui le liſoit » exactement tous les ans. Quelques » Vers, que je ne puis me refuſer de » citer, feront connoître dans quel » goût ce Poëme eſt compoſé.

Poëſies nouvelles.

Tu le vois, Titareſe, & ton lâche murmure
N'implore point les Dieux pour venger ce parjure!
Et ton Onde infidelle écoute tous les jours
De ces nouveaux Amans les perfides diſcours!
Et tes flots qui devoient d'une ſoudaine courſe,

Quand elle changeroit, remonter vers leur
source,
Coulent encore de même, & ne sont point
allez
Représenter au Styx les Sermens vio-
lez! (a)

La plûpart des *Poësies Chrétiennes*, ne sont pas moins nouvelles, & l'on a eu soin de marquer toutes celles qui le sont par des astérisques. Les *Poësies galantes* & les *Poësies diverses*, dont on pourroit s'imaginer qu'on a déja le Recuëil complet dans celui qui porte le nom *de Pelisson & de la Suze*, sont ici & plus exactes & en beaucoup plus grand nombre. On ne trouve dans le Recuëil qui porte ce nom, ni *la Requête à la Postérité*, ni *la Bourbonnoise*, ni *l'Imitation de Catulle*, ni l'*Ode sur les Bâtimens du Louvre*, ni les *Epitres à M. de Chanut & à M. de Saint Aignan*, ni l'*Origine de la Poste*, ni l'*Elégie sur la disgrace de M. Fouquet*, ni le *Prologue*

(a) Si quelqu'un s'imaginoit, remarque l'Editeur, que c'est-ici une simple copie, ou une imitation de M. Quinault, il ne feroit pas attention que son premier Opera parut seulement en 1672. & que par-là même il doit être postérieur de quelques années au Poëme d'Eurymedon, qui fut composé, comme j'ai dit, à la Bastille, & fini avant 1665.

de la Comédie des Fâcheux, &c. ni aucune des *Chanſons* & des (*a*) *Epigrammes.*

Mais c'eſt particulierement dans les Ouvrages de Proſe qu'il eſt à propos de faire remarquer au Public les nouvelles richeſſes qu'on lui offre. On n'a point cherché à groſſir inutilement les trois Volumes, en y faiſant entrer ce qu'on peut trouver ailleurs. *Si le premier & le ſecond Diſcours au Roi*, avoient paru autrefois ſur des feüilles volantes, ils étoient devenus ſi rares qu'ils ne ſe trouvoient pas même dans la Bibliotheque du Roi, & qu'un Homme de Lettres les cherchoit depuis dix ans ſans les pouvoir découvrir. Ces deux Pieces ſont admirables. On ne verra nulle part les principes des Finances ſi bien expliquez. La *Converſation de Loüis XIV. devant Lille*, & le *Mémoire ſur quelques Travaux à propoſer aux Gens de Lettres*, ſont deux morceaux curieux

Ouvrages nouveaux en Proſe.

(*a*) Celles mêmes d'entre ces Pieces, qui ne ſont point abſolument nouvelles, ne ſe trouvent que diſperſées ſur des feüilles volantes, ou dans un petit Recuëil imprimé à Carpentras ſous le titre de *Porte-feüille*, ou dans d'autres Recuëils, qui ne ſe voyent plus nulle part.

qui voyent ici le jour pour la premiere fois. Perſonne ne connoiſſoit non plus *la Lettre ſur le Jubilé de l'Armée*, ni celle *au Pape Innocent XI.* (a) ni celle *ſur le Menſonge*. Les *Conſidérations ſommaires* ſur l'Affaire de M. Fouquet ne ſont point dans le Procès de ce Miniſtre, & l'on peut dire hardiment qu'elles ne ſont aujourd'hui nulle part. *Les curieuſes Productions* ſur le Prieuré de Saint Orens n'ont jamais paru ſi complettes. Les *deux Requêtes* où l'on examine ſi le Chancelier de France peut être récuſé en matiere criminelle, & ſi l'éminence de ſa dignité le met au-deſſus de toute récuſation, ſont encore deux Pieces toutes nouvelles, dont le titre ſeul marque l'importance. Je me borne à nommer les principales, pour donner une idée du préſent qu'on fait au Public; & je ſuis trompé s'il faut un autre aiguillon aux Partiſans de l'an-

(a) M. Peliſſon avoit écrit à ce Pontife deux Lettres avant celle-ci, dont on trouve l'extrait au premier volume des Réflexions ſur la Religion. Cette troiſiéme fut écrite en Latin, & traduite en François, pour être vûë du Roi, qui l'approuva. Mais les affaires s'aigriſſant, elle ne fut point envoyée. *Rem. de l'Editeur.*

cien goût, je veux dire à ceux qui aiment dans la maniere de penſer & d'écrire, l'eſpece d'eſprit, d'éloquence & de ſtile, qu'on aimoit à Rome ſous Auguſte, & à Paris dans les belles années de Loüis le Grand. Il eſt impoſſible d'être dans un ſi bon goût ſans faire un cas extraordinaire de tout ce qui nous reſte de M. Peliſſon.

Il paroît depuis quelques jours un autre Livre qu'on ne ſçait à qui attribuer, & dont il n'y a pas d'apparence que perſonne veüille ſe déclarer le pere. Ce n'eſt pas qu'on n'y reconnoiſſe de l'eſprit & du feu, mais on ſe plaint qu'il y manque trois choſes dont il n'eſt jamais glorieux d'être mal pourvû : de l'honnêteté, du jugement & du goût. Après bien des ſueurs & des peines, il eſt triſte pour un Ecrivain d'être ainſi forcé de cacher ſon nom, comme s'il n'avoit gagné par ſon travail que de ſe faire à lui-même le mal dont il menaçoit les autres.

Voyage du Prince Fan-Feredin.

On nomme ce Livre *Voyage merveilleux du Prince Fan-Feredin*, &c. La premiere accuſation ſe prouve, dit-on, par la maniere offençante dont l'Auteur traite pluſieurs perſonnes qui mé-

titoient plus de conſidération. La ſeconde, par le fond même de l'Ouvrage, qui roule ſur deux ſuppoſitions toutes contraires, c'eſt-à-dire tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre, ſans qu'il paroiſſe que l'Auteur ait conçu ſon propre deſſein. On ne ſçait s'il déclare abſolument la guerre à tous les Ouvrages d'imagination, ou s'il n'en veut qu'à ceux qui ſont mal éxécutez ; de ſorte que ſes principes, ſes raiſonnemens, ſes fictions, ſes exemples, ſes cenſures & ſes éloges, paroiſſent un tiſſu perpétuel de contradictions. Enfin, il eſt accuſé de manquer de goût ; & la preuve ſe tire non ſeulement de ſa fiction, qui eſt groſſierement imaginée, mais encore plus de ſa critique qui porte preſque toujours à faux, & qui condamne ou qui louë ſans aucune marque de diſcernement. Il y a donc beaucoup d'apparence que *le dégoût qu'il veut inſpirer* pour un grand nombre d'Ouvrages, tombera directement ſur le ſien.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXI.

QUAND nous ne reconnoîtrions pas dans les Anglois tout le mérite qu'ils s'attribuent, il faudroit du moins leur tenir compte de cette abondance de faits nouveaux & intéreſſans qu'ils fourniſſent ſans ceſſe à notre curioſité. C'eſt bien la ſource la plus féconde qui fût jamais. A qui par exemple les trois articles ſuivans ne plairont-ils pas !

Relation curieuſe de la découverte d'une nouvelle Iſle.

„ Le retour d'un Vaiſſeau (c'eſt „ un de mes Correſpondans qui m'é- „ crit) dont on n'avoit pas eu de nou- „ velles depuis ſon départ, & qu'on

„ croyoit ſubmergé avec tout l'équi-
„ page, a non ſeulement comblé de
„ joye ceux qui s'y intéreſſoient par-
„ ticulierement; mais toute la Nation
„ même, qui eſt toujours extrême-
„ ment ſenſible à ce qui peut augmen-
„ ter ſon pouvoir & ſa réputation ſur
„ mer. Cet heureux Vaiſſeau revient
„ chargé de richeſſes qu'on n'attendoit
„ pas, & maître d'une Iſle qui n'é-
„ toit pas connuë. Il étoit parti au
„ mois d'Août de l'année derniere,
„ ayant à bord deux cens hommes qui
„ s'étoient embarquez volontairement
„ pour la nouvelle Géorgie, avec ſa car-
„ gaiſon de grains, d'inſtrumens, &
„ d'autres munitions. Après trois ſe-
„ maines de navigation tranquille, il
„ eſſuya une tempête des plus violen-
„ tes, qui le fit errer pendant vingt-
„ quatre heures au gré des vents & des
„ flots. Enfin la mer s'étant adoucie,
„ le Pilote qui avoit tout-à-fait perdu
„ ſa route, & qui conſultoit inutile-
„ ment ſon Aiguille & ſes Cartes, ap-
„ perçut une Côte qu'il prit pour le
„ continent d'Amérique, malgré les
„ repréſentations du Capitaine, qui ne
„ pouvoit ſe perſuader qu'on eût fait
„ tant de chemin. Mais il fut aiſé de

„ reconnoître en approchant que c'é-
„ toit une Isle. On ne douta point
„ que ce ne fût une des Bermudes, &
„ l'on prit le parti d'y relâcher, pour
„ faire quelques réparations néceſſaires
„ au Vaiſſeau.

„ Il fallut côtoyer longtems le ri-
„ vage, avant qu'on découvrît la moin-
„ dre apparence de Port ou d'habita-
„ tion. Cependant l'impatience de dé-
„ barquer, & le mauvais état du Vaiſ-
„ ſeau, firent choiſir l'endroit qui pa-
„ rut le plus favorable, & quoiqu'il
„ fût deſert on eſpéra de gagner facile-
„ ment par terre les Ports ou les lieux
„ habitez. Le Vaiſſeau demeura à l'an-
„ cre avec un petit nombre de Mate-
„ lots pour le garder, tandis que le
„ Capitaine ſuivi de tout ſon monde,
„ entreprit de pénétrer dans le païs. Il
„ n'eut pas plutôt gagné le ſommet de
„ la Côte, que ſes yeux furent charmez
„ de la beauté du Païſage, & ſurtout
„ d'appercevoir un nombre infini de
„ Fleurs que la Terre paroiſſoit pro-
„ duire naturellement. Il avança quel-
„ que tems ſans voir autre choſe que
„ de la verdure, des Fleurs & des Bois,
„ juſqu'à ce qu'ayant remarqué quel-
„ ques traces du pied d'un homme, il

„ Françoiſe. Les voici, tels que le Ca-
„ pitaine les tranſcrivit de ſa propre
„ main.

Je ſuis François, de Rennes en Bretagne. Je me ſuis embarqué à la Rochelle l'année 1718. *ſur le Vaiſſeau du Capitaine Perrin, pour aller à Quebec. Notre Vaiſſeau a fait naufrage. J'ai été jetté ſur les bords de cette Iſle ſans ſçavoir de quelle maniere, ayant perdu toute connoiſſance. Il y a douze ans que j'y vis dans cette Hute. Priez Dieu pour mon ame. Jean-Baptiſte Loyſel* 1730.

On liſoit plus bas:

Les Sauvages d'ici ſont fort doux. Ils me traitent fort bien. Cette Iſle eſt grande, n'ayant pas moins de vingt lieuës ce me ſemble. Si je ne me trompe, il y a beaucoup de Mines. Il y a auſſi beaucoup d'Arbres à gomme, & le terroir produit toutes ſortes de bonnes herbes & de bons fruits.

„ Au-deſſous étoit encore, 1731.
„ & 1732. ce qui paroît prouver que
„ ce Jean-Baptiſte Loyſel, quel qu'il
„ fût, n'a vêcu que deux ans après ſa
„ premiere Inſcription.

„ Le Capitaine & ſes gens com-
„ prirent ſans peine après cette expli-
„ cation, que Loyſel étoit mort, &
„ que la Pierre qu'ils avoient vû à l'en-

„ trée de la Cabane étoit ſon tombeau.
„ Il prit plus de confiance aux trois
„ Sauvages ſur cette preuve de leur
„ douceur & de leur bon naturel, &
„ ne doutant pas même que leur inten-
„ tion n'eût été de le raſſûrer contre
„ toutes ſortes de craintes en lui fai-
„ ſant voir qu'ils avoient traité hu-
„ mainement un homme qui lui reſ-
„ ſembloit, il ſe félicita d'avoir été jetté
„ par la tempête dans une ſi belle Iſle,
„ qui ne paroiſſoit pas avoir été décou-
„ verte, & dont il pouvoit prendre
„ poſſeſſion par conſéquent pour le
„ Roi d'Angleterre. Il lui donna ſur
„ le champ le nom de *Lewis*, qui eſt
„ ſon propre nom.

„ D'autres Sauvages, qui l'avoient
„ apperçu lui & ſes gens, ne tarderent
„ point à répandre dans l'Habitation
„ voiſine l'arrivée de ces nouveaux Hô-
„ tes. L'empreſſement fut extrême pour
„ les voir, & pour les combler de pré-
„ ſens & de careſſes. On leur montra
„ les habits de Loyſel qui avoient été
„ conſervez avec ſoin, quoiqu'ils fuſ-
„ ſent ſi uſez qu'ils tomboient en pie-
„ ces. Son couteau, ſon Livre de Prie-
„ res, & quelques pieces d'or & d'ar-
„ gent, qu'on avoit trouvées apparem-

„ ment dans ſes poches, étoient auſſi
„ entre les mains du Chef de l'Habi-
„ tation, qui les regardoit comme un
„ dépôt précieux. Les Anglois re-
„ connurent aiſément qu'ils étoient
„ redevables d'un accuëil ſi humain
„ au ſouvenir de ce François, qui avoit
„ vécu ſans doute aſſez honnêtement
„ avec les Sauvages pour s'en faire ai-
„ mer.

„ Les ſuites ont répondu à cet heu-
„ reux commencement. Après quel-
„ ques jours de repos le Capitaine s'at-
„ tacha à prendre une parfaite con-
„ noiſſance du lieu, & réſolut de ne
„ pas ſe remettre en mer ſans y avoir
„ établi ſolidement les Anglois. Il avoit
„ aſſez de monde pour y bâtir un Fort,
„ & pour y laiſſer une partie de ſes
„ gens. Les premieres ſemaines furent
„ ſi bien employées à cette entrepriſe
„ qu'il ſe vit avant la fin du mois un
„ Château capable de réſiſtance. Il ne
„ ſongea plus qu'à parcourir toutes les
„ parties de l'Iſle, pour en faire un
„ rapport fidele en Angleterre. Outre
„ les richeſſes que Loyſel lui avoit
„ annoncées dans ſon Inſcription, il
„ découvrit quantité d'autres proprié-
„ tez de l'air & du terroir qui nous font

„ eſpérer de faire un jour de cette Iſle
„ une de nos meilleures Colonies. Nous
„ attendons impatiemment la Relation
„ détaillée de ce Voyage. On doit la
„ mettre inceſſamment ſous preſſe ;
„ mais en ayant recuëilli les principales
„ circonſtances de pluſieurs perſonnes
„ qui ont accompagné le Capitaine
„ Lewis, & qui ſont de retour avec
„ lui, je me fais un mérite de vous les
„ communiquer promptement pour or-
„ ner votre Feüille.

Il eſt vrai que je ne puis trop me loüer de cette attention de mon Correſpondant, & ce que je n'admire pas moins, c'eſt la variété extrême qu'il a ſoin de mettre dans ſes Nouvelles. Il ſe trouve ainſi (l'on me permettra cette Remarque) que de quatre-vingt feüilles dont le *Pour & Contre* eſt déja compoſé, il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent.

Si l'on a vû le Docteur Swift revenir ſouvent ſur la ſcene, il n'eſt copié nulle part; c'eſt le propre de ſon caractere que de quelque côté qu'on le montre il eſt toujours original. On me marque un nouveau trait de ſon génie, qui embaraſſera, dit-on, les Ecrivains de ſon Hiſtoire, parce qu'ils ſe-

Nouveau trait du Docteur Swift.

sont incertains s'ils doivent le mettre sur le compte de sa vanité ou l'attribuer à son humeur badine & satyrique. Dans le premier cas, c'est de lui qu'il faudroit rire ; dans le second l'on va voir de qui.

Etat des Lettres en Irlande.

Malgré l'abaissement où les Anglois tiennent l'Irlande, il s'y est glissé depuis quelque tems un peu d'amour & de goût pour les Lettres. Peut-être a-t-elle cette obligation au Docteur Swift lui-même, qui n'a pas cessé depuis qu'il est Doyen de Saint Patrice de fournir de l'occupation à la Presse. On sçait par l'expérience des animaux mêmes, qui retiennent les leçons des hommes à force de les entendre, de quelle force est la répétition des exemples. Mais enfin le goût des Lettres à Dublin est porté jusqu'à un certain dégré. On y fait des Vers & de la Prose ; avec cet avantage sur M. *Jourdain*, que si l'on n'en fait pas mieux que lui, l'on y sçait du moins ce que l'on fait. L'ardeur est montée jusqu'à établir un Prix pour la meilleure Piece de Vers. C'est une grande Médaille d'argent, qui doit être donnée au Vainqueur, à la vûë du Public & au bruit des Instrumens. Il falloit un Juge

On n'a pas délibéré sur le choix ; tous les suffrages ont déféré cet honneur à M. Swift.

Il y a consenti : mais à quelle condition ? C'est ici qu'on craint de l'embarras pour les Historiens de sa Vie. Il exige que la Médaille dont on fait le Prix porte sur une de ses faces un Apollon, les yeux bandez d'un voile si épais que tout le monde soit bien certain qu'il ne puisse rien distinguer au travers. Et pour Légende : *At plaudit Swift.* Si c'est que l'Apollon d'Irlande n'y sçauroit voir, ou que le véritable Apollon ne voit goute en Irlande, ou que M. Swift voit plus clair qu'Apollon même, voilà ce qu'on laisse à juger aux Lecteurs.

Combat Anglois sur la Morale.

Il sera plus aisé de porter un jugement certain sur la dispute de M. *Foster* contre les ennemis du Christianisme. La guerre qu'il leur a déclarée hautement n'est pas prête à finir, si elle dure aussi longtems que leur malignité & leur haine ; mais tant d'obstination pour une mauvaise cause, malgré leurs défaites continuelles, ne sert qu'à les rendre tout à la fois plus criminels & plus mépriſables. Un de ces Infideles s'est avisé d'attaquer la Morale de l'E-

vangile du côté même qui paroît le moins ouvert à leurs coups. Il prétend „ que la charité chrétienne eſt „ mal entenduë, parce qu'étant uni„ verſelle elle exclut l'amitié particu„ liere & l'amour de la Patrie, les deux „ liens les plus doux & les plus néceſ„ ſaires de toutes les ſociétez humai„ nes. Auſſi voit-on, dit-il, que le „ Légiſlateur évangélique a évité de „ parler de ces deux amours, & que „ tout avantageux qu'ils ſont aux hom„ mes il ne les recommande nulle part. Cette objection a paru ſi conſidérable, dans un Pays où l'on met ſurtout l'amour de la Patrie au rang des premiers devoirs, que M. Foſter n'a pas perdu de tems pour la détruire. On verra volontiers ſes principaux argumens.

L'amitié & le zele pour la Patrie, ſont-ils oppoſez à la Charité Evangelique?

Il répond 1°. que le principe chrétien de la charité univerſelle comprend ces deux ſortes d'amours, autant du moins qu'ils ſont fondez en raiſon, & qu'ils ont quelque choſe de loüable & de vertueux. Car la charité univerſelle regardant le bien général, renferme néceſſairement tous les moyens qui peuvent y contribuer, & par conſéquent tout dégré raiſonnable d'amitié particuliere & d'amour pour la Patrie.

qui tend au bien d'une société, puisqu'il est clair que le bien de cette société fait partie du bien général. Considérons, ajoûte-t-il, qu'il n'y a que les regles générales de moralité qui soient invariables & éternelles, & que leur application aux cas particuliers dépendant d'une infinité de circonstances qui peuvent changer les cas à tous momens, c'est à la raison que le discernement des applications est confié. Cette maxime bien compriſe peut servir seule de réponse à l'objection.

M. Foster observe particulierement à l'égard de l'amitié, que ne consistant que dans une certaine relation d'esprit & de cœur qui a pour fondement le mérite & la vertu, il s'ensuit nécessairement qu'elle ne peut être un devoir pour tous les hommes, puisqu'il est évident que la plûpart des conditions dont elle dépend ne sont pas au pouvoir de tout le monde. Ainsi vouloir qu'elle fût recommandée en général, c'est demander une Loi inutile pour ne pas dire une Loi absurde.

2°. Il n'y a point de tems où l'on ait eu besoin d'exhorter les hommes à cultiver les amitiez particulieres ou à aimer leur Patrie, parce que l'inclination

naturelle les y porte ; & s'il y a quelque danger, c'eſt au contraire qu'ils ne s'abandonnent tellement à ces deux penchans que le bien général en ſouffre quelque préjudice. On trouvera dans l'hiſtoire de tous les ſiecles de quoi juſtifier cette remarque. Il n'y avoit donc nulle raiſon de recommander particulierement l'amitié & l'amour de la Patrie ; l'emploi du Légiſlateur demandoit bien plutôt qu'il s'attachât à prévenir & à rectifier l'abus qu'on en fait ; & c'eſt ce qu'il s'eſt propoſé, en donnant une nouvelle force au précepte de la charité univerſelle, qui doit régler toutes les affections ſubordonnées, ſans les détruire.

3°. Les circonſtances où ſe trouvoit le Monde à la naiſſance du Chriſtianiſme, étoient encore une forte raiſon qui ne permettoit pas de recommander directement l'amour de la Patrie. Si l'on conſidere les Juifs, ils étoient ſi paſſionnez pour leur Pays & pour leur Nation, qu'ils ſe regardoient comme les ſeuls favoris du Ciel. Ils n'avoient que du mépris pour le reſte des Hommes. Ils donnoient à regret le nom d'Amis ou d'Alliez à ceux qui ne reconnoiſſoient pas leurs Loix, & qui

ne portoient pas le ſceau de la Circonciſion. Pour Rome, où l'amour de la Patrie paſſoit pour la perfection de la vertu héroïque, Rome étoit la peſte & le fléau du genre humain. Ses Citoyens avoient porté dans toutes les parties de la terre avec leurs armes & leurs conquêtes, la terreur, l'eſclavage & la deſolation. Etoit-ce le tems de recommander un attachement ſcrupuleux aux Sociétez particulieres ! La meilleure doctrine qu'on pût prêcher alors étoit la charité univerſelle, pour arrêter les progrès de l'ambition, de l'avarice & de la luxure, qui avoient ruiné la juſtice, la liberté & les autres vertus ſociales, & qui ne tiroient leur ſource que d'un excès d'amour pour la Patrie.

4°. Enfin, ſi le Chriſtianiſme ne fait pas un devoir particulier de l'amitié, & du zele pour la Patrie, il eſt faux du moins qu'il ne nous y porte pas par le moindre encouragement. Ces deux affections ſe trouvent autoriſées dans la vie du Sauveur même par des exemples qui ne doivent pas avoir moins de force que des Loix ſur ceux qui font profeſſion de reconnoître ſon autorité. S. Jean étoit ſon intime ami, & l'Evangile lui

donne le nom honorable du (a) *Disciple que* JESUS *aimoit. Ne pleura-t-il pas sur Jerusalem* (b), par le mouvement d'une tendre compassion, & faut-il une preuve plus signalée de la part qu'il prenoit à l'intérêt public ? Les travaux de sa Mission, ses souffrances & sa mort même, n'avoient-ils pas pour but principal le bien de sa Nation ? Ajoûtez à cet exemple celui de saint Paul, qui dans le zele dont il étoit transporté pour ses Compatriotes, se dévoüoit aux plus grands malheurs, & souhaitoit même *d'être maudit*, (c) pourvû qu'il pût servir d'instrument à leur sanctification. L'Histoire Grecque & Romaine n'offre rien de si grand & de si héroïque.

Ee pour & contre sur M. Foster.

Cet Essai doit faire juger de la méthode & du génie de M. Foster. Ce n'est pas un petit éloge pour un Anglois de passer pour le Défenseur du Christianisme, & de mériter par sa plume un titre qui a coûté du sang aux Confesseurs & aux Martyrs. Mais comme *le Pour & Contre* n'est pas fait uniquement pour loüer, il faut con-

(a) S. Jean 19. 26.
(b) S. Luc 19. 41.
(c) Ep. aux Rom. 9, 3.

leſſer que la gloire qu'il s'eſt acquiſe de ce côté-là, eſt un peu obſcurcie par un Ouvrage fort plat contre *l'Egliſe Romaine*, où il prétend prouver qu'elle ne mérite pas même la qualité d'Egliſe Chrétienne.

Une ſage police qui veille en France aux intérêts de la Religion, épargne à nos Ecrivains le ſoin de la défendre, & nous ſommes perſuadez d'ailleurs que l'ouvrage de Dieu eſt à l'épreuve de la malice des hommes. Si nous gémiſſons de la voir attaquée par nos Voiſins, c'eſt moins pour le mal qu'elle en peut recevoir, que pour celui qu'ils ſe cauſent à eux-mêmes en la reſpectant ſi peu : car la vérité ne dépend point de l'opinion qu'on en a ; elle eſt tranquille & immuable, tandis qu'on diſpute autour d'elle, & les nuages dont l'incrédulité veut l'obſcurcir retombent ſur les yeux de l'incrédule pour faire ſa punition de ſon propre aveuglement.

Différence entre les diſputes d'Angleterre & de France.

Nos diſputes ſont donc moins téméraires que celles des Anglois, mais ils prétendent qu'elles ne ſont pas plus modérées, & que nous marquons autant de chaleur qu'eux ſur des ſujets beaucoup moins importans. Ce ne ſeroit pas nos dernieres diviſions que je

voudrois citer pour nous défendre de ce reproche. Je ne donnerois pas non plus pour exemple la querelle littéraire qui s'eſt élevée depuis peu entre quelques Sçavans de Paris, à l'occaſion des deux nouvelles Lettres de ſaint Auguſtin. Mais à propos de ce démêlé, quantité de perſonnes qui en ont entendu parler ſans en ſçavoir le fond, ſeront bien aiſes de trouver ici quelque éclairciſſement.

Querelle littéraire à Paris.

Ces deux Lettres ont été trouvées dans un ancien Manuſcrit (*a*) de l'Abbaye de *Gottwic* (*b*) par Dom *Geoffroy Beſſelius*, Abbé de ce Monaſtere. Dom *Bernard Pez*, célebre Bénédictin d'Allemagne, lui ayant fait connoître le prix de cette découverte, ils ſe hâterent enſemble d'en faire part au Public, en les accompagnant d'une Préface & de tous les Ornemens qu'elles pouvoient recevoir en Allemagne. Cependant comme les premieres Editions d'un Ouvrage laiſſent toujours quelque choſe à deſirer aux Critiques, un Religieux (*c*) de l'Abbaye de S. Germain

(*a*) Du XII. Siécle.

(*b*) Située ſur la droite du Danube, à trois lieuës de Vienne en Autriche.

(*c*) Dom Jacques Martin.

des Prez, connu par plusieurs Ecrits ; & surtout par *la Religion des Gaulois*, qui a fait honneur à son esprit & à son érudition, s'est chargé de les examiner avec soin, pour en donner une Edition plus exacte. Sans toucher au Texte, il a rétabli dans de courtes Notes quantité d'endroits qui étoient visiblement corrompus. Il en a éclairci d'obscurs. Il a prouvé l'authenticité des deux Pieces. Il a fixé leur datte. Il a jetté des Observations sommaires à la tête & à côté du Texte. Il a indiqué les choses & les faits auxquels saint Augustin fait allusion ; enfin prenant pour modele la belle Edition des Ouvrages de ce saint Docteur, dont le Public est redevable à son Abbaye, il s'est efforcé d'entrer dans le même esprit & de suivre la même méthode.

Les deux Lettres ont été publiées à Paris avec ces fruits d'une judicieuse Critique, & l'Editeur s'attendoit justement à la reconnoissance de toutes les personnes d'étude ; lorsque *cinq Docteurs* (*a*) de Sorbonne, poussez aussi par l'esprit de critique, qui n'est pas toujours celui de la douceur & de la paix,

(*a*) C'est la seule maniere dont ils se font connoître.

ont troublé la satisfaction qu'il devoit recueïillir de son travail. C'est dans une Lettre Latine adressée à M. *Maffei*, au sujet de la *Bibliotheque Alphabétique*, *&c.* que la Maison de Sorbonne prépare actuellement pour la Presse.

Je ne m'exposerai point à devenir ennuyeux par un long détail de l'attaque & de la défense. Mais il est vrai que les cinq Docteurs ayant entrepris sur des fondemens assez légers de combattre (*a*) l'opinion que l'Editeur avoit des deux Lettres, c'étoit le blesser par un endroit des plus délicats. Quelques reproches qui tomboient aussi sur les corrections du Texte, & diverses excursions sur quelques Sçavans de la Congrégation de saint Maur, tels que les *Mabillons* & les *Martenes*, rendoient le coup encore plus sensible. Aussi Dom M. . . . s'est-il armé aussitôt pour le repousser. Un in-4°. de 30. pages, dans lequel il releve tout ce qui est échappé

(*a*) Par la maniere dont ils s'expriment, ils paroissent mettre en doute si la premiere est de saint Augustin. Pour la seconde, ils ne reconnoissent qu'elle est de lui que sur le témoignege d'*Eugipius* Ecrivain du VI. Siécle, qui en rapporte un Fragment d'après lequel ils prétendent qu'il faut corriger le Ms. de Gotwic & ses deux Editions.

de foible à ſes Adverſaires, & il ſoutient avec beaucoup de feu la cauſe de ſes Confreres & la ſienne, a fait changer de face au combat, & forcé les Docteurs à ſonger eux-mêmes à leur défenſe, après avoir été les premiers aggreſſeurs. Ils ſe ſont hâtez de repliquer par une longue Apologie ; & comme le nombre eſt d'une merveilleuſe utilité dans toutes ſortes de guerres, on aſſûre qu'ils ont appellé à leur ſecours un ancien Profeſſeur qui les a ſoutenus par une autre Lettre Apologétique de 9. pages in-4°. Cette Piece auxiliaire tire ſa principale force d'une ſuppoſition tout-à-fait ſurprenante : *Je ſuis informé*, dit l'Auteur, *que toute la Congrégation de ſaint Maur deſapprouve & condamne la Réponſe de Dom Martin.*

Une perſonne de ma connoiſſance faiſoit là-deſſus les Réflexions ſuivantes.

1°. Il eſt aſſez difficile à ceux qui connoiſſent cet illuſtre Corps, de concevoir qu'on puiſſe être ſi bien informé du ſentiment de tous les Particuliers qui le compoſent. Auſſi ne cite-t-on que Dom *Martene*.

2°. Il l'eſt encore plus de s'imaginer, que deux des plus célebres Religieux de la Congrégation étant en effet mal-

traitez dans la Lettre des cinq Docteurs, tous les Bénédictins malgré la tendre estime qu'ils doivent assûrément à deux Confreres qui ont fait beaucoup d'honneur à leur Ordre, s'accordent à condamner un Ouvrage où l'on a pris hautement leur défense. Si l'on disoit que l'esprit de modération & l'amour de la paix ont pû faire souhaiter à tout le Corps que la Réponse de Dom M... fût moins vive; & que Dom Martene même, quoique raillé avec peu de ménagement (*a*) par les cinq Docteurs, a témoigné qu'il sacrifioit son ressentiment aux principes de douceur & d'humilité que tout le monde lui connoît, il y auroit beaucoup de vraisemblance à le dire : mais si l'on ne suppose pas les Bénédictins de saint Maur tout-à-fait insensibles à la réputation qu'ils se sont acquise depuis près d'un siécle dans toutes sortes de Sciences & de Littérature, il est impossible qu'ils souffrent volontiers qu'on y donne atteinte, & par conséquent qu'ils condamnent le soin qu'on a pris de la défendre.

3°. Je sçai, disoit la même personne, avec la derniere certitude, que le R. P. G. loin d'avoir refusé à Dom M... la

(*a*) Ils lui donnent le titre ironique d'*Astuosus Martenius*.

la permiſſion d'imprimer ſa Réponſe, comme l'Auteur de la Lettre l'aſſûre encore, n'a pas même été ſollicité de l'accorder. Il eſt arrivé dans cette occaſion, comme dans toutes celles de la même nature, que pour épargner à ſes Supérieurs l'embarras de s'expliquer nettement ſur une Piece aſſez vive & dans des circonſtances où le deſir même de l'approuver hautement pouvoit être combattu par d'autres conſidérations, Dom M.... a pris le parti de publier ſa Réponſe ſans les conſulter. Mais il eſt aiſé de juger de leurs véritables ſentimens.

Vivacité de cinq vieux Docteurs.

Enfin ſi c'eſt de la vivacité de Dom M.. que les cinq Docteurs & leur Apologiſte ſe plaignent, on demande ſi la charité & la modeſtie leur permettoient d'en mettre encore plus dans leur Replique. Il n'étoit du moins rien échappé de perſonnel à leur Adverſaire, au lieu qu'ils ſe permettent non ſeulement des perſonnalitez injurieuſes, mais des railleries mêmes qui paroiſſent bleſſer un peu la Religion & la bienſéance. Et ce qu'il y a de réjoüiſſant, c'eſt qu'après s'être ainſi ſatisfait par quelques traits fort amers, ils proteſtent qu'ils ne veulent point *rendre injure pour injure*.

Ces Réflexions ſont d'une perſonne impartiale. Pour moi à qui bien des raiſons pourroient faire pardonner de l'être moins, je ne laiſſe pas de penſer avec tous les Lecteurs modérez, que Dom M... s'eſt un peu emporté au-delà des bornes d'une juſte défenſe. Mais on confeſſera de même, qu'il avoit été attaqué mal à propos ; que malgré l'air d'innocence que les Apologiſtes veulent donner à l'intention des cinq Docteurs, il y avoit quelque choſe d'aigre & de malin dans le tour de leurs expreſſions ; que les deux Lettres, dans le ſens même de leur Critique, étoient un exemple qui convenoit aſſez mal à ce qu'ils avoient à prouver ; en un mot qu'ils ont cherché querelle, & qu'ayant été repouſſez avec violence ils ſont revenus à la charge d'une maniere ſi bruſque, qu'on a peine à décider de quel côté eſt la principale offenſe. Après avoir expliqué mon ſentiment d'une maniere ſi libre, je ferai des vœux pour la paix, & j'exhorterai de ſi honnêtes & de ſi habiles gens à ſe réconcilier du fond du cœur, pour travailler de concert au progrès des ſaintes Lettres & à l'édification du Public.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXII.

LETTRE A L'AUTEUR de cette Feüille.

MONSIEUR;

„ Quoique vous vous ſoyez expli-
„ qué avec beaucoup de circonſpec-
„ tion & d'honnêteté ſur le différend
„ qui s'eſt élevé à l'occaſion des deux
„ nouvelles Lettres de Saint Au-
„ guſtin, l'Editeur de ces deux Let-

„ tres ne ſçauroit être content de la fa-
„ cilité avec laquelle vous ſemblez paſ-
„ ſer condamnation ſur un des repro-
„ ches de ſes Adverſaires. Leurs inju-
„ res l'ont peu touché, & leurs trois
„ Lettres n'ont rien changé à la bonté
„ de ſa cauſe ; mais il n'a pû voir tran-
„ quilement qu'ils l'accuſent ſans preu-
„ ve & ſans aucune apparence de rai-
„ ſon d'avoir fait imprimer ſa Réponſe
„ ſans la permiſſion de ſes Supérieurs.
„ Il eſt vrai, Monſieur, comme vous
„ le dites, qu'il n'avoit point ſollicité
„ particulierement celle du R. P. G.
„ Elle lui auroit ſuffi ſans doute s'il
„ s'y étoit borné : mais vous connoiſ-
„ ſez trop bien la Congrégation de
„ Saint Maur pour ignorer qu'il y a
„ d'autres Tribunaux auſquels les Re-
„ ligieux de ce Corps peuvent s'adreſ-
„ ſer, tels que leurs *Congrégations gé-*
„ *nérales* & leurs *Dietes*. Ceux de qui
„ vous avez reçu vos premiers Mémoi-
„ res ne vous ont pas informé que l'E-
„ diteur des Lettres avoit préſenté ſa
„ Réponſe à la derniere Diete où le
„ R. P. G. préſidoit, & que l'appro-
„ bation n'en eſt par conſéquent que
„ plus authentique. L'intérêt que je
„ prends à ce qui touche l'Editeur &

„ toute ſa Congrégation, me porte à „ vous prier de publier ce fait, qui „ ſuffit pour fermer la bouche à ceux „ qui ont avancé témérairement le „ contraire.

„ Indépendamment des réponſes „ que l'Editeur a faites aux autres chi- „ canes de ſes Adverſaires, voici un „ autre fait qui fera connoître au Pu- „ blic l'opinion qu'ils avoient eux-mê- „ mes de leur attaque, & que s'ils ont „ pris le parti de la ſoutenir, c'eſt „ qu'on ne reconnoît jamais volontiers „ qu'on a fait un pas inconſidéré. Lorſ- „ qu'ils eurent appris qu'on leur prépa- „ roit une Réponſe, & qu'elle étoit „ prête à paroître, ils engagerent deux „ perſonnes de mérite à faire des pro- „ poſitions de paix à l'Editeur, & à le „ preſſer de ſupprimer ſa Piece. Il y „ conſentit volontiers, mais à deux „ conditions: l'une, que les Aggreſ- „ ſeurs rembourſaſſent l'Imprimeur „ des frais de l'impreſſion; l'autre, „ qu'ils reconnuſſent par un Billet le „ tort qu'ils avoient eu de s'engager „ dans une ſi mauvaiſe querelle. De „ ces deux articles, le premier fut ac- „ cepté, & ce fut ſans doute un faux „ point d'honneur qui fit rejetter l'au-

„ tre. L'Editeur qui agiſſoit avec trop „ de droiture pour recevoir toute autre „ compoſition, ne tarda point à pu- „ blier ſa Lettre.

„ On vous demande en grace, Mon- „ ſieur, d'inſérer ce petit détail dans „ votre Feüille. On ne ſe choquera „ point quand vous accorderez la mê- „ me faveur aux Adverſaires. C'eſt le „ droit que vous donne votre Titre, „ & la profeſſion que vous avez re- „ nouvellée pluſieurs fois de rendre „ compte impartialement des Démêlez „ littéraires. Je ſuis parfairement vo- „ tre, &c.

L'Auteur de cette Lettre a raiſon de croire qu'elle peut entrer ici ſans bleſſer les Loix du *Pour & Contre*. J'en ſuis ſi perſuadé, que pour remplir encore mieux mon Titre, je ſerois ravi de rendre le même ſervice aux Aggreſſeurs, ſi je ſçavois qu'ils euſſent quelque choſe de bon à dire pour juſtifier leur attaque.

Mais ce n'eſt pas montrer la République des Lettres par le plus bel endroit, que de faire appercevoir les troubles auſquels elle eſt quelquefois expoſée. Changeons la Scene en découvrant une de ſes plus belles faces.

Après les ennuis d'une longue attente & d'une vive impatience, enfin le Public eſt à la veille de recevoir la Vie de M. de Turenne par M. de Ramſay. Un Ecrivain déja célebre par ſon eſprit & par la beauté de ſon ſtile, un ſujet qui n'intéreſſe pas plus l'illuſtre Maiſon du Héros que toute la Nation Françoiſe à qui il appartient encore plus particulierement à ce titre, un travail & des ſoins de pluſieurs années, des matériaux qui étoient ſeuls d'un grand prix, tels ſont les préſages ſur leſquels on ne doit pas craindre d'annoncer à cette Hiſtoire un ſuccès des plus brillans. Elle conſiſte en deux Volumes in 4°. d'environ ſix cent pages. Si l'on conſidere les Plans, les Eſtampes, les Vignettes, & les autres ornemens qu'on y a prodiguez, le prix, qui ne ſera que d'un Loüis d'or, paroîtra bien médiocre. Mais comme il y a beaucoup d'apparence qu'un Ouvrage ſi deſiré deviendra le Livre de tout le monde, on a voulu qu'il ne fût difficile à perſonne de l'acheter. Il ſera en vente dès cette ſemaine chez la *Veuve Mazieres*, & nous ne ſerons pas les derniers à nous mettre en état d'en rendre compte au Public.

Vie de M. de Turenne par M. de Ramſay.

Je me reproche d'être encore à parler d'un autre Livre qui n'auroit eu besoin non plus des éloges de perſonne pour s'attirer une juſte eſtime, dans les tems où il y avoit moins de plaintes à faire contre le goût dominant du Public. Mais il eſt comme décidé aujourd'hui qu'il faut des faits & des ſentimens (a) pour plaire, & les *Eſſais* (b) *de M. l'Abbé Trublet* ne contiennent que des réflexions ſérieuſes ſur les différentes parties du Sçavoir & de la Morale. Cependant l'Eſprit, qui y eſt ſemé de toutes parts; le bon ſens & le goût, qui y paroiſſent aſſociez, avec une fidélité qu'ils n'ont pas toujours l'un pour l'autre; la connoiſſance du Monde & celle des Sciences, qui s'y font ſentir auſſi continuellement, quoiqu'il y ait bien peu de Livres où on les voye marcher enſemble; enfin, le ſtile & le tour neuf d'un grand nombre de Maximes & de Réflexions, ſont des qualitez qu'on doit reconnoître dans l'Ouvrage que j'annonce, & qui devroient plaire du moins à toutes les perſonnes raiſonnables. C'eſt par le

Eſſais de Littérature & de Morale.

(a) Voy. le *Pour & Contre* t. 6 5.

(b) Se vendent chez Briaſſon ruë ſaint Jacques.

ſuccès d'un Livre de cette nature qu'on peut juger quel en eſt à peu près le nombre dans une Nation. Cette Regle n'eſt pas ſi badine qu'elle ne puiſſe être quelquefois d'un uſage fort ſérieux. Là revient le Proverbe, *Dis-moi qui tu fréquentes*, &c. & ce n'eſt pas non plus une ſotte Regle qu'un Proverbe.

J'en voudrois trouver un, ou quelque choſe à la place, qui me ſervît de tranſition pour paſſer à quelques Scenes du Théâtre Anglois qu'on m'a prié de traduire. C'eſt à la demande d'un Particulier que je vais ſatisfaire, mais j'eſpere que ma complaiſance tournera auſſi à la ſatisfaction du Public. J'ai promis d'ailleurs de joindre quelquefois cette ſorte d'Intermede au *Pour & Contre*.

L'idée qu'on a priſe de la Tragédie de Cléopatre ſur une ſeule Scene dont je donnai la (*a*) Traduction il y a quelques mois, a fait ſouhaiter d'en voir le dénouëment. Ce n'eſt pas pour le ſeul plaiſir de voir le Théâtre couvert de morts, comme on s'y attend dans une *Cataſtrophe* Angloiſe. On voudroit ſçavoir quel caractere & quel air les Anglois donnent aux Romains. Quel caractere les Anglois donnent aux Romains.

(*a*) Voy. Nombre LXII.

glois donnent aux Romains sur leur Théâtre, & cette curiosité mérite d'être satisfaite. On doit se rappeller l'histoire de Marc Antoine & de Cléopatre, à peu près telle qu'elle est rapportée par Plutarque. Le Poëte Anglois l'altere peu. Qu'on se figure donc Antoine rentrant à Alexandrie après sa derniere défaite, trahi par la Flotte Egyptienne, pressé de près par Auguste, &c. Les quatre premiers Actes ont roulé sur d'autres circonstances, & je suppose le Spectateur déja fortement intéressé. Antoine arrive donc avec Ventidius son Général, vieux Guerrier plein de droiture & de noblesse, vrai Romain, mais avec un peu de rudesse qui lui a toujours fait condamner les foiblesses de son Maître qu'il aime d'ailleurs jusqu'à prendre le parti de mourir avec lui. J'oublie de dire qu'Antoine à demi brouillé avec Cléopatre qu'il avoit soupçonné d'aimer Dolabella, & aigri contre elle par Ventidius, l'accuse de l'avoir trahi en faveur d'Auguste; de sorte qu'il se croit abandonné par la fortune & par l'amour.

Traduction de quelques Scenes du Théâtre Anglois.

MARC ANTOINE, VENTIDIUS.

ANT. HEureux Cesar ! Tu commandes à des hommes. Mais ne pense pas que tu ayes vaincu Antoine. C'est Rome qui a vaincu l'Egypte. Je suis trahi.

VENT. Que le tonnerre écrase cette race d'Egyptiens perfides. La lâcheté infecte ici l'air & la terre. Les traîtres en ont l'ame soüillée dès leur naissance.

ANT. Ils ne sont pas sortis de la main des Dieux. Leur premier pere fut quelque Bâtard du Soleil & de la Riviere du Nil, qui ne ressembloit pas aux Hommes plus que les Singes, & qui avoit l'ame enveloppée du limon impur de sa Mere.

VENT. Toute la Nation est un *Traître universel*, & leur Reine en est l'extrait & la quintessence.

ANT. Dis-moi, Ventidius, reste-t-il quelque chose à espérer de la valeur ? Connois-tu quelque Dieu qui n'ait pas juré ma ruine ! Vois-tu quelque foible rayon, quelqu'apparence de lumiere ? Parle ; car pour peu qu'il en reste il me semble que je ne puis succomber sous

un enfant tel que Cesar. La moitié du monde est encore à moi, & tout ce qu'il y a d'*ame* dans chaque partie qui m'est enlev. e n'aspire qu'à me rejoindre.

VENT. Il vous reste trois Légions dans la Ville, Le dernier assaut a fait périr vos autres Troupes. Si votre dessein est de mourir, comme il faut le souhaiter à présent, ce nombre suffit pour faire autour de nous un rempart de morts, qui honoreront nos funérailles.

ANT. Oüi, trois Légions suffisent. Je ne veux pas que ton destin soit séparé du mien. Viens combattre à mon côté. Nous examinerons d'un œil jaloux les actions l'un de l'autre. Pour chaque Ennemi que je verrai tomber sous tes coups je t'en rends un mort au même moment.

VENT. Vous allez être convaincu que je vous aime. Laissons les reproches & les querelles. Pour le peu d'heures qui me restent à vivre je suis si ravi de cette fin Romaine, que je ne voudrois pas être Cesar pour vous survivre. Lorsque je serai délivré de ce corps, & que je monterai avec vous, toute l'Assemblée céleste aura les yeux sur moi; le voilà, dira-t-on, celui qui est mort avec Antoine.

ANT. Qui ſçait ſi perçant au travers de leurs Troupes nous ne rejoindrons pas nos braves Vétérans ! C'eſt une entrepriſe à tenter. Traverſons *le Golfe de mort*, & laiſſons derriere nous nos miſérables deſtinées.

L'Eunuque Alexas entre d'un air tremblant.

VENT. Voyez-vous cet infâme ? Voyez le ſceau de Cléopatre ſur ce déteſtable viſage, avec toutes les impoſtures & tous les artifices de ſa Maîtreſſe. Voyez comme l'hypocrite compoſe ſon air & ſes yeux pour tromper, & s'il ne promet pas un menſonge avant que d'avoir ouvert la bouche..... (*tirant furieuſement ſon épée pour le tuer.*) Je veux commencer par lui.

ALEXAS *les mains jointes.* Oh ! la vie, la vie, épargnez-moi la vie.

ANT. Arrête ami, il n'eſt pas digne de mourir de ta main. Mais (*à l'Eunuque*) ſi tu veux vivre, garde-toi miſérable de prononcer un ſeul mot pour juſtifier ta Reine. Ton infâme langue n'a que trop fait ſon office.

ALEX. Helas ! Seigneur, ma pauvre Reine eſt partie pour un lieu où l'amour ni vous ne la tourmenterez plus.

ANT. (*réveillé par la jalouſie.*) Par

tie!.... pour joindre ſon Dolabella.... Meurs, traître, je révoque ta grace, meurs. (*Il va pour le tuer.*)

ALEX. Oh! miſéricorde! Oh! oh! oh! Elle n'eſt pas partie.

ANT. Elle l'eſt. Va, mes yeux ſont ouverts à ſes perfidies. Je la connois & la déteſte. Toute ma vie n'a été qu'un ſonge trompeur d'amour & d'amitié. A préſent que la mauvaiſe fortune me réveille, je reſſemble à un Marchand qui en ſortant d'un délicieux repos s'apperçoit que ſon Vaiſſeau coule à fond & voit périr toutes ſes richeſſes. Ingrate! Tu m'as ſuivi, mais comme l'Hirondelle ſuit l'Eté, pour tirer de moi dans la belle ſaiſon de ma vie & de ma fortune tous les fruits qu'elle faiſoit eſpérer à ton ambition. Aujourd'hui que mon Hyver eſt arrivé, tu m'abandonnes & tu cherches le Printems de Ceſar.

ALEX. Ah! Rendez-lui plus de juſtice. Sa fortune & ſes eſpérances n'ont jamais été diſtinguées des vôtres. Vous l'accuſez, je le vois bien, d'avoir livré ſon Armée Navale à Ceſar: mais ſi elle eût été capable de vous trahir, pourquoi ne ſeroit-elle pas partie d'abord avec Dolabella?

ANT. Elle lui a fait prendre les dé-

vants, pour s'assûrer d'un meilleur accuëil.

ANT. Rien n'est si manifeste ; car seroit-elle si longtems à paroître pour se justifier !

ALEX. Hélas ! Son innocence n'est que trop prouvée par la fatale résolution qu'elle a prise. Elle a sçû vos soupçons. Elle n'a pû les supporter. Elle s'est enfermée dans l'Edifice où sont ensevelis ses Peres, & la vûë baissée, le cœur gros de soupirs, elle a passé quelques momens dans la triste considération de sa fortune. Un ruisseau de larmes couloit sur ses jouës malgré la violence qu'elle paroissoit se faire pour les arrêter. On lui entendoit prononcer par intervalles quelques mots sourds & confus. Enfin, levant les yeux, & jettant vers le Ciel des regards longs & languissans.....

ANT. Quel pressentiment agite mon cœur....

VENT. Bon, fort bien jusqu'ici. Continuë.

ALEX. Elle s'est saisie d'un poignard, & plus prompte à s'en servir que nous à retenir son bras, elle se l'est enfoncé dans le sein. Ensuite se tournant vers moi : Va, m'a-t-elle dit, porte-

mes derniers adieux à mon cher Seigneur, & demande-lui s'il ſoupçonne encore ma fidélité. Elle en vouloit dire davantage, mais la mort l'a interrompuë lorſqu'elle prononçoit votre nom, & la moitié en eſt demeurée enſevelie dans ſon cœur.

VENT. Que le Ciel ſoit ſoüé!

ANT. *conſterné de douleur & de pitié.* Es-tu donc innocente, ô chere Reine, & ſe peut-il que tu ne ſois plus? Oh! qui me donnera le pouvoir de diviſer ces deux ſons, ton innocence & ta mort! Sont-ils faits pour être joints enſemble! Et moi qui les entend, que ſuis-je donc! Le Meurtrier de la Vérité & le Bourreau de l'Innocence. Il n'y a point de terme qui réponde à mon crime.

VENT. Eſt-ce là, Seigneur, ce que vous me faiſiez attendre de vous! Les Dieux vous ont fait trop de faveur, & c'eſt ainſi que vous les remerciez.

ANT. *à Alexas.* Que fais-tu là, malheureux! Eſt-ce à toi d'obſerver les mouvemens de mon ame, & de vouloir être témoin de ſon trouble! Retire-toi, tu n'es pas digne de voir le parti qui convient maintenant à un Empereur Romain.

ALEX. *à parte en se retirant.* Il l'aime encore, sa douleur le trahit. La joye qu'il aura de la retrouver vivante achevera de les réconcilier. Graces à mon artifice, me voilà sauvé & elle aussi.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENT. Il auroit été beaucoup mieux qu'elle fût morte un peu plutôt, avant l'arrivée d'Octavie par exemple; vous auriez pû traiter encore avec honneur. A présent les propositions que vous feriez auroient un air de soumission qui me choque, & peut-être ne seroient-elles pas bien reçûës. Allons, brave Empereur, éveillez-vous, & courons de bonne grace à la mort.

ANT. Je ne veux plus combattre. Il n'est plus question de guerre. Toutes mes querelles & mes prétentions sont terminées.

VENT. Cesar est à vos portes.

ANT. Eh bien, qu'il entre. Je ne m'oppose plus à son arrivée.

VENT. Quelle léthargie s'est glissée tout d'un coup dans vos sentimens?

ANT. Pur dédain pour la vie, avec une juste impatience de sortir promptement d'esclavage.

VENT. Faites-le donc courageusement.

ANT. C'eſt mon deſſein, mais je ne veux plus que ce ſoit en combattant.... O Ventidius ! Pourquoi combattrois-je deſormais ! Ma Reine eſt morte. Je ne voulois être grand que pour elle. Mon pouvoir, mon Empire, ne me paroiſſoient des biens que pour en faire le prix de ſon amour. A préſent qu'elle n'eſt plus, j'abandonne le monde à Ceſar ; cercle vil & mépriſable puiſqu'il n'a plus le joyau qui le rendoit précieux aux yeux d'Antoine. La vie m'eſt à charge ; tout ce qui me la rendoit douce eſt diſparu.

VENT. Voulez-vous tomber entre les mains de Ceſar !

ANT. Oüi j'y veux tomber, mais mort, cher Ventidius, comme il convient à un Romain. Je veux mettre mon ame au-deſſus de ſes atteintes, & qu'elle reçoive de moi ſeul l'ordre de quitter ſa priſon. Auſſibien il eſt tems que le monde ait un Maître, & qu'il ſçache à qui obéïr. Nous avons tenu ſes hommages en ſuſpens, & fait pancher alternativement le globe du côté que l'un ou l'autre de nous a tourné ſes pas, juſqu'aujourd'hui que la fortune fait emporter la balance à mon Rival. Qu'il ſe faſſe donc obéïr ſeul

& ſans obſtacle. Je ſuis fatigué de porter la moitié du fardeau. Le flambeau qui me ſervoit de guide eſt éteint. Le monde eſt devant moi comme un noir deſert à l'approche de la nuit. Je veux me coucher à terre, ſans aller plus loin.

VENT. Je m'affligerois de votre réſolution ſi la mienne n'étoit pas de vous ſurvivre. Choiſiſſez la mort qui vous plaît le plus; car pour moi je l'ai vû de près ſous tant de formes différentes qu'il m'importe peu laquelle prendre. J'ai regret ſeulement que ma vie ſoit ſi uſée qu'elle ne vaut pas la peine de vous être ſacrifiée. Telle qu'elle eſt néanmoins j'aurois été plus flatté que vous euſſiez pris le parti de nous en défaire de meilleure grace, & que ſemblable à deux Lions pris dans les toiles nous euſſions fait ſentir nos griffes aux Chaſſeurs qui nous enveloppent.

ANT. J'y ai penſé. Eh bien, vivez, Ventidius.

VENT. Moi? Que je vive après vous!

ANT. Ne veux-tu donc pas vivre, pour parler bien de moi, pour me défendre, pour ſoutenir les intérêts de ma gloire contre les mauvais diſcours de l'envie?

VENT. Hé qui défendroit la mienne, ſi j'avois la lâcheté de vous ſurvivre ?

ANT. Tu diras que je l'ai exigé, & que je t'ai fait violence.

VENT. Si notre mort eſt telle qu'elle doit être, elle parlera d'elle-même, ſans autre témoignage.

ANT. Tu m'as toujours aimé, & je voudrois récompenſer ton affection. C'eſt une néceſſité que je meure. Tuë-moi, & fais-toi un mérite de ma mort auprès de Ceſar, pour rentrer en grace avec lui.

VENT. J'ai beaucoup de graces à vous rendre. Je vous aime, dites-vous, & pour récompenſe vous voulez faire de moi un Traître infâme. Aurois-je cru que vous me pûſſiez traiter ſi mal, & me forcer d'emporter en mourant quelque reſſentiment contre vous ?

ANT. Pardonne, Romain. Depuis que la mort de Cléopatre a frappé mes oreilles, je ſens que ma raiſon n'eſt plus capable de gouverner ma langue. Je m'égare dans mes penſées. Mais il m'en naît une meilleure ; ne me refuſe pas deux fois.

VENT. Non : j'en jure par le Ciel, pourvû que vous ne m'ordonniez pas de vous ſurvivre.

ANT. Tuë-moi le premier, & meurs après moi ; car il eſt bien juſte que tu accordes la préférence à ton ami.

VENT. Donnez-moi la main. Nous ne tarderons pas à nous rejoindre. Adieu mon Empereur. (*Il l'embraſſe.*) Ce nom me ſemble trop froid pour être le dernier mot de ma bouche. Puiſque la mort confond tous les rangs, adieu mon ami.... Ç'en eſt fait.... Je ne veux point donner un air d'importance à une bagatelle : cependant je ne puis vous donner le coup en vous regardant au viſage ; tournez la tête je vous prie.

ANT. Volontiers. Frappez & ne me manquez pas.

VENT. Autant que mon épée pourra s'étendre. (*Ventidius ſe perce lui-même d'outre en outre.*)

ANT. O cher ami, ton bras s'eſt trompé. Cette playe ne t'appartient pas. Rend-la moi, tu me dérobes ma mort.

VENT. Il eſt vrai. Mais ſi je puis mériter par-là mon pardon, ſongez que c'eſt la premiere fois que je vous ai trompé. Et vous, Dieux immortels ! pardonnez-moi ſi vous le voulez ; car je meurs parjure plutôt que d'être

le meurtrier de mon ami. (*Il expire.*)

ANT. Adieu, brave Ventidius, mon guide jusqu'à la mort. Ma Reine & toi, vous êtes passez avant moi. Je suis le dernier dans la carriere d'honneur.... Déja expiré! La mort n'est-elle que cela? Elle l'a traité sans cérémonie, comme un homme qui étoit familier avec elle. A peine a-t-il frappé qu'elle s'est offert à la porte, & qu'elle l'a reçu entre ses bras, comme pour dire qu'on y est bien venu à toute heure. Ce n'est pas la peine d'y penser davantage; car autant que j'en juge, mourir n'est que cesser de penser. Voici de quoi m'en convaincre. (*Il se laisse tomber sur la pointe de son épée.*) J'ai manqué mon cœur. Malheureuse main, tu ne pouvois me tromper plus mal à propos. La fortune se joue de moi jusqu'à la fin; & la mort en use avec moi en personne d'importance, qui veut qu'on attende avant que d'être introduit. J'entends du bruit. C'est peut-être quelqu'un du parti de Cesar. S'ils me trouvent vivant, ils pourront me soupçonner d'avoir marchandé ma vie. Il faut recommencer, & finir avant qu'ils soient ici. (*Il se leve sur ses genoux.*)

CLEOPATRE *entre avec ses deux femmes,* CHARMION *&* IRAS.

CLEOP. Où eſt mon Seigneur ! Où eſt-il donc !

CHARM. Le voilà, Madame, & Ventidius mort auprès de lui.

CLEOP. Mon cœur me l'avoit prédit. Hélas ! J'arrive trop tard. O déteſtable Alexas !

ANT. Es-tu vivante ? Ou ſuis-je mort ſans m'en être apperçu, & ton Ombre eſt-elle la premiere que je rencontre ?

CLEOP. *à ſes femmes.* Aidez-moi à le faire aſſeoir. Hâtez-vous, faites venir du ſecours. (*On le place dans un fauteüil.*)

ANT. Je vois ce que c'eſt. Nous ſommes vivans tous deux. Aſſis-toi, ma Cléopatre ; je vais m'efforcer de retenir mon ame, pour être un moment de plus avec toi.

CLEOP. Antoine ! Hélas ! Comment vous trouvez-vous ?

ANT. Je me trouve dans l'état d'un homme qui s'eſt hâté de changer de maiſon, & qui dans la précipitation avec laquelle il a plié bagage a oublié le plus cher de ſes joyaux ; il retourne ſur le champ avec la derniere ardeur.

Ainſi mon ame revient pour l'amour de toi.

CLEOP. Dieux tout-puiſſans ! Vous m'avez été trop longtems cruels. Ah ! Montrez-moi que vous êtes changez, & rendez-moi ſa vie.

ANT. Tu demandes, mon cher amour, ce qu'il n'eſt plus dans leur pouvoir de t'accorder. Je retiens mon ame par violence. Aſſûre-moi ſeulement que tu ne m'as pas trahi.

CLEOP. Hélas ! Il eſt trop tard pour vous aſſûrer que j'ai été fidelle. Je vous le prouverai en mourant avec vous. Alexas vous a dit ſans ma participation que je m'étois donné la mort, & quand je l'ai ſçu, je me ſuis hâté d'accourir pour en prévenir les funeſtes ſuites. Ma Flotte nous a trahis vous & moi.

ANT. Et Dolabella ?

CLEOP. Il n'a jamais eu de moi que de l'indifférence, & je lui vouë à ce moment toute ma haine.

ANT. C'eſt aſſez. Il ne me reſte pas aſſez de vie pour en apprendre davantage. Tu dis que tu veux me ſuivre : je te crois ; car je veux croire à préſent tout ce que tu me dis, pour rendre notre ſéparation plus tendre.

CLEOP. Je te ſuivrai, ma chere vie, n'en doute pas, & je ne tarderai pas longtems à te ſuivre. Ceſar ne triomphera d'aucune partie de toi-même.

ANT. Mais auſſi longtems que tu reſteras après moi, ne t'afflige pas de mes derniers malheurs. Songe que nous avons joüi d'un jour ſerain & glorieux, & que la bonté du Ciel nous a bien ſervi en différant l'orage juſqu'à la fin de la ſoirée. Dix ans d'amour, ſans un moment perdu, ou plutôt avec des profits de joye toujours redoublez, n'eſt-ce pas avoir vécu des ſiecles entiers? Et que dirai-je de mourir aujourd'hui l'un à l'autre, avec l'aſſûrance d'une fidélité qui vient d'éteindre juſqu'aux ſoupçons d'une mortelle jalouſie! Ah! ma Reine, nous arriverons enſemble dans les Jardins du repos éternel, nos mains entrelaſſées, & ſuivis par des troupes d'Amans que nous raviront de joye & d'admiration.

CLEOP. Vos paroles reſſemblent aux derniers ſons d'un Cygne mourant; mais comme eux elles ſont trop douces & trop charmantes pour durer. Hélas! Tant d'heures triſtement perduës dans nos derniers chagrins, & pas une de reſte aujourd'hui pour l'amour.

ANT. Pas une minute.... Ce ſeul baiſer.... plus précieux que tout ce que je laiſſe à Ceſar. (*Il meurt en l'embraſſant.*)

Voilà déja deux Cadavres à côté l'un de l'autre. Il y en aura cinq dans la Scene ſuivante. Les circonſtances de la mort de Cléopatre que je remets à une autre Feüille, ſont dans un goût ſi propre aux Anglois, que mes Lecteurs ſe croiront tranſportez au Théâtre de Drurylane. Je ne doute point que ces Scenes détachées ne faſſent ſouhaiter impatiemment la Traduction entiere des plus belles Tragédies du même Théâtre, que M. Thiriot nous promet depuis ſon retour de Londres. Il doit en effet quelque fruit de ſon voyage au Public, & ſi le bon goût qu'on lui connoît doit faire compter ſur une Traduction élégante, les progrès qu'il a faits dans la Langue Angloiſe nous la garantiſſent fidele.

Entrepriſe de M. Thiriot.

Chaubert, Libraire Quai des Auguſtins, débite avec beaucoup de ſuccès l'Eſtampe de Mademoiſelle du Freſne gravée par M. l'Epicier d'après le Tableau de M. Aved, où la derniere ſituation de la Tragédie de *Didon* eſt repréſentée. Cette Piece eſt fort eſtimée des Connoiſſeurs.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXIII.

MEs richeſſes augmentent de jour en jour, & je compare hardiment le *Pour & Contre* à ces Fleuves de long cours, qui ne font que s'aggrandir à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource. J'ai reçu nouvellement deux morceaux précieux, qui plairont infailliblement; l'un aux Lecteurs graves & ſenſez, dont le goût ſe porte à l'utile & n'admet rien qui ne s'y rapporte directement; l'autre à ceux qui ne cherchent dans une lecture agréable & intéreſſante qu'un honnête amuſement pour l'eſprit & pour le cœur. Enfin,

tout eſt ſérieux dans cette Feüille, & tout ſera léger & badin dans la ſuivante. J'attends pour m'expliquer ſur le pays & ſur la main d'où me viennent ces deux Pieces, que le jugement du Public confirme l'opinion que j'en ai ; mais je ſuis trompé ſi l'on ne regrette point avec moi, que de juſtes obſtacles nous privent de quelque choſe de plus étendu dans le même genre, & m'ôtent même la liberté de faire connoître ce que nous y perdons. Ce que je dis, eſt obſcur, & ne doit pas l'être moins. Comme je n'ai point d'autre explication préliminaire à donner pour la Feüille ſuivante, non plus que pour celle-ci, j'ajoûterai que ma principale vûë, en publiant ces deux Eſſais, eſt de faire voir par le premier, que l'*eſprit du bien public* n'eſt pas ſi uniquement propre aux Anglois qu'ils le prétendent ; & par le ſecond, que le regne des préjugez n'eſt pas ſi univerſel hors de chez eux qu'ils le penſent.

Si les hommes étoient aſſez heureux pour ſe conduire par la pureté des maximes de la Religion, ils n'auroient plus beſoin de Loix. Le devoir ſerviroit de frein au crime & de motif à la vertu : mais malheureuſement ce ſont

Les paſſions, nos guides ordinaires.

les passions qui conduisent, & les Législateurs ne doivent chercher qu'à les mettre à profit pour la société. Le Militaire n'est valeureux que par ambition, & le Négociant ne travaille que par cupidité ; souvent l'un & l'autre pour se mettre en état de joüir voluptueusement de la vie, & le luxe leur devient un nouveau motif de travail.

Définition du luxe.

Le Luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité d'un gouvernement. C'est une suite nécessaire de toute société bien policée. Celui qui se trouve dans l'abondance veut joüir ; il a là-dessus des recherches que le moins riche n'est pas en état de payer, & ces recherches sont toujours relatives aux tems & aux personnes. Ce qui étoit Luxe pour nos peres est à présent commun, & ce qui l'est pour nous ne le sera pas pour nos neveux. Des Bas de soye étoient Luxe du tems de Henri II. & la Fayance l'est autant, comparée à la terre commune, que la Porcelaine comparée à la Fayance.

Le Payſan trouve du Luxe chez le Bourgeois de son Village, celui-ci chez l'Habitant de la Ville voisine, qui lui-même se regarde comme grossier par

rapport à l'Habitant de la Capitale, plus groſſier encore devant le Courtiſan.

Utilité du luxe.

Le Légiſlateur peut penſer du Luxe comme des Colonies. Lorſqu'un Etat a les hommes néceſſaires pour les terres, pour la guerre, & pour les manufactures, il eſt utile que le ſurplus s'employe aux ouvrages du Luxe, puiſqu'il ne reſte plus que cette occupation ou l'oiſiveté; & qu'il eſt bien plus avantageux de retenir les Citoyens dans le lieu de la domination quand ils trouvent à vivre, que de les envoyer dans les Colonies où l'on ne travaille que pour le Luxe. Le Sucre, la Soye, le Caffé, le Tabac, ne ſont que Luxe nouveau, inconnu aux Romains, peuple du plus grand luxe ſi l'on s'en rapporte à leurs Déclamateurs, auſſi chagrins & auſſi ſatyriques en Vers & en Proſe que les nôtres.

S'il amollit une Nation?

Dans quel ſens peut-on dire que le Luxe amollit une Nation! Cela ne peut pas regarder le Militaire. Les Soldats & les Officiers ſubalternes en ſont éloignez, & ce n'eſt pas par la magnificence des Officiers Généraux qu'une Armée a été battuë; l'émulation ambit[illegible] ne les ſoutient pas

moins que les autres. Attribuëra-t-on au Luxe la foibleſſe de ces nombreuſes Armées Ottomanes & Perſanes, ou au défaut d'émulation & de diſcipliue ? Le Luxe oriental eſt une pareſſe oiſive, qui amollit le courage dans un triſte Serrail.

Les Troupes Eſpagnoles, plus mal habillées & plus frugales qu'aucune Loi ſomptuaire ne l'ait jamais ordonné, n'en étoient pas plus vaillantes ; & lorſque dans nos dernieres guerres nos Armées ont été battuës, il y régnoit bien moins d'abondance que dans le tems brillant de nos victoires. Le Luxe eſt en quelque façon le deſtructeur de la Pareſſe & de l'Oiſiveté. L'homme ſomptueux verroit bientôt la fin de ſes richeſſes, s'il ne travailloit pour les conſerver ou pour en acquerir de nouvelles ; & il eſt d'autant plus engagé à remplir les devoirs de la ſociété qu'il eſt expoſé aux regards de l'envie.

Et pour aller du particulier au général, le Luxe d'une Nation eſt reſtraint à un millier d'hommes, relativement à vingt millions d'autres, non moins heureux qu'eux lorſqu'une bonne police les fait joüir tranquillement

du fruit de leur travail. Si le Laboureur ou l'Artisan donnent dans le Luxe, ce ne peut être que par le travail du Laboureur ou de l'Artisan multiplié. Cela fera toujours un cercle, qui rend le Luxe peu à craindre dans une Nation. Ce n'est pas qu'il ne puisse être nuisible à la guerre par la grande suite d'Equipages & de Valets fatiguans & capables d'affamer l'Armée. C'est dans cet esprit que l'Ordonnance militaire regle les Equipages des principaux Officiers. Le Général même la restraint encore quelquefois ; comme on donne l'eau par mesure dans un Vaisseau retenu à la mer. Dans ces cas singuliers, l'utilité seroit d'avoir moins d'hommes ; & dans la police générale d'un Etat, on ne peut en avoir trop.

C'est peut-être le Luxe qui a banni des Villes & de l'Armée l'yvrognerie, autrefois si commune, & bien plus nuisible pour le corps & pour l'esprit. En effet, elle semble s'être retirée dans les campagnes, où le Luxe n'est pas encore arrivé.

Idées d'ordre mal entenduës.

Dans une République de peu de terrain, obligée en quelque sorte à vivre du travail de ses mains, tout est à Luxe, & l'on ne souffre un Violon à

Geneve que depuis peu de tems, & au grand ſcandale de tous les Anciens, qui s'écrient que tout eſt perdu. Cela reſſemble mieux à une Communauté de *Reclus* qu'à une ſociété d'hommes libres. Auſſi dès qu'un Citoyen a plus de revenu qu'il ne lui eſt permis d'en dépenſer, il ſe tranſporte dans un lieu de joüiſſance, & il prive ſa Patrie de ſa perſonne & de ſes biens. Dans une autre République, où régnent la Muſique & le libertinage des femmes, il y a des Loix ſomptuaires reſtraintes à la ſeule Ville. Les uns diſent que le Luxe eſt permis à la campagne pour ruiner les Citoyens; d'autres qu'il eſt permis à la Ville pour enrichir ces mêmes Citoyens. La politique ſera toujours vague & incertaine, lorſqu'elle ne ſera point ramenée à ſes principes ſimples & généraux, qui ſont ſuſceptibles de toute la démonſtration que la Morale peut comporter.

Le Pain eſt de néceſſité abſoluë, & les Laines ſont de ſeconde néceſſité. Mais le Pain blanc, & les Draps fins mis en uſage par M. Colbert, ſeroient de plus grand Luxe ſans l'habitude où nous ſommes de nous en ſervir tous les jours. Le terme de Luxe eſt un

vain nom, qu'il faut bannir de toutes les opérations de Police & de Commerce, parce qu'il ne porte que des idées vagues, confuſes, fauſſes, dont l'abus peut arrêter l'induſtrie même dans ſa ſource.

Source utile d'émulation.

Lorſque dans les dernieres guerres les Armateurs des Villes maritimes revenoient chargez des dépoüilles ennemies, étaler leur opulence par des profuſions extraordinaires, c'étoit le lendemain à qui feroit de nouveaux Armemens, dans l'eſpérance de gagner de quoi faire les mêmes dépenſes. C'eſt à ce motif que nous devons les grands ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat, & les actions étonnantes des *Flibuſtiers*. S'ils n'en étoient revenus qu'avec une gloire obſcure, & confonduë avec celle de tous les Soldats & Matelots, penſe-t-on qu'ils y fuſſent retournez, ou que l'émulation en eût fait partir d'autres? L'auſtere Lacédémone n'a été ni plus conquérante, ni mieux gouvernée, ni n'a produit de plus grands hommes que la voluptueuſe Athenes.

Remarques ſur les Loix de Lycurgue.

Parmi les Hommes illuſtres de Plutarque, il y a quatre Lacédémoniens & ſept Athéniens, ſans compter Socrate & Platon, oubliez. Les Loix

somptuaires de Lycurgue ne méritent pas plus d'attention que ses autres Loix, qui révoltent tant la pudeur. Comment pouvoit-il espérer que sa Communauté qui ne reconnoissoit point de récompense éternelle, conserveroit l'esprit ambitieux d'acquérir, à travers mille fatigues & mille périls, sans espérance d'augmenter sa portion ou de diminuer son travail! La gloire seule, dénuée des avantages d'un bien être qui en est presqu'inséparable, n'est pas un assez puissant aiguillon pour la multitude. Il seroit plaisant d'imaginer un Projet de faire vivre toute la France en commun. Ne l'attribuëroit-on pas à un génie qui ne seroit jamais sorti de son Village!

Caractere opposé de Caton & de Lucullus.

Caton le grand solliciteur des Loix somptuaires chez les Romains, élevé dans les Villages, en avoit pris les mœurs. Il nous est dépeint avare & intempérant, usurier même & yvrogne. Le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine, & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bienfaisant. Le Réformateur qui par la dureté de son caractere veut aussi rendre la vie plus dure, peut quelquefois être révéré de la populace; mais

il est toujours mépriſé du ſage, dont la meſure eſt la douceur de la ſociété.

Nos Loix ſomptuaires ont diminué, à meſure que notre police s'eſt perfectionnée. Il y en a à peine trois ou quatre du feu Roi, & ſeulement ſur les Etoffes & les Ouvrages d'or & d'argent trop riches, & ſur les Dentelles étrangeres. Elles ont même été comme celles de ſes prédéceſſeurs ſans exécution, parce qu'avant qu'elles ayent chaſſé un Luxe de mode, le Commerce en rappelle un nouveau encore plus grand, qui fait aiſément oublier le premier. Ainſi elles ne ſçauroient ſubſiſter qu'auſſi longtems qu'elles ſeront relatives au Commerce.

Changement des Loix ſomptuaires en France.

Nous rapporterons quelques-unes de ces Ordonnances, pour en faire connoître l'inutilité, & l'eſprit qui les inſpiroit.

Charle-magne défend de porter un *Sayon* plus cher que vingt ſols, & un *Rochet* plus cher que trente. M. l'Abbé de Vertot nous apprend d'après le *Traité de la Police* de *la Marre*, que le Sayon étoit une Veſte ſur laquelle on mettoit le Rochet. Ainſi le Juſt'au-corps & la Veſte coûtoient cinquante ſols, qui ſelon le progrès numéraire ſont à préſent le poids de 180. livres.

Réglemens de Charle-magne.

si l'on y ajoûte la comparaiſon de la quantité d'argent de ce tems-là à celle d'à préſent, cela peut faire une ſomme deux fois, quatre fois, dix fois plus grande.

Dans le Recuëil des Ordonnances de Fontanon, il y en a une qui détermine *l'amplure des Chauſſes de deux tiers de tour*, & ſurtout *la doublure ſans Pochettes*, qui ne peut pas être rembourrée de Crin de Cheval, Cotton, Bourre ou Laine. Et ſur la Frugalité des Tables, il ne pourra y avoir aux Nôces & aux Feſtins que trois Services de ſix Plats chacun; & un Plat ne pourra être double, c'eſt-à-dire deux Chapons ou deux Pigeons, mais bien trois Pigeons, ou l'équivalent, comme douze Aloüettes, &c. Défenſe au Cuiſinier d'en ſervir davantage, ſous peine d'amende, &c. Cela pouvoit régler du moins le nombre des Convives pour une Table. Un Tribun Romain en avoit réglé le nombre depuis trois juſqu'à neuf. Auguſte fit une Loi pour permettre douze Convives, à l'honneur des douze grandes Divinitez du Paganiſme. Ce n'eſt pas la peine de rapporter tant de puérilitez; moins encore de les aller chercher & examiner

Nombre des Mets réglé dans les Feſtins.

Nombre des Convives.

dans leur premiere source.

Anciens Souliers à la Poulaine.

Il y avoit au tems de Charles V. des Souliers nommez *à la Poulaine*, dont le bec extrêmement long donnoit occasion aux gens du bel air d'imaginer dessus divers ornemens, comme des Cornes, des Griffes, des Ongles, &c. L'Eglise s'étoit beaucoup récriée contre cet usage, comme contraire à l'ordre de la nature, défigurant l'homme dans cette partie de son corps. Elle l'avoit condamné au Concile de Paris en 1212. & au Concile d'Angers en 1365. & 1368. Le Roi Charles les supprima par Lettres Patentes, dont voici la teneur.

„ Défense à toutes personnes, de „ quelque qualité & condition, à peine „ de dix florins d'amende, de porter à „ l'avenir des Souliers à la Poulaine, „ cette superfluité étant contre les „ bonnes mœurs & dérision de Dieu „ & de l'Eglise, par vanité mondaine „ & folle présomption. Les dattes des deux Conciles & de l'Ordonnance du Roi nous apprennent que cette mode avoit duré plus de cent cinquante ans. Cet exemple, unique à notre Nation, peut faire soupçonner qu'il y avoit dans cette sorte de Souliers plus de

gentilleſſe qu'on ne dit. Le Bec des Souliers des femmes s'eſt apparemment ſauvé du naufrage général des Souliers à la Poulaine.

Voici à quel prix le Luxe eſt banni de la Nation dans la premiere Race. C'eſt M. l'Abbé de Vertot qui parle.

„ Une vie libre, mais ſauvage, des „ mœurs féroces, le peu de commerce „ avec les Nations policées, l'igno„ rance des commoditez, tout contri„ buoit à éloigner le Luxe de leurs „ cabanes; & nous ne ſçaurions nous „ faire une idée plus nette & plus juſ„ te de ces premiers tems qu'en les „ comparant au genre de vie que me„ nent aujourd'hui les Hurons & les „ Iroquois. Cela n'empêche pas l'Auteur de déclamer dans cette même Diſſertation contre le Luxe.

Diſcernement néceſſaire dans un Légiſlateur.

Les dégrez ſont bien aſſignez ſur les différens genres de néceſſitez, & le Légiſlateur peut bien ſe repoſer là-deſſus. Les Ouvriers ne ſeront employez au Luxe que lorſqu'il y aura ſuffiſamment de Marchandiſes de ſeconde néceſſité, & de même ils ne ſeront employez à celles-là que lorſque les premieres ſeront remplies. Il y a vingt millions d'Acheteurs pour du

Pain, moins pour des Etoffes, moins encore pour des Toiles; & le Payſan n'achete du Pain & du Tabac que lorſque les plus grands beſoins ſont ſatisfaits.

Qu'importe à l'Etat qu'une ſotte vanité ruine un Particulier envieux de l'Equipage de ſon voiſin? C'eſt la punition qu'il mérite, & l'Ouvrier plus eſtimable que lui s'en nourrit. Ce que l'on dit d'un Particulier ſe dira également d'une Maiſon, & même d'un Marchand aſſez imprudent pour faire un crédit également dangereux à l'un & à l'autre, juſqu'à ce que la Loi aura pourvû au prompt payement des dettes. Dans un Reglement de Charles IX. pour la modeſtie des Habits, il eſt dit, „ Et d'autant plus que la facilité de prêter Draps ſur ſoye a donné occaſion d'entrer dans telles ſuperfluitez d'Habits, enjoignons à tous Juges de nier toutes actions aux Marchands qui depuis la publication des Préſentes vendront Draps de ſoye à crédit à quelque perſonne que ce ſoit, &c.

Ordonnance de Charles IX. touchant les Habits.

Le Légiſlateur doit-il par cette crainte ſervile anéantir l'induſtrie, jetter l'Ouvrier dans une oiſiveté dang-

reuſe, gêner la liberté, & ôter un nouveau motif au travail ? Ce qui eſt pernicieux par ſoi doit toujours être défendu : mais l'inconvénient qui peut ſuivre d'une Loi, bonne en elle-même, ne doit point arrêter le Légiſlateur. Il opere ſans acception de perſonnes, & va toujours au bonheur du plus grand nombre. Pourquoi punit-il le Duel dans l'honnête homme même offenſé, ſi ce n'eſt pour ſauver le ſang d'un plus grand nombre de Citoyens ?

Chercher le bien du plus grand nombre.

L'exemple du Luxe au plus haut point, & même au ridicule, eſt dans la cherté exceſſive de quelques denrées frivoles que l'homme ſomptueux étale avec profuſion dans un Repas dont il veut faire conſiſter le mérite dans la cherté. Pourquoi ſe récrier ſur cette folle dépenſe ! Cet argent gardé dans ſon coffre, ſeroit mort pour la ſociété. Le Jardinier le reçoit, il l'a mérité par ſon travail excité de nouveau, ſes enfans preſque nuds en ſont habillez. Ils mangent du pain abondamment, ſe portent mieux, & travaillent avec une eſpérance gaye. Il ne ſerviroit aux Mendians qu'à entretenir leur oiſiveté & leur ſale débauche.

A Dieu ne plaiſe que nous voulions

Distinction à faire entre certains motifs.

mettre en paralelle un tel emploi de cette somme avec les grands motifs de la Charité qui donne aux Pauvres Honteux & aux Hôpitaux. Tout le reste disparoît devant cette Vertu, la plus grande des Vertus, toujours accompagnée de la Justice & de l'inclination à faire du bien. Mais nous l'avons déja dit, les hommes se conduisent rarement par la Religion. C'est à elle à tâcher de détruire le Luxe, & c'est à l'Etat à le tourner à son profit; & lorsque nous avons parlé des vaines déclamations, ce n'est point de celles de la Chaire, mais de celles qui nous sont communes avec les Satyres des Payens.

Il est encore des motifs moins élevez, dont le Législateur pourroit profiter. Celui qui dépense à bâtir, à dorer un superbe Palais, ne fait rien de contraire à l'Etat ni à la Morale: mais il ne doit espérer aucune gloire de la part du Public, parce qu'il n'a travaillé qu'à son utilité particuliere. Celui qui travailleroit à réparer un grand Chemin, à construire des Fontaines, &c. mériteroit des marques glorieuses de son zele pour le bien public par des Statuës ou par d'autres distinctions capables d'exciter une nouvelle émulation dans les Citoyens.

Les Etoffes, les Toiles, servent à couvrir, & leur fineſſe ſemble procurer une plus grande commodité : mais les Diamans ne ſervent qu'à charger une tête ou à embaraſſer un doigt d'un vain éclat. Ils n'épargnent aucun travail & ne ſuppléent à aucune Marchandiſe. A peine les plus fins, malgré leur prix exceſſif, different-ils de nos Pierres du Temple. Ils viennent de l'Etranger au plus loin, qui reçoit des Piaſtres en échange, tandis nous n'allons pas les chercher ſi loin à grands frais ; c'eſt un accompagnement d'un commerce général, qui fait une nouvelle valeur de circulation reçûë dans tout le monde. Réflexions ſur le prix & l'utilité des Diamans.

Le Souverain qui poſſede les Mines de Diamans n'a pas aſſez d'hommes pour défendre ſes frontieres ni contre ſes voiſins, ni contre les établiſſemens des Européens. C'eſt à lui que les Mines de Diamans ſont pernicieuſes : il y employe trente mille hommes, dont ce pénible travail abrege les jours, & qui ſeroient bien plus utiles, Soldats ou Laboureurs.

Les Diamans nouvellement découverts dans le Bréſil, diminuëront plus ſûrement la valeur de ceux des Indes, qu'ils n'augmenteront les richeſſes de cette Colonie. Le prix des Diamans

doit toujours décroître, parce que leur quantité se multiplie sans se détruire. Le prix des Sucres & des autres Denrées doit se soutenir, parce que leur consommation annuelle augmente à proportion de leur produit.

Quoiqu'il me reste assez d'espace pour joindre ici les éclaircissemens que j'ai fait espérer sur cette Piece, les mêmes raisons qui m'ont porté d'abord à les suspendre m'obligent encore de les renvoyer à la Fe; suivante. On y trouvera aussi le second Essai que j'ai promis dans un autre genre. Je le fais céder dans celle-ci à quelques Articles qui sont assez intéressans pour n'être pas différez.

Pays & Peuples nouvellement découverts.

Si la découverte d'une nouvelle Isle, avec les premieres circonstances que j'ai rapportées, ont excité la curiosité du Public & l'impatience d'en voir paroître une Relation plus étenduë, voici dès aujourd'hui de quoi satisfaire ceux qui ont du goût pour les évenemens de cette nature. On vient de publier à Londres (*a*) un Voyage extrêmement curieux de six (*b*) Anglois,

(*a*) Chez *Rivington in S. Paul's church yard*, prix 5. *schellings*.

(*b*) Leurs noms sont *John Cockburn*, *Thomas Bounce*, *Thomas Robinson*, *Richard Banister*, *John Holland*, & *John Ballman*.

gens d'esprit & de courage, depuis le Golfe de Honduras jusqu'à la Mer du Sud. Ce trajet qu'ils ont fait par terre est d'environ huit cent lieuës, & sans compter leurs avantures, qui contiennent des détails fort intéressans, on ne se lasse pas, m'écrit-on, des nouvelles images que leur récit présente à chaque page; des Peuples & des Pays absolument inconnus, des caracteres & des usages inoüis, des productions de la nature qui ne ressemblent à rien; enfin le Nouveau Monde dans toutes sortes de sens.

On a joint à la Relation une Piece fort vantée, qui n'avoit jamais vû le jour par la faute des Héritiers de l'Auteur, quoiqu'écrite sous le regne de Jacques I. Le Titre est: *A brief Discovery*, &c. *Courte Relation de la découverte de plusieurs choses importantes dans les Voyages de Nicolas Withington, Facteur aux Indes Orientales.* Piece vantée.

Entre bien des choses dans lesquelles on doit confesser que les Anglois sont originaux, il faut compter les Relations de Voyages. Leurs détails sont d'une exactitude & leurs recherches d'une étenduë dont nos Voyageurs n'approchent point. Il n'y a point de Science qui n'y trouve quel-

que chose qui lui appartient. On nous en a traduit quelques-unes, mais ce ne sont point les meilleures, parce que les Traducteurs s'attachent toujours aux moins difficiles. Il est surprenant que dans le Projet que M. l'Abbé de Bellegarde avoit formé de nous donner un Recuëil de Voyages, il n'ait point pensé aux Voyageurs Anglois. S'il ne pensoit qu'à faire honneur à la France en publiant ce qu'elle a produit de mieux dans ce genre, il ne manquoit rien à son Plan : mais s'il vouloit se rendre utile & remplir son sujet, où pouvoit-il trouver plus de richesses que parmi les Anglois, qui font leur occupation presqu'unique de faire des Voyages & de les écrire ?

Recuëil d'Epigrammes.

Une Collection de cinq cent Epigrammes, avec une Dissertation critique sur cette sorte de Poësie, chez *Walthoe* in *Cornhill.*

Sunt quædam bona, sunt mediocria; sunt mala multa. Martial.

The British, Scotch, and Irish Compendium, chez *Bettersworth in Pater noster row.* Cet Ouvrage divisé en trois Parties, qui font autant de Volumes, renferme tout ce qui peut servir à la connoissance des Maisons nobles de

Nobiliaire Anglois.

ces trois Royaumes, & pourroit être fort utile aux François mêmes pour l'éclairciſſement d'un grand nombre de points généalogiques. Qui ſçait, par exemple, que les Anglois ont chez eux une Branche de nos *Courtenays*? &c.

Hiſtory of Priting. Hiſtoire générale de l'Imprimerie, où l'on trouve particulierement tout ce qui concerne l'origine & les progrès de cet Art en Angleterre. Par M. *Palmer.* Chez *Davis.* Hiſtoire de l'Imprimerie.

An Inquiry into the life of Homer, &c. Recherches ſur la Vie (*a*) d'Homere. Si l'on doit juger du prix d'un Ouvrage par le ſuccès extraordinaire avec lequel il ſe vend, on ne ſçauroit prendre une trop haute idée de celui-ci. „ C'eſt „ proprement une Réponſe à cette „ Queſtion : Comment eſt-il arrivé „ que perſonne n'a égalé Homere de„ puis deux mille ſept cent ans, & „ qu'on ne connoît point de Poëte „ avant lui qui l'ait ſurpaſſé ? L'Au„ teur éclaircit cette Queſtion dans „ douze Articles, dont les Titres mé„ ritent d'être rapportez. Ouvrage célébre ſur Homere.

(*a*) Se vend chez *Oſwald near the royal exchange*, prix 10. *ſchell.* grand pap. 6. *ſchell.* petit pap.

„ 1. Recherches ſur le Pays & le „ Climat d'Homere. 2. Sur les Uſa- „ ges & les Mœurs de ſa Nation. 3. Sur „ ſon Langage, & ſur l'Origine des „ Langues. 4. Sur ſa Religion, & „ ſur l'Origine des Rites religieux de „ la Grece. 5. Comparaiſon des Mœurs „ & des Uſages Grecs avec les Mœurs „ & les Uſages modernes. 6. Remar- „ ques ſur l'Influence des Conjoncture- „ res. 7. Education d'Homere. Sa „ doctrine. Hiſtoire de la Doctrine „ de ſon tems, avec celle des Ecrivains „ qui l'ont précédé. 8. Son caractere, „ ſes emplois, ſa maniere de vivre. „ 9. Son Voyage en Egypte. Ses Al- „ légories. 10. Son Voyage à Delphes. „ Origine des Oracles & de la Théo- „ logie. 11. Son Commerce avec les „ Phéniciens. Ses Miracles. 12. Son „ Sujet, c'eſt-à-dire, la Guerre de „ Troye & les Voyages d'Uliſſe.

Comme on n'a rien épargné pour la beauté de l'Ouvrage, on y a joint une nouvelle Tête d'Homere, avec ſeize Planches gravées par les meilleurs Maîtres, & une nouvelle Carte de l'ancienne Grece.

Nos Preſſes qui depuis quelque tems ne ſont pas plus oiſives que celles

de Londres, ont produit pour fruit récent, l'*Abrégé de l'Hiſtoire ſainte*, (a) *avec des preuves de la Religion, par Demandes & par Réponſes.* L'Auteur de cet Ouvrage reſſerre trop ſes eſpérances lorſqu'il borne l'utilité de ſon Livre à l'inſtruction des Enfans. Il y a du profit à tirer pour toutes ſortes d'âges, des leçons de foi, de piété, d'honneur, & de civilité même, qui ſont répanduës dans les Exemples qu'il a recuëillis de l'Ecriture ſainte, & dans les Réflexions dont il a eu ſoin de les accompagner. Un trait pris au hazard en ſera mieux juger que mes éloges. Après avoir rapporté avec beaucoup de netteté & de préciſion l'hiſtoire de *Ruth* & de *Boos*, il demande quelle utilité on en peut tirer?

„ *Rép.* On trouve dans Ruth le mo-
„ dele d'une piété parfaite, & d'une
„ rare tendreſſe envers une Belle-mere.
„ Boos eſt un exemple admirable d'af-
„ fabilité & de charité. La maniere
„ dont il ordonne à ſes Moiſſonneurs
„ de laiſſer tomber des Epis, afin que
„ Ruth puiſſe les ramaſſer ſans honte,
„ apprend à ceux qui ſont aſſez heu-

(a) Se vend chez Briaſſon, ruë ſaint Jacques, à la Science.

„ reux pour pouvoir faire du bien, „ de donner d'une maniere, qu'ils „ épargnent à ceux à qui ils donnent, „ la confusion de recevoir.

Mais quoiqu'on puisse dire que les instructions de l'Auteur ne sont au-dessous de personne, il est vrai que la méthode à laquelle il s'est attaché les rend particulierement propres aux Enfans, & que ce mélange de faits agréables & de réflexions sérieuses est peut-être la seule maniere de leur faire goûter de bonne heure les grands principes de Religion & de Morale qui doivent être la regle de toute leur vie. Toute l'Histoire Ecclésiastique pourroit être traitée de même, & devenir, si j'ose parler ainsi (*a*), l'amusement de l'Enfance par une exposition agréable & familiere, pour être dans un âge plus avancé la source constante d'une infinité de lumieres & de vertus. Il est à souhaiter que l'Auteur encouragé par le succès de sa premiere entreprise, pense à la seconde, & l'exécute aussi heureusement.

(*a*) Je croi que l'Auteur devoit mettre quelque adoucissement semblable dans l'endroit où il dit : *que l'Histoire sainte est capable d'amuser les enfans par le merveilleux qu'elle contient.*

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXIV.

APRE'S une infinité d'exemples de la Philoſophie Angloiſe qui ſe trouvent ſemez dans toutes mes Feüilles, je ſuis ravi d'en avoir un à rapporter de celle des François, & de mettre une fois mes Lecteurs en état de décider de l'avantage entre les deux Nations. Il eſt fâcheux ſeulement que la néceſſité où je ſuis de cacher le nom des lieux & des perſonnes, puiſſe rendre ſuſpecte la vérité de mon récit. L'avenir en dévoilera un jour les obſcuritez.

Depuis le Syſtême, c'eſt-à-dire de-

Exemple de Philoſophie Françoiſe.

puis environ quinze ans, une famille de diſtinction, compoſée du Pere, de la Mere & de cinq Enfans, paſſe la vie dans une cabane, à l'extrémité d'un Village, expoſée, je ne dirai point aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus ſenſibles pour des perſonnes qui ont connu longtems les douceurs de l'abondance. Une trahiſon de la fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le Pere dont l'humeur étoit fort violente, balança s'il ne devoit point avoir recours au remede Anglois. Son Epouſe s'apperçut de ſes agitations, & le connoiſſant capable d'une réſolution funeſte, elle ſe hâta d'employer tous ſes ſoins pour la prévenir. Mais quels motifs pouvoit-elle employer ! La tendreſſe qu'il avoit pour elle & pour ſes enfans n'étoit propre qu'à porter ſa douleur au comble. Il n'y penſoit qu'avec des tranſports qui reſſembloient au dernier deſeſpoir. D'un autre côté, la ſeule penſée de recourir à l'aſſiſtance de ſes proches tourmentoit mortellement une homme fier, qui n'avoit jamais eu beſoin du ſecours de perſonne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruel-

lement que tous les ſupplices. Ajoûtez la honte de décheoir aux yeux de toute la Ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin, il ne parloit que de ſe donner la mort; & lorſque ſon Epouſe, qui étoit continuellement à le veiller, l'exhortoit à prendre des ſentimens plus modérez, il ne lui répondoit qu'en la preſſant elle-même de ſe délivrer de la vie à ſon exemple, & d'inſpirer la même penſée à leurs enfans.

C'eſt de lui-même qu'on tient ce détail. Il confeſſe encore aujourd'hui que ſa patience fut pendant pluſieurs jours à l'extrémité, ou plutôt qu'il étoit abſolument abandonné de la raiſon. Une idée qui vint à ſon Epouſe, & qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit preſqu'en un moment la force & même le calme à ſon eſprit. Tout n'eſt pas deſeſpéré, lui dit-elle; j'ai de la ſanté, & nos cinq enfans en ont auſſi. Quittons la Ville où nous ſommes, pour aller demeurer à Paris. Nous n'y ſerons connus de perſonne, & nous travaillerons vos enfans & moi à vous faire vivre honnêtement. Elle ajoûta, que ſi ſon travail ne ſuffiſoit pas, elle ſe

réduiroit à demander secretement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis ; non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité : mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je sçais ce qui nous reste à faire. Mon desespoir ne venoit que de ma tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquile après ce discours. Toute sa famille le devint comme lui, & sans être sauvez de la misere ils retrouverent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans sa femme & dans ses enfans qu'un effet de son exemple. Pour lui, dont la tranquillité décidoit ainsi de celle des autres, il devoit la sienne à deux résolutions qu'il avoit formées sur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce soit la grace ou sa seule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjoncture, c'est ce que je n'entreprends point d'éclaircir. Il suffit pour mes vûës, que le parti qu'il embrassa soit digne de la plus parfaite philosophie, & qu'il paroisse venir ex-

térieurement de cette source.

Il ne perdit pas un moment pour recueïllir les débris de sa fortune, qui ne consistoient plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut même arrêtée par quelques Créanciers. A peine fit-il cent pistoles de ce qu'il eut de reste. Il quitta secretement la Ville avec sa famille & cette somme. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme son Epouse s'y attendoit encore, il prit celui d'une Province voisine; & dès le premier Bourg où il se crut inconnu, il quitta ses habits pour en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il fit faire la même chose à son Epouse & à ses Enfans. Puisqu'il a plû à la fortune, leur dit-il, de changer notre condition, il faut porter la marque du sort auquel nous sommes condamnez. Tâchons d'en prendre aussi les sentimens. Ayant continué sa route, il arriva dans un grand Village qui lui parut propre au dessein qu'il avoit médité. Il y loüa une cabane dans l'endroit le plus écarté, avec un petit champ, & quelques arpens de Vignes. Il y mit des Meubles conformes au lieu. Vous m'avez offert, dit-il à sa femme, de travailler avec vos

enfans pour mon entretien ; il n'eſt pas juſte que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre ſubſiſtance commune. Mes fils partageront mon travail, & vous ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant quelques larmes qui couloient de ſes yeux : Si je croyois, ajoûta-t-il, que ces pleurs marquaſſent votre répugnance pour le genre de vie que je vous fais embraſſer, je vous offrirois à mon tour de vous procurer une vie plus douce, dans quelque Ville, où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail : mais ſi je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines ſoient celles qui vous touchent, ſoyez ſûre que vous n'avez aucune raiſon de vous affliger des miennes. Je ſens que je puis être heureux dans la condition où nous ſommes. Nous avons moins de commoditez ; mais nous aurons moins de beſoins.

Il employa ce qui lui reſtoit d'argent à ſe pourvoir de laine & de toile, pour occuper ſes filles ; & d'inſtrumens propres à cultiver la terre, pour ſes fils & pour lui-même. Il prit un Payſan dans ſa maiſon pour leur en montrer l'uſage. Quelques jours d'e-

xercice leur firent ſurmonter toutes les difficultez. L'exemple continuel de leur Pere & de leur Mere leur inſpira une eſpece d'émulation, qui ne s'eſt point réfroidie depuis quinze ans. Ils vivent entr'eux dans une paix & dans une union admirables. Quoiqu'ils ayent peu de communication avec leurs voiſins, leur douceur & leur civilité n'a pas laiſſé de les faire aimer. C'eſt chez eux que les Habitans du Village prennent les Ouvrages de toile & de laine qui ſont en uſage à la campagne. Le profit qu'ils en tirent ſuffiroit ſeul pour la vie ſobre dont ils ont formé l'habitude. Ils ſe promenent les jours de Fêtes; ils liſent, ils s'amuſent innocemment. Le Pere a propoſé pluſieurs fois à ſes deux fils, qui ont tous deux plus de trente ans, de prendre le parti des armes, ou de chercher quelqu'autre voye de fortune. Ils proteſtent que rien n'eſt capable de leur faire quitter leur cabane, auſſi longtems que leur Pere, leur Mere & leurs Sœurs peuvent avoir beſoin de leur ſecours.

Comme il étoit impoſſible que ſa curioſité ne portât point tôt ou tard le Curé de la Paroiſſe & les principaux Habitans à s'informer de quel pays ils

étoient venus, & par quelle raiſon des perſonnes qui paroiſſent ſi bien nées ſe trouvent dans la miſere, ils ont pris le parti de s'ouvrir au Curé, en le priant d'arrêter la curioſité des autres. C'eſt du Curé même que l'on a ſçu leur hiſtoire. Il ajoûte, que lorſqu'on paroit admirer la force d'eſprit avec laquelle ils ſe ſont ſoumis à leur mauvaiſe fortune, ils répondent qu'il n'eſt pas plus ſurprenant de voir paſſer quelqu'un des richeſſes à la pauvreté, que de la pauvreté aux richeſſes; que ces deux états n'étant que des *manieres d'être* & des différences extérieures qui ne changent rien à la nature de l'ame ni au fond des ſentimens, il n'eſt queſtion que d'un peu d'habitude pour ſe faire à celui dans lequel il plaît à la fortune de nous faire paſſer, & pour oublier celui d'où l'on eſt ſorti.

Réflexions ſur ce qui précede.

Toutes les réflexions que je pourrois faire ſur ce récit & ſur les précédens, n'ouvriroient pas les yeux à ceux qui ne ſont point capables de ſentir d'eux-mêmes combien le Philoſophe de France eſt ici ſupérieur à ceux d'Angleterre. On répondra, que les exemples de cette haute Philoſophie ſont rares parmi nous. Cela peut être vrai:

mais puisqu'il est certain que le desespoir ne porte personne à se tuer en France, & que les malheurs de fortune n'y sont pas moins communs qu'en Angleterre, il faut bien qu'en général nous ayons des ressources que les Anglois ne connoissent point, soit pour nous défendre de la douleur, soit pour la surmonter. Contentons-nous là-dessus du témoignage que l'expérience nous met en droit de nous rendre à nous-mêmes, & n'espérons pas que nos braves Voisins fassent jamais le moindre aveu qui donne à notre Nation quelque supériorité sur la leur.

J'entends un aveu général; car ils ne laissent pas de nous rendre volontairement justice dans une infinité de cas particuliers. Nous devons leur sçavoir gré, par exemple, de celle que la Societé Royale a renduë à M. de Mairan. Après avoir fait traduire plusieurs de ses Ouvrages, & s'être fait rendre un compte exact des autres dans ses Assemblées, elle n'a pas crû devoir se borner aux marques d'estime qu'elle lui avoit déja données par quelques Lettres particulieres; & persuadée que les distinctions qu'on accorde au mérite font autant d'honneur à ceux qui les

M. de Mairan aggregé à la Societé Royale de Londres.

donnent qu'à celui qui les reçoit, elle s'en eſt fait un d'aggtéger (a) M. de Mairan à ſon Corps. M. *Cromwel Mortimer*, Secretaire de l'illuſtre Académie, s'eſt acquitté de cette commiſſion par une Lettre fort civile, où il s'applaudit de l'honneur qu'il en reçoit lui-même, & de la gloire qui doit en revenir à ſa Patrie.

Caractere de M. de Mairan.

En effet, ſans compter que la pénétration & la juſteſſe d'eſprit, qui font le caractere particulier des Ecrits de M. de Mairan, ſont des qualitez fort reſpectées en Angleterre, les Anglois ont trouvé dans ſon dernier Ouvrage ſur *l'Aurore Boréale*, deux fortes raiſons de s'y intéreſſer; car il eſt queſtion d'un Phénomene qui eſt devenu très-fréquent dans leur pays, & ſur lequel

Son Traité des Aurores Boreales.

(a) La nouvelle méthode de la Société Royale dans les Elections, eſt fort ſinguliere. Après avoir propoſé celui qu'on penſe à recevoir, & fait l'éloge de ſon mérite & de ſes talens, on affiche dans *Cranecourt* qui eſt le lieu des Aſſemblées, un grand Tableau où le nom du *Candidat* eſt écrit. Chaque Membre de la Société écrit le ſien au-deſſous, & l'élection n'eſt finie que lorſqu'elle eſt ainſi ſignée du nom de tous les Membres. Comme on ne propoſe pas toujours des *Mairans*, il arrive quelquefois que le Tableau eſt longtems ſuſpendu avant que d'être rempli.

leur propre Nation n'avoit point encore produit d'Obſervations régulieres. En ſecond lieu, M. de Mairan fait profeſſion de n'appuyer ſon hypotheſe que ſur des principes de Phyſique & de Méchanique également reçûs des Anglois & de nous. La maniere dont il s'exprime, en adoptant la doctrine de M. Newton ſur la peſanteur des Corps & ſur les loix de la Force centrale, eſt un éloge qui a dû flatter extrêmement nos Voiſins. „ Ce ſont à „ mon avis, dit-il, (*a*) autant de vé„ ritez ou de *prémiſſes* qui appartien„ nent deſormais à toute Philoſophie „ naturelle, ſans en excepter celle „ qui ſemble le plus s'oppoſer à la „ Philoſophie de M. Newton. Un „ Ciel mieux connu, & des principes „ du Mouvement mieux développez, „ ont donné à ce grand Homme un „ avantage ſur Deſcartes, & ſur les „ premiers Carteſiens, qui ne ſçauroit „ ôter à ceux-ci la gloire qu'ils ont ſi „ juſtement acquiſe, & qui doit en-

(*a*) Traité Phyſique & Hiſtorique de l'Aurore Boréale, ſect. 3. chap. 1. *Mortier* a donné depuis peu à Amſterdam une nouvelle Edition de cet Ouvrage, in 12. La Traduction Angloiſe qui s'en eſt faite à Londres eſt in 8°.

„ core moins tourner au préjudice de
„ leurs ſucceſſeurs, ou leur interdire
„ l'uſage des connoiſſances que les tems
„ ont amenées; ſous prétexte qu'elles
„ ne ſont point ſorties de leur Ecole.

Après ce témoignage, les Anglois ne doivent plus nous accuſer de rejetter par jalouſie les principes de M. Newton. M. de Mairan s'eſt attaché de même à ne citer que des Obſervations aſtronomiques avoüées de part & d'autre, & rien n'eſt ſi prévenant en faveur de ſon ſyſtême que de lui voir ainſi fonder ſes preuves & ſes explications ſur des autoritez qui ne ſont combattuës de perſonne. Cette conformité d'opinions eſt un des trois principaux caracteres (a) de la vérité, mais qui devient comme inconteſtable lorſqu'il ſe trouve fortifié par une circonſtance auſſi ſinguliere que celle que j'ai appriſe depuis peu, & dont je dois ici compte au Public.

Anecdote littéraire.

M. le Marquis *Poleni*, Profeſſeur à Padouë, excité par l'Ouvrage de M. de Mairan à faire de nouvelles recherches ſur les Aurores Boréales, s'eſt procuré un Livre nouvellement imprimé en

(a) *Quod ubique, quod ſemper, quod ab omnibus.* Vincent de Lerins.

Suede, où le même ſujet eſt traité par un Suédois. C'eſt une Relation exacte de tous les Phénomenes de cette nature qui ont été obſervez dans tout le Nord depuis environ vingt ans. Ils ne s'accordent point pour le tems & pour le nombre avec ceux des parties plus méridionales de l'Europe ; mais il ſe trouve, malgré cette différence, qu'ils ſervent merveilleuſement à fortifier les preuves de fait que M. de Mairan a réünies au Chapitre IX. de ſa quatriéme Section. On eſt ſurpris qu'en les rapprochant de ce Chapitre, & en les réduiſant en Tables comme ceux qui y ſont rapportez, ils donnent préciſément les mêmes conſéquences & les mêmes réſultats. S'il y a quelque fond à faire ſur un ſyſtême, c'eſt aſſûrément lorſque ſans aucun deſſein concerté, les principes, les faits & les obſervations de tous les pays, concourent ſi heureuſement à l'établir.

Les Ouvrages de M. de Mairan ſont d'ailleurs ſi connus, & ſon nom a ſi peu beſoin de mes éloges, que je ne dois point allonger cet Article par un détail qui n'offriroit rien de nouveau. Mais je ne rejetterai point une Remarque qui me vient en le finiſſant :

C'eſt que par un exemple unique, le mérite de M. de Mairan lui a fait obtenir les quatre diſtinctions les plus flateuſes à mon gré, qu'un Sçavant François puiſſe eſpérer de nos jours. Chaque ſiecle a les diſtinctions (*a*) qui lui ſont propres. Le nôtre eſt ſi philoſophe qu'il n'attache aucun prix aux biens de fortune, du moins lorſqu'il eſt queſtion d'eſtime & d'honneur. Mais il n'y a point de philoſophie qui ait dû empêcher M. de Mairan d'être ſenſible aux quatre faveurs qu'il a reçûës ſucceſſivement: L'une, du Corps de Sçavans le plus reſpectable qu'il y ait à Paris, en ſe voyant aſſocier à l'Académie des Sciences à titre de Membre Penſionnaire; la ſeconde, d'une des plus célebres Académies de nos Provinces, lorſque par une excluſion plus glorieuſe que toutes les loüanges, elle lui a fait déclarer (*b*) qu'il ne devoit plus prétendre au Prix qu'elle propoſe à l'émulation des Sçavans. J'ai parlé de la

(*a*) Voy. l'Eſſai de M. du Tillet ſur les honneurs rendus aux Sçavans, &c.

(*b*) M. de Mairan ayant remporté pour la troiſiéme fois le Prix de Phyſique à Bordeaux, par ſa Diſſertation ſur les Phoſphores, l'Académie l'a fait prier de ne plus entrer en lice, parce qu'il décourage ſes Concurrens en leur ôtant toute eſpérance de vaincre.

troiſiéme, qui n'eſt pas la moins précieuſe, puiſqu'elle vient d'une Nation qui affecte hautement de ſe déclarer notre Rivale, & qui toute prodigue qu'elle eſt pour ſes propres (a) Citoyens du même dégré d'honneur qu'elle vient d'offrir à M. de Mairan, ne l'accorde que rarement aux Etrangers. Enfin, l'on ne doit pas compter pour une faveur légere l'eſtime & l'attention de la Cour, qui a fait l'honneur à M. de Mairan de lui accorder un Logement commode au Louvre.

Avantages des bons Ecrivains.

Ne ſeroit-ce pas de tels exemples qui faiſoient dire il y a peu de jours à une perſonne qui ſe picque d'eſprit, que tout lui paroiſſoit charmant & digne d'envie dans la Profeſſion des Gens de Lettres ? Voici ſes raiſons. S'ils ſont aſſez favoriſez du Ciel pour écrire avec ſuccès, il n'y a rien de ſi doux que les fruits qu'ils en recuëillent ; eſtime, honneurs, careſſes, récompenſes, quel prix flateur ! A quoi l'ambition peut-elle aſpirer de plus glorieux ! Pour

(a) Rien n'eſt ſi facile pour un Anglois que de ſe faire recevoir dans la Société Royale, lorſqu'il eſt en état de faire certaines dépenſes qu'on exige. C'eſt pour remédier à cet abus qu'on a introduit nouvellement la méthode du Tableau.

Consolation des mauvais. ceux qui n'ont pas le bonheur de plaire, l'amour-propre ne supplée-t-il pas à tout ce que le Public leur refuse ! Il faut même que la satisfaction intérieure dont ils sont redevables à leur imagination surpasse tout ce qu'on peut s'en figurer ; car qui concevroit autrement qu'ils voulussent essuyer pour elle, tantôt les sifflets du Parterre, tantôt les traits amers de la Critique, ou du moins s'y exposer de nouveau lorsqu'ils en ont fait une fois l'expérience?

Je ne suis ni assez bon ni assez mauvais Ecrivain pour juger de ces deux situations par moi-même. Mais s'il est vrai que l'exemple de ceux qui se distinguent rende leur condition digne d'envie, je vais prouver par une avanture toute récente que les illusions les plus flateuses de l'amour-propre dans un Auteur qui se voit méprisé du Public, sont sujettes à d'étranges alternatives.

Triste fin de M. *Nimo*. Les Nouvelles de Londres du mois passé (a) nous avoient appris que M. *Nimo*, Théologien d'Edimbourg, avoit été retranché de la Société Théologique de cette Ville, pour avoir

(a) *Whitehall evening post* 8. Avril 1735.

combattu hautement la révélation divine & le Myſtere de la Trinité. On ſçavoit auſſi que le chagrin qu'il avoit reſſenti de cette diſgrace, l'avoit fait tomber dans une maladie violente qui l'avoit mis en quatre jours au tombeau. Son ſort étoit plaint des uns, & jugé indigne de compaſſion par les autres, ſuivant les différens principes de ceux dont il s'étoit fait des ennemis ou des partiſans. Mais aujourd'hui qu'on eſt informé des motifs qui lui firent attaquer la Religion, & des véritables cauſes de ſa maladie & de ſa mort, ſon avanture eſt devenuë l'objet des railleries de tout le monde.

Dès l'âge de quinze ans ſa paſſion dominante avoit été de ſe diſtinguer dans la République des Lettres. Une mémoire prodigieuſe & une imagination ardente, avec une certaine facilité de ſtile, lui avoit fait produire avant la fin de ſes études pluſieurs petites Brochures qui lui avoient attiré les applaudiſſemens de ſes Parens & de ſes Amis. Ceux que le ſang ou l'amitié n'aveugloit pas, prétendoient moins loüer ſes Ouvrages qu'encourager ſon zele pour l'étude, & ſe promettoient ſeulement de lui voir mériter des loüan-

ges plus justes à l'avenir ; mais l'amour-propre, qui tourne tout en sa faveur, persuada dès lors à M. Nimo qu'il étoit devenu l'idole du Public. Il continua d'écrire, avec la même opinion de son mérite, jusqu'à ce que le refus que fit son Libraire de recevoir & d'imprimer ses Ouvrages commença à blesser un peu sa vanité. Ce fut bien pis lorsqu'en ayant demandé brusquement la raison, on lui fit voir qu'à la réserve d'un petit nombre d'Exemplaires qui avoient été distribuez dans sa famille, tous ses Livres avoient gardé fidelement la boutique ; & qu'on n'auroit pas même consenti à mettre le second sous presse après le mauvais succès du premier, si son Pere n'eût fait tous les frais de l'impression. Jamais la présomption d'un Auteur n'avoit été humiliée d'une maniere si sanglante. Les Imprimeurs, les Libraires, l'ignorance du siecle, le mauvais goût des gens de Lettres, tout fut pris à parti. Enfin, M. Nimo, dans le premier mouvement de son dépit, jura d'écraser toutes ses plumes, résolu de se venger par un éternel silence de l'affront qu'il avoit reçu du Public.

Cette résolution dura peu. Il s'é-

toit engagé fort jeune dans le miniſtere eccléſiaſtique. Le ſouvenir de ſa condition lui fit penſer qu'il avoit peut-être pris le change en écrivant juſqu'alors ſur des ſujets littéraires ; non ſeulement parce qu'étant moins convenables à ſon état, quantité de Lecteurs ſcrupuleuſement attachez aux bienſéances en avoient pû prendre occaſion de négliger ſes Ouvrages, mais encore parce que le goût de ſa Nation paroît aujourd'hui plus déclaré que jamais pour les recherches de Religion. Il fut d'autant plus ſatisfait de cette réflexion, qu'il y trouvoit dequoi réparer juſqu'à un certain point tout ce que ſon amour-propre avoit ſouffert. Il pardonna même au Public d'avoir refuſé à ſes Eſſais littéraires, l'eſtime qu'il ſe crut ſûr d'obtenir par des Ouvrages plus importans. Le premier fruit de ſon travail fut un in 4°. imprimé à ſes dépens, ſous le titre de *Préſervatifs contre l'Incrédulité.* Mais ſoit malignité de ſon étoile, ou défaut de mérite dans ſon Ouvrage, il eut encore la mortification de voir demeurer tous les Exemplaires entre ſes mains. Ce fut alors que l'indignation & le reſſentiment prirent le deſſus ſur ſa

raiſon. Ne pouvant ſe faire connoître par un Ecrit où il n'avoit rien épargné pour la défenſe du Chriſtianiſme, il entreprit de l'attaqner ouvertement, & il ſe crut ſûr du moins d'obtenir quelque rang dans l'eſprit du Public auprès des Tyndals & des Woolſtons. Cependant on m'aſſûre qu'il fut trompé juſques dans cette eſpérance, & que ce fut le deſeſpoir où ſon orgueïl fut réduit par toutes ſortes de voyes, qui le porta à publier de bouche les pernicieux principes qu'il avoit râché d'établir dans un Ouvrage intitulé, *Examen des motifs de la Foi*, que perſonne ne vouloit lire. C'eſt ce qui ſe fait croire facilement d'Edimbourg, où la Religion eſt beaucoup plus reſpectée qu'à Londres. Quoiqu'il en ſoit, les Théologiens de cette Ville ont ſi peu ménagé M. Nimo lorſqu'il a voulu toucher à la révélation & au myſtere reſpectable de la Trinité, qu'étant mort quatre jours après ſon châtiment, il eſt à préſumer que c'eſt de chagrin & de honte; car ce ne ſeroit pas finir ſérieuſement ce récit que d'attribuer ſa mort, avec mon Correſpondant, au deſeſpoir de n'avoir pû perſuader au Public qu'il étoit auſſi

bon Ecrivain qu'il s'en flattoit lui-même.

Les trois Articles précédens me paroiſſent d'une longueur fatiguante, & je ſouhaite que mes Lecteurs ne s'en ſoient point apperçûs plutôt que moi : Mais voici du mélange & de la variété.

Pieces goûtées en Angleterre.

1°. Deux Epigrammes eſtimées à Londres. L'une, ſur la Groſſeſſe avancée de la Princeſſe d'Orange. (*a*)

Optemus licèt ut naſcatur maſcula proles
Naſſavio, ſcimus vota valere nihil.
Hoc exoremus : ſit ut alma puerpera ſalva,
Matri-ve & par ſit fœmina, Mas-ve Patri.

Ces bagatelles ſervent à faire connoître le goût d'une Nation, ſurtout lorſque le ſujet n'ayant rien d'extraordinaire, il n'y a que le tour qui puiſſe les faire trouver belles à ceux qui les eſtiment.

La ſeconde paroîtra peut-être meilleure, & pour le tour, & pour le ſens,

(*a*) La Traduction qu'on en a faite en Anglois fait honneur à la force & à la *conciſion* de la Langue.

That Anne to great Naſſau a male
May bring, pray'rs vainly we prefer :
To ſpare the Root, *may they prevail ;*
The Branch . . . , *but equal him or her.*

qui mérite bien que les Athées, s'il en eſt quelques-uns, prennent la peine d'y réfléchir deux fois.

Sic negat eſſe Deos Epicuri de grege Porcus,
Primus (*a*) in orbe Deos fecit *ubique* timor.
Mentis inops! ptimum quid fecit in orbe timorem?
Divorum ne timor Diis prior eſſe poteſt?

Epigramme dérobée à la France.

L'Auteur du *Gentleman's Magarine*, connu ſous le nom de *Sylvanus Urban*, avoit propoſé quelques Prix pour les meilleures Epigrammes qui lui ſeroient envoyées dans un certain terme. Il en reçut un grand nombre, dont pluſieurs ont été publiées & récompenſées. Celle qu'on va lire tient le premier rang. J'y joindrai la traduction.

The Carter turned Logician.

Giles Jolt *as ſleeping in his cart he lay,*
Some pilfring villains ſtole his team avvay.
Giles VVakes and cries, vvat's here; a dickings, vvhat!
VVhy hovv novv — am j Giles, or am j not?
If he, j've loſt ſix Geldings, to my ſmart;
If not, odds buddy kens, j've found a cart.

Le Chartier devenu Logicien.

Giles Jolt s'étant endormi dans ſon

(*a*) Tout le monde ſçait que ce vers eſt de Lucrece.

chariot, quelques fripons déroberent ſon attelage. Enfin, Giles s'éveille: Bonté de Dieu! s'écrie-t-il en ſe frottant les yeux; Eh! que vois-je là? Mais examinons un peu cette avanture. Suis-je Giles, ou ne le ſuis-je pas? Si je le ſuis, hélas! J'ai perdu ſix bonnes (*a*) Juments. Si je ne le ſuis pas, j'ai ma foi trouvé un Chariot.

Il n'y a point de François qui ne reconnoiſſe ici le Poëte Anglois pour un Plagiaire. M. Menage dit (*b*) qu'il avoit toujours pris plaiſir à cette idée d'Arlequin, dans le Théâtre Italien, lorſque s'appercevant à ſon réveil qu'on lui a volé ſon Cheval, & qu'il ne lui reſtoit que la bride: „ Suis-je Arle„ quin, dit-il, ou ne le ſuis-je pas? „ Si je ne le ſuis pas, je gagne une Bri„ de; ſi je le ſuis, j'ai perdu un Che„ val. Nos Voiſins ne devroient nous „ joüer de ces tours-là qu'en tems de „ guerre.

M. Wiſthon, qui a tourné depuis quelque tems toutes ſes études à l'Aſtronomie, avoit prédit qu'on verroit paroître en 1736. une monſtrueuſe Comete, qui cauſeroit peut-être la

Prédiction d'une Comete.

(*a*) *Geldings* ſignifie proprement des Taureaux ou des Bœufs d'attelage. *Drawings Bulls.*

(*b*) Menagiana.

ruine de l'Univers, ou du moins qui seroit suivie (a) d'une infinité de malheurs. Après avoir renouvellé ses calculs, il confesse aujourd'hui qu'il s'est trompé pour le tems, & que sa Comete ne paroîtra qu'en 1758. Il se rétracte de même sur les effets funestes qu'il lui attribuoit, & il les réduit à quelques malignes influences qui pourront causer, dit-il, un grand nombre de morts volontaires. Mais il est si certain de ce dernier pronostic, qu'il offre de le soutenir par un pari considérable, en déclarant que son âge n'est pas assez avancé pour faire craindre aux Parieurs que la mort lui fasse abandonner la partie. On voit du moins dans cet exemple un Philosophe attaché de bonne foi à ses principes.

Je supplie mes Lecteurs d'oublier les promesses de ma Feüille précédente. *Obligant enim pacta*, (b) *non ad ipsam rem pactam, sed ad summum conatum: hoc enim solum, non res ipsa in nostra potestate sunt.* Le *conatus* est prouvé par l'interruption du dernier *Pour & Contre*.

(a) *That should destroy or hurt the world.* Vid. the Monthly intelligencer for April.
(b) Hobbes *de Cive.*

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXV.

MOn Correſpondant joint aux Nouvelles de la Feüille précédente un Extrait fort intéreſſant de quelques Lettres écrites de France en Angleterre, par un Anglois qui fait depuis un an ſon ſéjour à Paris.

Extrait de quelques Lettres Angloiſes.

„ La bonne intelligence, dit-il dans „ une des dernieres, qui regne depuis „ longtems entre les François & nous, „ a fait paſſer à Paris quantité de nos „ uſages. J'admire en particulier le „ progrès que la liberté d'écrire y fait „ de jour en jour. Non que les Loix „ de la Preſſe ayent commencé à ſe „ relâcher, car jamais au contraire on „ n'a vû tant de réſerve & de ména-

„ gemens dans les Ecrivains qui font
„ profession de les respecter ; & l'on
Modération des Ecrivains périodiques de France. „ cite pour exemple de modération
„ jusqu'aux Ecrivains périodiques,
„ c'est-à-dire ceux qui par l'engagement
„ où ils sont de paroître régulierement
„ sur la Scene, & d'y produire tout ce
„ qui peut picquer la curiosité du Pu-
„ blic, semblent être resserrez dans des
„ bornes moins étroites. Mais l'esprit
Abus que d'autres font de leur plume. „ de satire qui ne s'accommode pas si
„ aisément du joug, s'est ouvert d'au-
„ tres voyes que la Presse. Tout ce
„ qu'on veut faire servir à blesser la
„ Religion & ce qu'il y a de plus res-
„ pectable, à détruire l'honneur du
„ prochain, à satisfaire la haine, l'en-
„ vie, les desirs de vengeance, se com-
„ munique au Public par des Copies
„ manuscrites, qui se multiplient bien-
„ tôt à l'infini. L'ardeur est extrême
„ à se les procurer. L'innocence, l'hon-
„ neur, la vérité, se trouvent ainsi
„ en proye à la malignité de ceux qui
„ se plaisent à les attaquer ; & comme
„ il est difficile, dans une Ville aussi
„ peuplée que Paris, que les Auteurs
„ de ces Pieces scandaleuses puissent
„ être connus, la certitude de l'impu-
„ nité a fait monter en peu de tems

„ la licence au comble. Vous en ju-
„ gerez par quelques exemples.....
(L'Ecrivain Anglois cite les Pieces de ce genre qui ont eu le plus de cours à Paris, & s'étend en particulier sur la Lettre qui portoit le nom de Mademoiselle de Seine.) Lettre contre l'Académie Françoise.

„ Quelqu'idée, continuë-t-il, que les „ Etrangers se forment de la licence de „ nos Presses, il est certain qu'on n'a „ point d'exemple à Londres de ce „ genre effréné de satyre qui attaque un „ Corps respecté de toute la Nation, & „ qui n'en épargne pas un seul Membre. „ Notre malignité est mieux entenduë. „ Chez nous, un Auteur satyrique a „ toujours soin de ménager la réputa- „ tion de sa Patrie, & l'honneur de „ son propre jugement; c'est-à-dire, „ 1°. que les ressentimens particuliers „ n'aveuglent personne jusqu'à lui fai- „ re oublier qu'il est Anglois, & par „ conséquent intéressé à ne jamais dé- „ crier publiquement ce qui appartient „ à la gloire de ce nom. 2°. Judicieux „ jusques dans nos haines, nous som- „ mes persuadez que c'est être méchant „ *gratis*, & se couvrir soi-même de honte, „ que de vouloir deshonorer un Corps „ par une odieuse énumération de tous Remarques sur cette Piece.

„ les Membres : car en ſuppoſant même que le plus grand nombre offrît „ un juſte ſujet à la ſatyre, il eſt comme impoſſible qu'il n'y ait nulle exception à faire ; or la ſeule idée d'un „ *Andabate* qui ne fait exception de „ perſonne, & qui porte ſes coups ſans „ diſcernement & ſans meſure, forme „ un préjugé qui n'eſt deſavantageux „ qu'à lui, & qui décrédite les traits „ les plus juſtes de ſa ſatyre, en les „ faiſant regarder du même œil que „ les traits faux ou exagérez avec leſquels ils ſe trouvent confondus. Je „ ne crois donc pas Meſſieurs de l'Académie Françoiſe fort bleſſez par „ le Libelle qu'on a fait courir contre „ eux ; mais quels qu'ayent pû être les „ motifs de l'Auteur de cette Piece, „ je le regarde comme un homme de „ peu de jugement, & comme un „ mauvais François.

Et ſur les Satyres de Parti.

„ Quant aux Satyres de Parti, je dirai de celles de France ce que j'ai „ toujours penſé des nôtres : c'eſt qu'avec quelque certitude qu'on croye „ reconnoître ou l'erreur ou le ridicule, dans le Parti qu'on attaque, „ & quelque juſtice qu'on ſuppoſe par „ conſéquent à ne pas l'épargner, le

„ reſpect qu'un Ecrivain doit à ſa pro-
„ pre cauſe ne lui permet pas de l'ex-
„ poſer aux repréſailles du Parti oppo-
„ ſé. Elles ſont inévitables, ſurtout
„ dans les querelles de Religion. Une
„ injure en attire deux. Une raillerie
„ en produit une plus amere; de ſorte
„ qu'en faiſant tort au Parti qu'on veut
„ décrier, on ne rend gueres un meil-
„ leur office à celui qu'on veut défen-
„ dre. Auſſi ne me perſuaderoit-on
„ jamais que ces ſortes de Pieces vien-
„ nent des honnêtes gens de chaque
„ Parti. C'eſt la guerre des *Goujats*,
„ qui s'exerce par des injures. Et s'il
„ ſe trouve quelques noms célebres
„ parmi ceux qui ont employé ces mi-
„ ſérables armes, je m'imagine qu'on
„ ne feroit pas beaucoup d'honneur à
„ leur mémoire en découvrant quels
„ ont été leurs motifs.

Ces réflexions ont beaucoup de force dans la bouche d'un Anglois; & ſi elles ſont juſtes dans ce qu'elles contiennent d'honorable pour l'Angleterre, elles doivent nous faire revenir d'un préjugé peu favorable à cette Iſle. J'avouë que dans le long ſéjour que j'y ai fait, je n'ai jamais remarqué cette différence avantageuſe pour les An-

glois, que l'Ecrivain releve entre leurs Satyres & les nôtres. Au contraire, s'il avoit fallu comparer à quelque chose la licence qui regne aujourd'hui parmi nous, je l'aurois comparée à celle qui regne à Londres. Mais de quelque maniere que ce problême se décide, il n'est pas glorieux pour nous de donner aux Etrangers un spectacle qui nous attire leur censure ; & si c'est trop demander à l'envie ou à la haine que de vouloir assujettir ceux qu'elles possedent à garder des ménagemens pour l'amour d'eux-mêmes, ils devroient du moins, suivant le principe de l'Anglois, se faire un peu de violence par ménagement pour leur Patrie. Quel seroit l'étonnement de (a) M. Walin, si revenant à Paris, il y

(a) Homme de Lettres Allemand, qui dans un Ouvrage Latin imprimé à Nuremberg en 1722. sous le titre de *Lutetia Parisiorum erudita*, ne se lasse point d'admirer la politesse des Gens de Lettres de Paris, l'union qui regne entr'eux, leur haine pour la médisance & la satyre, &c. *Ingratissimus*, dit il, *omnium quos terra unquam produxit hominum forem, nisi, quod verum sit de Gallia, sive eam togatam, sive sagatam, sive etiam sacram considero, dicerem nihil ea ipsa dari elegantius, & societati hominum civili gratius. — Doctores, non truces, sed blandos, non maledicos, sed humanos, non molestos, sed officiosos, &c.*

trouvoit les Gens de Lettres si différens de ce qu'ils lui parurent il y a quinze ans !

Il ne seroit pas inutile à toutes les Nations qui sont un peu jalouses de leur gloire, de faire souvent réflexion qu'elles ont ainsi dans leur propre sein une multitude d'Etrangers qui les observent, & qui publient au dehors leurs défauts & leurs vertus. On se fait des illusions trop favorables, quand on croit n'avoir point d'autre Juge que soi-même ou ceux à qui l'on ressemble. Le même tour de génie qui domine dans une Nation, & qui la rend telle qu'elle est, fait ordinairement qu'elle s'admire, parce qu'elle n'a point d'autre regle d'estime que ses propres idées. C'est ce que Montagne dit (a)

Réflexion utile.

(a) Je me souviens de l'endroit, qui mérite d'être cité. » Il semble à chacun que la mat-» tresse forme de l'humaine nature est en lui. » Selon elle il faut régler toutes les autres. » Les allûres qui ne se rapportent aux sien-» nes sont feintes & fausses. Lui propose-t-on » quelque chose des actions ou facultez d'un » autre ? La premiere chose qu'il appelle à » la consultation de son jugement, c'est son » exemple. Selon qu'il en va chez lui, selon » cela va l'ordre du monde. O ! l'ânerie in-» supportable ! *Essais l. 2. ch. 32.*

beaucoup plus agréablement que moi. Mais elle ne pourroit faire attention qu'elle a d'autres Juges à redouter, ſans deſirer de ſçavoir ce qu'ils penſent d'elle, & ſans en tirer pour fruit quelqu'augmentation de lumieres, dont elle profiteroit fort ſouvent pour rectifier ſes opinions & ſa conduite. Voici, par exemple, quelques nouvelles Obſervations d'un Voyageur étranger qui nous feront changer d'idées ſur un défaut que nous attribuons communément à nos Voiſins, & qui diminueront quelque choſe de l'opinion que nous avons de nous-mêmes.

Obſervations d'un Etranger.

„ Il y a des Anglois qui de certains „ jours paroiſſent méconnoître ceux „ avec qui ils ont vécu la veille. Au „ premier voyage que j'ai fait dans „ leur Pays, j'ai d'abord été étonné de „ ces façons d'agir, & j'en attribuois „ la cauſe à la fierté Angloiſe. Mais „ j'ai reconnu que c'étoit bien plus „ l'effet d'une humeur mélancolique, „ répanduë ſur preſque toute la Na- „ tion. Un Anglois de cette humeur „ n'en eſt pas moins mon ami. Il n'y a „ qu'à ne point faire attention à cette „ inégalité ; il revient de lui-même. „ De ſon côté il pardonne à ſon ami

„ les abſences qui peuvent lui arriver.
„ Enfin, les Anglois ont des défauts,
„ parce qu'ils ſont hommes; mais je
„ compterai toujours beaucoup ſur
„ un Anglois qui me dira qu'il eſt de
„ mes amis. . . . Leurs manieres
„ different extrêmement de celles des
„ François. C'eſt ce que ceux-ci ne
„ ſçauroient comprendre. Accoutumez
„ à être imitez par toutes les Nations,
„ ils croyent être les Maîtres du Mon-
„ de, & que les Anglois leur font in-
„ juſtice de ne pas vouloir être leurs
„ copies. Les uns & les autres ne ſont
„ peut-être point exempts de très-
„ grands défauts. Mais à vous parler
„ avec franchiſe, voici en deux mots
„ mon ſentiment : Si je n'avois que
„ vingt ans, il me ſemble que je ſerois
„ tout François; maintenant que j'en
„ ai quarante, je m'accommode par-
„ faitement des uſages d'Angleterre.

On demandera ſi ces Obſervations ſont d'un Juge éclairé. Elles ſont du moins d'un homme de condition, qui joint de l'eſprit à une grande connoiſſance du monde; & lorſqu'il eſt queſtion de juger des caracteres & des uſages, cette ſorte de lumieres eſt toujours préférable à celles de l'étude &

Mémoires de M. le Baron de Pollnitz.

du ſçavoir. M. le Baron de Pollnitz, de qui je parle, a donné au Public quatre Volumes de ſes *Voyages*, dans leſquels il s'explique avec la même liberté ſur la plûpart des Nations de l'Europe. Chaque Pays & chaque Ville où il paſſe, chaque perſonne qu'il voit, chaque choſe qu'il entend, fournit matiere à ſes loüanges ou à ſa critique; & de même que celle-ci n'eſt jamais amere, ſes éloges paroiſſent toujours ſinceres & ſans flatterie. Rien ne fait plus d'honneur à un Ecrivain que cette modération, ſurtout dans un Ouvrage de cette nature, où l'occaſion de médire eſt toujours préſente. Les Relations de M. de Pollnitz ſont en forme de Lettres. Il s'arrête particulierement à la peinture des Cours qu'il a viſitées, & où il paroît que ſa naiſſance lui a procuré un accuëil agréable. Les Portraits des Princes, des Miniſtres & des principaux Seigneurs, qui ſont la partie la plus intéreſſante de ſon Ouvrage, doivent paroître d'autant moins ſuſpects qu'il les a tirez d'après nature, & qu'il raconte ordinairement ce qu'il a vû. Son ſtile eſt plutôt négligé que mauvais. Enfin, ſi l'Ouvrage étoit déchargé d'un grand

nombre de descriptions froides & inutiles, qui y mettent souvent de la langueur, & qui ne paroissent y être que pour l'allonger, le reste formeroit un Livre instructif & agréable. Il s'en est fait (*a*) deux Editions. La seconde, qui est celle que j'annonce, contient des augmentations qui ne sont pas de M. de Pollnitz; telles que l'état présent de la Cour de Saxe, où l'on trouve dequoi s'instruire sur tout ce qui regarde la personne de l'Electeur & les Seigneurs qui composent sa Cour.

Voyage littéraire.

On s'étoit promis quelque chose, du Titre d'un autre Voyageur, qui a donné à sa Relation le nom d'Histoire d'un *Voyage Littéraire*, & qui s'est fait imprimer à la Haye chez *Moetjens*. Mais plus ces sortes d'Ouvrages ont d'agrément lorsqu'ils sont heureusement exécutez, plus ils paroissent pesans & ennuyeux quand l'Auteur a manqué son but. Il est vrai que celui-ci n'avoit pas lui-même une grande opinion du succès de son travail. „ C'est un Journal, dit-il, fait à la

(*a*) A Amsterdam. La premiere Lettre est du 6. Juin 1729. & la derniere du 4. Mai 1733. ce qui fait une relation de quatre ans. L'Ouvrage est dédié à l'Electeur de Saxe.

„ hâte. ... Il auroit pû le rendre meil-
„ leur & plus instructif. Mais cela lui
„ auroit coûté trop de tems. L'excuse
est singuliere, mais elle n'est pas assez
forte pour faire passer sur les défauts
d'un mauvais Ouvrage; & si on la sup-
pose sincere, l'unique avantage dont
elle puisse être pour l'Auteur est de
conserver au Public l'espérance de re-
cevoir un jour de lui quelque chose qui
lui fasse plus d'honneur. Notre Voya-
geur arrive à Paris, dont il admire le
tumulte : Il *bouquine* sur les Quais, où
il achete quelques vieux Livres dont
il rend compte à ses Lecteurs. Il voit
quelques Gens de Lettres, qu'il loue
pêle-mêle & sans distinction. Il assiste
a une Procession, où il s'étonne que les
Ecclésiastiques ne rient pas les uns des
autres. Il dîne chez un Ami. Il va à
Nanterre. Telles sont les principales
circonstances de son Voyage de Fran-
ce. Il passe à Londres, dont il rend à
peu près le même compte. Delà en
Hollande, où l'on n'est pas plus amusé
de le suivre. Enfin, il retourne dans
sa Patrie, où des avis auxquels il ne
peut s'empêcher de souscrire, l'obli-
gent de publier cette année une Rela-
tion si curieuse.

J'oublie qu'il ſe ſouvient de m'avoir vû à Londres. Mais en me comblant d'éloges, & en ſe loüant de mes civilitez, il empoiſonne le compliment par un trait de ſatyre, vague, & ſujet aux plus noires interprétations. Je me ſuis attendu depuis mon retour en France à ces galanteries de MM. les Proteſtans, & je ne ſuis pas fâché d'avoir occaſion de m'expliquer ſur la ſeule maniere dont je veux y répondre. S'ils prétendent décrier mon caractere, je défie la calomnie la plus envenimée de faire impreſſion ſur les perſonnes de bon ſens dont j'ai l'honneur d'être connu, dans quelque ſituation que je me ſois trouvé. S'ils en veulent à mes foibleſſes, je leur paſſe condamnation, & ils me trouveront toujours prêt à renouveller l'aveu que j'ai déja fait au Public. Qu'ils les déguiſent après cela ſous toutes ſortes de formes, je leur aurai beaucoup d'obligation s'ils peuvent contribuer à augmenter mon repentir.

Ce que j'appréhende, après ces quatre mots qui me ſont perſonnels, c'eſt qu'ils ne rendent mes remarques précédentes un peu ſuſpectes. Le reſſentiment ne fait-il pas quelquefois les Critiques ! Je conviens qu'on

en pourroit donner mille exemples ; mais outre que la mienne s'accorde ici avec celle de plusieurs autres Ecrivains, je ne la crois pas assez amere pour être rapportée à une mauvaise source.

En déclarant même que j'ai crû rendre justice au Voyage Littéraire, j'ajoûterai que je connois l'Auteur pour homme d'esprit, & qu'on peut en attendre effectivement quelque chose de mieux.

Livres Anglois. J'ai quelques Livres Anglois à faire connoître. Méthode nouvelle pour la guérison de l'Apoplexie. *A new method of curing the Apoplexy*, par le Docteur *John Caterwood*. Ouvrage estimé. *Shell*. Chez *S. Baker*.

Histoire naturelle des Insectes d'Angleterre. Chez *W. Innys*. par M. Albine. Livre plus curieux qu'utile.

An inquiry, into the shape and beauty of Christ, &c. Recherches sur la figure, la beauté, la taille, &c. de N. S. & de la sainte Vierge. 8°. Chez *Straham*. Ce Livre qu'on attribuë à M. Lewis, marque que les Anglois respectent peu ce qu'il y a de plus sacré.

Goutter de M. Ward. Les Gouttes de M. Ward joüissent de leur succès ordinaire, malgré le

déchaînement continuel de la Faculté de Londres. On a vû (N. 72. du Pour & Contre) les assauts qu'il a essuyez. Il a eu le courage de faire face. On est revenu à la charge. La fin de cette guerre est cachée dans l'avenir. Mais il est étrange que l'autorité & l'expérience se trouvent ainsi en contradiction. Je trouve dans l'Ouvrage d'un sçavant Médecin de Paris (*a*) l'origine des premieres Gouttes d'Angleterre. Ce n'est pas le seul Article de son Livre qui mérite d'être lû, mais il est si convenable ici que je le ferai servir d'ornement à cette Feüille.

Origine des Gouttes d'Angleterre.

Il n'y a point eu de remede, dit-il, qui ait fait tant de bruit que les Gouttes d'Angleterre. Elles s'attirerent de l'estime par leurs premiers succès ; mais la maniere dont elles furent distribuées d'abord contribua beaucoup plus à leur réputation. Charles II. Roi d'Angleterre se trouva seul en possession du secret. On se faisoit autant d'honneur que de plaisir d'avoir été guéri par le Remede du Roi. On en

(*a*) Traité de Chimie, contenant la maniere de préparer les Remedes, &c. par M. Maloüin, Docteur de la Faculté de Paris. *Chez Cavelier.*

vantoit extraordinairement les vertus ; & les Courtisans avoient soin d'en cacher les mauvais effets à leur Maître ou de les excuser.

La réputation des Gouttes s'établit ainsi dans toute l'Europe, & se répandit ensuite dans toutes les parties du monde. Les Ambassadeurs Anglois dans les différentes Cours se croyoient obligez de représenter leur Roi en distribuant un Remede qu'il leur donnoit comme une marque particuliere de sa confiance. Il en falloit bien moins pour exciter la curiosité des Chimistes. L'avidité qu'ils eurent de découvrir un secret si vanté les fit travailler ardemment sur toutes sortes de matieres. Ils parvinrent à connoître que c'étoit un Esprit volatil, tiré du regne animal, & rendu huileux aromatique. Ils travaillerent sur divers animaux, & sur leurs différentes parties ; enfin, ils sembloient être convenus de le tirer de la tête humaine, lorsque le Docteur Lister, qui étoit venu en France avec Mylord Portland Ambassadeur d'Angleterre, découvrit à M. Tournefort le secret de la composition. M. Lister y avoit travaillé avec le Roi, auquel il avoit juré le secret. Le Roi étoit

Le secret en est découvert à la France.

mort, & l'Ambaſſadeur d'Angleterre ſe crut en droit de relever M. Liſter de ſon ſerment.

M. Maloüin donne au Public le Secret de ces fameuſes Gouttes, & n'eſt pas plus avare d'une infinité d'autres Recettes de Médecine, dont il eſt redevable lui-même à l'étude & à l'expérience. C'eſt ſans doute un grand bien, mais qui cede encore à celui de pouvoir s'en paſſer.

Pierres médecinales.

On s'eſt mis depuis quelque tems à Londres dans un goût de Remedes qui décrédite extrêmement la vraye Médecine. Quelques Seigneurs ont donné la vogue à certaines Pierres de la compoſition d'un célebre Empyrique, auſquelles on attribuë toutes ſortes de vertus. Il ſuffit de les porter ſur ſoi, non ſeulement pour guérir les maladies préſentes, mais pour écarter celles dont on eſt menacé. Ce ſont, m'écrit on, autant d'Amuletes & de Pierres conſtellées; ou du moins ſi elles ne ſont pas données ſur ce pied-là par ceux qui les compoſent, l'étonnement où l'on eſt de leur voir produire des effets merveilleux ne les fait pas moins reſpecter. C'eſt de tout tems que les Anglois ſe ſont laiſſez mener

Collier Anodin.

par les Chimiſtes. On ſçait dans quelle réputation le *Collier Anodin* ſe ſoutient depuis un grand nombre d'années, & perſonne n'a pû découvrir encore ſur quoi elle eſt fondée. Il ſe trouve néanmoins que ce fameux Collier a fait la fortune du Docteur Chamberlaine & de tous ſes Parens. Que dirai-je de la merveilleuſe Pierre de *Barkhamſtead*, qui a rendu M.... riche de cent mille livres ſterling ? Il l'avoit trouvé dans le Comté de Middleſex, proche du lieu dont il lui faiſoit porter le nom. Il s'en ſervoit comme d'un Miroir magique, & la regardant avec attention, il faiſoit croire à ſes malades qu'il y découvroit toutes les particularitez de leurs maladies. Il l'a laiſſée à ſon fils en mourant : mais il y a beaucoup d'apparence que ce n'eſt qu'après en avoir épuiſé toutes les vertus, car ſon fils ne lui en trouve aucune ; & ſoit la faute de la Pierre ou la ſienne, il a tenté mille fois d'en faire le même uſage que ſon Pere, ſans pouvoir réüſſir. Son Pere étoit homme d'eſprit, voilà le nœud ; il a emporté tout à la fois l'eſprit de la famille & les vertus de la Pierre.

Pierre merveilleuſe.

On ne ſçauroit nier néanmoins qu'il

n'y ait eu de tous tems en Angleterre des Pierres d'une forme & d'une vertu ſingulieres. Suetone en parle dans la Vie de Ceſar N. 47. M. Woodward qui avoit fait une étude particuliere *des Foſſiles de ſon Pays*, en diſtingue de trois ſortes dont il donne la deſcription. La plûpart, dit-il, ſont d'un poli ſi fin qu'elles cauſent de l'admiration. Il ajoûte, que la premiere fois qu'il les avoit examinées, il les avoit regardé comme des Pierres précieuſes, & qu'il s'étoit imaginé qu'elles étoient de celles que les anciens Bretons employoient à ſe parer. Mais M. Aubrey, ſçavant Antiquaire, prétend que les Druides les employoient à des uſages magiques; il parle dans ſes *Mélanges* d'une Sphere de criſtal dont les Magiciens ſe ſervoient, & qu'ils faiſoient regarder par un jeune garçon pour y découvrir tout ce qu'ils avoient deſſein de trouver. „ Longtems avant » lui Joachim Camerarius avoit parlé » d'une Pierre criſtalline, ronde, dans » laquelle un jeune garçon vierge » voyoit quelque choſe qui lui mon» troit tout ce qu'on lui demandoit. Paracelſe pouſſe la choſe plus loin; il aſſûre qu'on voyoit dans ce Miroir

Ancienneté des Pierres myſtérieuſes d'Angleterre.

„ le passé, le présent, & l'avenir, &
„ que quelques Astres imprimoient sur
„ le cristal une image de leurs influen-
„ ces & une ressemblance des choses
„ sur lesquelles on vouloit être instruit.

Les Pierres cristallines dont Dee & Kelly (*a*) se servoient dans leurs opérations mystérieuses étoient de cette espece. Ils en ont dressé un Journal que Merric Casaubon a donné au Public.

Les Critiques Anglois se plaignent amérement des Muses, qui semblent avoir refusé leur protection cet hyver aux Théâtres de Londres. De cinq Pieces nouvelles qui ont été représentées successivement, il n'y en a qu'une qui ait obtenu quelqu'applaudissement; encore ne l'a-t-elle mérité qu'à titre de *Satyre Dramatique*, car elle est sans intrigue, sans denouëment & sans jeu de Théâtre. Le titre est: *The Toyshop*, ou *la Boutique de Bijouterie*. On y peint agréablement tous les vices d'un Marchand & des Acheteurs, surtout ceux du premier, à qui l'on donne en même tems de grands principes de morale, qui en font non

Pieces de Théâtre de Londres, & leur succès pendant cet hyver.

(*a*) Célebres imposteurs du dernier siécle, dont on raconte mille choses surprenantes Angleterre. *Voy. les Oeuvres posthumes de land.*

pas précisément un *Tartuffe*, mais un homme semblable à l'Usurier du *Diable Boiteux*, qui ne croyoit point que l'usure le rendît coupable, parce que c'étoit son métier. Il vend deux guinées une Coquille qui lui revient à deux sols. Il tire trente-six guinées d'une Montre d'or qu'il a pris en gage pour douze. Tous ces traits forment autant de Scenes amusantes, par les réflexions du Marchand & par les ridicules raisonnemens des Acheteurs. Cependant on reproche à l'Auteur de n'être pas original. Il n'a fait que mettre au goût du tems une vieille Piece de (*a*) Thomas *Randolph*, intitulée : *The Muses Looking-glass*, le *Miroir des Muses*; & l'on prétend même qu'il l'a défigurée, en retranchant le contraste d'innocence & de vraye probité que le vieux Poëte oppose aux vices qu'il veut combattre.

Brutus traduit en Anglois.

On fait précisément les deux mêmes reproches à M. *Duncomb* pour sa Tragédie de *Junius Brutus*. 1°. Quoique traduite du *Brutus* de M. de Voltaire, il n'a pas jugé à propos, ni en la donnant au Théâtre, ni en la mettant sous la presse, de faire connoître par le

(*a*) Poëte Anglois qui florissoit il y a cent ans.

moindre ſigne qu'elle n'eſt que la traduction de l'Ouvrage d'autrui. M. Philipps en avoit uſé de même après avoir traduit l'*Andromaque* de Racine ſous le titre de *The diſtreſs'd Mother*, ou *la Mere affligée*. Il uſurpa pendant quelque tems l'honneur qui n'étoit dû qu'à l'Original. L'artifice fut découvert; mais comme ſa Piece imprimée n'en porte aucune marque, & qu'on a eu le tems d'oublier les reproches qu'on lui en fit publiquement, on auroit peine aujourd'hui à perſuader aux Anglois qui ignorent notre Langue, que le *Diſtreſs'd Mother* ſoit un larcin fait à la France.

Anglois plagiaires.

2°. M. Duncomb a traduit M. de Voltaire, mais ſa Traduction eſt une Copie fort inférieure à ſon modele. Or s'il eſt vrai, comme on le prétend, que cette belle Tragédie Françoiſe doive ſes plus beaux traits au Brutus d'un autre Anglois nommé M. *Lee*, & que M. de Voltaire lui-même n'égale pas toujours la force & le feu du Poëte qu'il imite, il eſt clair que M. Duncomb eſt à une diſtance infinie du premier. C'eſt le raiſonnement d'un Critique (*a*) qui ne parle de la Piece de Lee qu'avec des tranſports d'admiration, & qui s'imagine, dit-il, chaque

Beaux traits de Brutus dûs à Lee.

(a) *The Prompter N.* 29.

fois qu'il ſe donne le plaiſir de la lire, qu'il eſt au milieu de l'ancienne Rome, extaſié de l'air de grandeur & de majeſté qu'il y voit régner. Pour moi, qui ai lû le Brutus de M. de Voltaire & celui de M. Lee, je conçois bien que celui-ci doit plaire beaucoup plus aux Anglois ; mais ſi l'on excepte le Perſonnage de *Tullia*, je ne crois pas qu'avec un peu d'exactitude & de politeſſe de goût, on puiſſe balancer à lui préférer l'autre.

La troiſiéme Piece qui a paru cet hyver à Londres, eſt le *Héros Chrétien*, dont le ſeul titre ſuffiſoit pour cauſer ſa diſgrace. Auſſi tomba-t-elle abſolument dès la premiere Repréſentation. Le Heros Chrétien.

Cependant un Critique zélé pour la Patrie s'eſt imaginé qu'on pourroit faire un reproche aux Anglois de ce que le nom de *Chrétien* les effraye juſques ſur les Théâtres : & donnant un tour fort extraordinaire à ſa crainte ; „ Qui croira, dit-il, que nous aſſiſ„ tions jamais aux Offices de l'Egliſe „ & au Sermon, s'il paſſe pour conſ„ tant qu'une Piece de Théâtre n'a été „ rejettée que parce que le ſujet eſt tiré „ du Chriſtianiſme ! Là-deſſus il s'efforce de prouver que c'eſt au contraire par délicateſſe de principes qu'on a refuſé au *Héros Chrétien* l'applaudiſſe- Cauſes de ſa diſgrace.

ment qu'il paroît d'ailleurs mériter. La Piété doit s'offenſer, à ſon avis, de voir traiter dans un lieu profane un ſujet auſſi religieux que l'hiſtoire d'un Martyr. Et quand le ſujet ne ſeroit pas deshonoré par le lieu, n'eſt-il pas certain, dit-il, qu'il le ſeroit par les Acteurs? Pour juſtifier cette ſaillie, il fait une peinture fort vive (*a*) du déreglement des Comédiens de Londres, qui eſt exceſſif en effet s'il eſt tel qu'il le repréſente. Mais nous raiſonnerions autrement à Paris, nous qui avons meilleure idée des nôtres.

Autres Pieces.

Les *Veuves Rivales*, le *Galant univerſel*, le *Complot*, la *Fille démaſquée*, ſont autant de malheureux fruits de l'hyver, qui n'avoient pas le moindre principe de vie, puiſqu'ils ont expiré au moment qu'ils ont vû le jour.

Reſſemblance de ſort entre les Théâtres de Paris & de Londres.

Ainſi l'on peut dire que la même étoile s'eſt fait ſentir en France & en Angleterre. Otez *Didon* & le *Préjugé à la mode*, que nous reſte-t-il des fruits de notre hyver? Tout eſt mort. On parle de *deux Pieces de Printems*, dont il nous ſera permis de parler auſſi dans notre premiere Feüille.

(*a*) Il applique ici ces deux Vers d'Ovide.

Pone Deos & qua tangendo ſacra profanas,
Non benè cœleſtes impia dextra colit.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXVI.

Réflexions sur les voïages en Angleterre.

IL ſe trouve peu d'Etrangers que la curioſité porte à voyager dans les Provinces d'Angleterre. On croit qu'il ne reſte rien à voir quand on a vû Londres, & les deux Univerſitez d'Oxford & de Cambridge. Les Anglois même qui ſe plaiſent à parcourir le Pays de leurs Voiſins, & qui n'y laiſſent rien échapper à leurs obſervations, affectent de négliger ce qui leur appartient, ſans qu'ils en puiſſent apporter d'autre raiſon que celle de *Chérée:* (a) dégoût pour tout ce

(a) *Tædet quotidianarum harum formarum.* Cher. in Eunuch.

qu'ils croyent trop semblable à ce qu'ils voyent tous les jours. On en concluroit avec justice, que c'est l'inconstance & le seul amour de la nouveauté qui les mene; car s'ils ne cherchoient qu'à s'instruire, la raison devroit leur faire tourner les yeux sur ce qui est autour d'eux avant que de penser à des recherches plus éloignées & plus difficiles. Mais la plûpart ignorent même qu'il y ait dans le sein de leur Patrie une infinité de choses qui méritent leur attention. *Cambden*, le seul de leurs Ecrivains qui ait entrepris la description générale de l'Angleterre, a traité si superficiellement son sujet, qu'il est aussi peu capable d'inspirer de la curiosité que de la satisfaire. Je m'en suis convaincu par expérience, en voyageant moi-même dans la plûpart des Provinces qu'il décrit. Son Livre, que j'avois pour guide, m'eut à peine conduit à vingt milles de Londres, que n'y trouvant plus que des remarques imparfaites ou infidelles, je l'abandonnai comme un secours inutile, & je pris le parti de ne devoir les miennes qu'aux questions que je faisois à chaque pas, & aux informations que je prenois de Ville en Ville.

Cambden, peu exact.

C'eſt en ſuivant cette méthode pendant un voyage d'environ neuf mois, que j'ai fait quantité d'obſervations nouvelles ſur la ſituation, les uſages, l'état du Commerce, & les Loix particulieres des lieux que j'ai viſitez: mais plus ſoigneuſement encore ſur les anciens Monumens que le tems a épargnez dans les Villes & dans les campagnes, ſur les productions de l'Art & de la Nature que j'ai découvert dans pluſieurs endroits écartez; enfin, ſur le caractere des Habitans mêmes de ces lieux, qui poſſedent ces raretez ſans le ſçavoir, ou ſans en connoître le prix. Il ne me manque qu'un peu de tranquillité & de loiſir pour donner une forme réguliere à mes Mémoires, (a) & pour les publier. Mais comme rien n'eſt ſi incertain que le tems auquel cette faveur du Ciel m'eſt réſervée, je puis d'avance détacher quelques morceaux de mon Ouvrage, pour les inſérer dans cette Feüille, & m'aſſûrer qu'ils paroîtront auſſi nouveaux à Londres qu'à Paris.

(a) Ils formeront 2. vol. in 12.

(a) On ne les ſoupçonnera pas de fiction ou d'exagération, lorſque je les expoſe à l'examen des Anglois mêmes.

Fragmens d'une Relation de l'Auteur de cette Feüille.

Je pourrois nommer plus d'un Voyageur Anglois qui ont traverſé des Pays immenſes pour voir les Cataractes du Nil, & qui ont compoſé des Volumes entiers pour décrire ce qu'ils avoient vû. Nos François parlent avec la même admiration de celles du Fleuve *Saint Laurent* dans la nouvelle France, & nous regardons ces jeux de la nature comme les merveilles d'un autre Hémiſphere. Qui croira donc qu'à quatre-vingt milles de Londres, c'eſt-à-dire plus proche de Paris que Paris ne l'eſt de Bayonne, un Naturaliſte curieux de ce ſpectacle a de quoi s'épargner le voyage d'Egypte & d'Amérique! Mais ce qui me paroîtroit abſolument incroyable, ſi je n'avois pris plaiſir à m'en aſſûrer par moi-même, c'eſt qu'à deux milles delà, dans une petite Ville nommée *Lidford*, qui eſt le lieu le plus voiſin, il ſe trouve peu d'Habitans qui ayent vû ce qu'ils ont ſi près d'eux, & qui puiſſent y conduire un Etranger. A la vérité l'accès en eſt très-difficile. Il faut traverſer une Montagne pierreuſe & fort eſcarpée dans pluſieurs endroits. Tous les environs ſont des roches ſtériles ou des précipices. Il ſemble que dans cette

extrémité de l'Angleterre, qu'on peut regarder auſſi comme celle du monde, la Nature n'a plus la force de pouſſer dans les végétaux le ſuc néceſſaire pour les nourrir. Mais je reprens ma deſcription d'un peu plus haut.

En ſortant de la Province de Cornwall pour entrer dans Sommerſetshire, on laiſſe ſur la droite le Comté de Devon, qui n'offre de ce côté-là que des Monts ſtériles & deſerts. Pour peu qu'on eût pris de plaiſir à la lecture du *Cleveland*, on ne paſſeroit pas ſur cette route ſans être tenté de viſiter la Caverne de *Rumney-hole*, qui n'en eſt pas fort éloignée. Mais ſi l'on prend ſur la gauche, on rencontre *Taviſtock*, lieu célebre par ſes Mines de Cuivre, & par ſes Saumons. Ce fut dans cette Ville que m'étant adreſſé à un Miniſtre dont on m'avoit fait eſpérer beaucoup de lumieres ſur les Curioſitez du Pays, j'entendis parler pour la premiere fois des Cataractes de Lidford. Il m'avertit de la difficulté du chemin, & de celle que j'aurois à trouver des Guides; mais en publiant votre deſſein à Lidford, ajoûta-t-il, il eſt impoſſible que perſonne ne s'offre à vous rendre ce ſervice, ne fût-ce que pour

Cataractes d'Angleterre.

gagner quelques shellings. C'étoit de cette maniere qu'il s'étoit fait conduire lui-même, sur quelques relations que le hazard lui avoit fait entendre.

Lidford n'étant qu'à dix milles de Tavistock, j'y arrivai le même jour. Il n'y a rien de plus remarquable dans cette Ville, que la maniere dont on y est en possession d'éluder un ancien châtiment que les Citoyens s'attirerent autrefois par quelque révolte. Le droit qu'avoient leurs Magistrats de juger toutes les affaires criminelles en dernier ressort, leur fut ôté en ces termes: „ Ils instruiront le Procès, les Pieces „ seront portées à (a) *Exeter*, & le „ Jugement sera rendu par la Justice „ de cette derniere Ville. Pour ce qui „ regarde l'exécution, le droit leur en „ restera. Les Citoyens de Lidford crurent pouvoir concilier tous leurs droits avec une parfaite soumission à cette Sentence. Ils prirent le parti de faire exécuter les Criminels avant que de commencer l'instruction de leur Procès. Ils ne manquent point ensuite de

Usage singulier de Lidford.

(a) Capitale de Devonshire, dont j'écris le nom comme les Anglois le prononcent, quoiqu'on écrive ordinairement *Exceſter*.

dreſſer des Informations, & d'autres Pieces dans leſquelles ils n'omettent nulle formalité, & qu'ils envoyent reſpectueuſement aux Juges d'Exeter ; mais le Criminel eſt mort lorſque ceux-ci examinent s'il doit vivre. A la vérité l'on a grand ſoin à Lidford de ne faire exécuter perſonne, s'il n'eſt évident qu'il mérite le ſupplice ; & la moindre incertitude leur fait abſoudre un Priſonnier ; de ſorte que leur Juſtice eſt tout à la fois extrêmement douce & exceſſivement ſévere.

L'empreſſement que j'avois de voir les Cataractes, me fit chercher auſſitôt des Guides. Il me fallut du tems & des ſoins pour en trouver un de bon ſens ; & c'eſt une attention qu'un Voyageur doit toujours avoir en Angleterre lorſqu'il veut ſe procurer des éclairciſſemens ſur leſquels on puiſſe compter ; car malgré la profeſſion que les Anglois font dans leurs Livres d'avoir ſecoüé abſolument le joug des préjugez & des ſuperſtitions populaires, j'ai remarqué que ſi l'on excepte les Eſprits forts de Londres, leur Nation en eſt plus infectée qu'aucune autre. On ne raconte rien dans les Provinces, qui ne ſoit accompagné de quel-

que circonſtance ſurnaturelle. Enfin, ſatisfait des réponſes d'un Vieillard qui étoit venu m'offrir ſes lumieres & ſes ſervices, je me mis en chemin ſous ſa conduite. Nous gagnâmes facilement le pied de la Montagne ; mais quoiqu'elle ne ſoit point d'une hauteur extraordinaire, les Rochers dont elle eſt compoſée rendent le chemin ſi dur & ſi inégal, qu'on a beſoin à chaque pas d'être ſur ſes gardes. L'embarras eſt encore plus grand pour la traverſer. On ne fait que monter & deſcendre pendant l'eſpace de plus d'un mille, juſqu'à l'entrée d'une vaſte plaine dont la plus grande partie paroît couverte d'arbres ou de bruyeres. Ce ne fut pas ſans quelqu'horreur que je m'engageai dans un bois fort épais, où je n'appercevois ni ſentiers ni traces d'hommes. J'en marquai de l'inquiétude à mon Guide. Il me dit, que nous étions ſi proches du terme qu'il n'y avoit aucun riſque de s'égarer. En effet, nous n'eûmes pas marché dix minutes, que je fus frappé d'un bruit ſourd qui commençoit à ſe faire entendre. Nous approchons, me dit mon Guide. Il me fut aiſé de juger que le bruit venoit de la chûte de l'eau, mais

j'avois peine à concevoir d'où elle pouvoit tomber, dans un terrain qui m'avoit paru plat en descendant la Montagne. Je fus éclairci tout d'un coup, en appercevant sous mes pieds une Vallée d'une profondeur d'autant plus effrayante, que le fond n'ayant pas trente toises de largeur & les deux revers étant couverts d'arbres extrêmement touffus, elle a l'apparence d'un affreux abîme. Cependant comme l'épaisseur des arbres me bornoit la vûë de tous côtez, je ne découvrois encore, ni les arbres, ni même le lieu d'où le bruit me sembloit partir. Je descendis ainsi jusqu'au fond de la Vallée, où je vis pour premier spectacle, une Riviere, ou plutôt un Torrent plus rapide qu'on ne peut se l'imaginer, couvert de flots d'écume aussi blancs & aussi épais que ceux de la Mer dans sa plus forte agitation.

Nous suivîmes le bord, toujours couverts du feüillage des arbres, qui forme un berceau continuel au-dessus de la Riviere. On peut juger de là qu'elle n'est pas des plus larges; mais ce n'est pas non plus un Ruisseau méprisable, & je crois pouvoir lui donner sans exagération quinze pieds

de largeur. Le bruit augmentant toujours à meſure que nous avancions, il me fut bientôt impoſſible d'entendre la voix de mon Guide. Rien n'étoit ſi plaiſant pour moi que de lui voir remuer la langue & les lévres avec toutes les marques d'un homme qui s'efforce de parler, ſans que le moindre ſon ſortît de ſa bouche; mais n'entendant pas moi-même ma propre voix lorſque je croyois répondre à ſes grimaces, je remis à lui faire mes queſtions ordinaires dans un lieu plus tranquile.

Enfin, nous arrivâmes au bout de la Vallée, où je confeſſe que mon attente fut remplie par ce qui ſe découvrit tout d'un coup à mes yeux. Je n'exagere point en aſſûrant que la hauteur de la Côte ſurpaſſe beaucoup celle des Tours de Notre-Dame. C'eſt de cette élévation que la Riviere de *Lid* ſe précipite, entre deux rangées d'arbres touffus, qui ne pourroient pas être mieux diſpoſez s'ils n'y étoient que pour lui ſervir d'ornement. Comme la pente de la côte eſt aſſez douce, l'arc que l'eau forme en ſe précipitant ne ſurpaſſe point le ſommet des arbres, & ſe trouve ainſi comme proportionné à leur hauteur; ce qui forme une Caſ-

cade si réguliere, que l'œil en est charmé. Nous étions alors dans la plus chaude saison de l'année, & celle par conséquent où les eaux sont moins abondantes. Mon Guide m'avoit prévenu là-dessus. Je conçûs, comme il me l'avoit dit, que ce devoit être tout autre chose en hyver, lorsque la Riviere étant grossie par les pluyes ou par d'autres causes, le volume d'eau a dix fois plus de grosseur, & se précipite beaucoup plus loin. Mais ma curiosité étoit si satisfaite du spectacle présent, que je crus n'avoir rien à regreter. Je choisis un lieu commode où je m'assis pendant deux heures, à considérer l'objet le plus agréable & le plus majestueux que j'aye vû de ma vie.

La violence de l'eau dans sa chûte a creusé un Bassin dont la profondeur est une autre merveille. Mon Guide m'assûra qu'on n'avoit jamais pû parvenir jusqu'au fond, quoiqu'on y ait laissé tomber des masses de fer, soutenuës par des cables d'une immense longueur. Il arrive, comme dans la Mer, que l'eau a plus de force pour soutenir les cables, que les masses les plus pesantes n'en ont pour les emporter. L'é-

cume qui couvre le Baſſin eſt ſi blanche & ſi épaiſſe vers les bords, qu'on la prendroit pour de la neige; & celle qui eſt entraînée par le courant tire au contraire ſur le rouge, ſans qu'on puiſſe en trouver d'autre cauſe que la prodigieuſe agitation des parties de l'eau. Du moins le Soleil étoit caché ce jour-là par des nuées ſi ſombres, qu'on ne pouvoit rien attribuer à ſes rayons. Cependant à vingt pas du Baſſin l'écume reprend ſa blancheur, & roule longtems ſans ſe réduire en eau.

Après avoir pris plaiſir à examiner tous les environs, je remontai la Côte au long de la Caſcade, pour aller voir la Riviere dans ſon lit. Elle y eſt moins large, mais beaucoup plus profonde que dans la Vallée. Ses bords ne ſont pas ſi deſerts qu'il ne s'y trouve quelques Métairies & quelques Cabanes de Bucherons & de Mineurs: mais le pays eſt ſec & ſtérile.

Pont ſurprenant.

Malgré la fatigue d'un chemin de pluſieurs milles que la diſpoſition des lieux m'avoit contraint de faire à pied, je ne pûs réſiſter à l'envie de voir une autre rareté dont mon Guide m'avoit entretenu. Il ne reſtoit néanmoins

cinq milles à faire ; & dans une route fort incommode, puiſqu'il falloit ſuivre la Côte au travers des Bois & laiſſer la Caſcade bien loin par derriere. Mais je me crus dédommagé de toutes mes peines en arrivant au terme. J'y vis le pont le plus extraordinaire qu'il y ait peut-être au monde. Cette même Vallée que j'avois cotoyée venant inſenſiblement à ſe retrécir, les deux Côtes ſe trouvent ſi près l'une de l'autre, & ſont compoſées de deux Rochers ſi eſcarpez & d'une hauteur ſi égale, qu'on a eu la hardieſſe & l'induſtrie tout enſemble de les joindre par un Pont de pierre qui n'a pas moins de neuf ou dix pieds de longueur. On conçoit bien que ce ne peut être que par le moyen d'une ſeule arche, dont toute la ſolidité conſiſte dans l'exactitude des proportions. Mais ce qu'on aura peine à s'imaginer, c'eſt la profondeur que l'œil trouve à la Vallée lorſqu'on la regarde comme perpendiculairement de l'un des deux bords. Du Pont, & à pluſieurs pas des deux côtez, on ne découvre pas la Riviere. C'eſt une obſcurité qui épouvante. On n'entend pas même le bruit qu'elle doit faire en paſſant ; & ſi l'on y jette

une groſſe pierre, il faut prêter long-tems l'oreille avant que d'entendre le retentiſſement qui avertit de ſa chûte. Cependant la Vallée recommence à s'ouvrir à quelque diſtance delà, & les côtes s'abaiſſant peu à peu, elle ſe termine enfin vers *Torington*, où la *Lid* ſe jette dans une autre Riviere.

Voilà ce que Cambden & les autres Chorographes d'Angleterre n'ont pas connu, ce que la plûpart des Anglois d'aujourd'hui ignorent encore, & ce que tous ceux qui douteront de la vérité de mon récit peuvent voir comme moi à deux lieuës de Lidford, qui n'eſt qu'à vingt milles ou environ d'Exeter.

Je comprends par la longueur que j'ai donnée inſenſiblement à cette Relation, comment le plaiſir de raconter ce qu'on a vû fait qu'un Voyageur s'oublie, & ſe rend quelquefois fort ennuyeux ſans qu'il s'en apperçoive. Il ſeroit fâcheux néanmoins que cet Eſſai le fût aſſez pour faire perdre le goût du Livre que j'annonce. Rien ne ſeroit ſi oppoſé à la vûë que j'ai euë de le faire deſirer, en le faiſant regarder d'avance comme un Ouvrage curieux & agréable. Peut-être en juge-

ra-t-on mieux encore par quelques traits d'un genre différent, que je hazarderai dans une autre Feüille.

Je me ſuis propoſé de finir celle-ci par quelques Remarques ſur un Livre nouveau, qui paroît deſtiné à une glorieuſe fortune, du moins ſi ſon ſort répond à l'idée qu'on a de l'Auteur & du ſujet. C'eſt la *Vie de M. de Turenne*, par M. de Ramſay. En l'annonçant d'un ton (*a*) pompeux, ſur la foi de ces deux noms, je me ſuis acquis le droit de juger, ſuivant mes lumieres, s'il remplit l'eſpérance qu'un ſi beau titre a fait concevoir.

Vie de M. de Turenne, 2. vol. in 4°.

1°. Il me ſemble que dans un Ouvrage tel que celui de M. de Ramſay, la vérité des faits n'eſt pas ſujette à l'examen de la Critique. Un Hiſtorien qui entreprend, ſur ſes propres lumieres, ou ſur celles d'un certain nombre de perſonnes qu'il a conſultez, de rapporter des évenemens qui n'ont jamais été publiez, marche, ſi j'oſe parler ainſi, dans un Pays nouvellement découvert & s'expoſe à être ſouvent contredit par des Obſervateurs plus exacts & par des Témoins mieux informez. S'il arrive en effet que ſa Relation ſoit

(*a*) Pour & Contre Nomb. 82.

conteſtée, le Public peſe les raiſons, compare les témoignages, & s'arrête enfin aux meilleures preuves. C'eſt ainſi que la vérité ſe démêle & s'établit. Mais lorſqu'elle eſt une fois reconnuë d'un conſentement unanime, & qu'elle ſe trouve confirmée par le ſceau du tems, & par le ſilence de la Critique, les Ecrivains qui la prennent pour fondement de leurs Ouvrages n'ont plus d'autre devoir que d'indiquer leur ſource. Ils n'ont point de preuves à donner de la certitude de leurs Mémoires. On ne leur demande que le ſoin de les nommer, & de la fidélité à les ſuivre. C'eſt une différence fort remarquable, qu'on doit toujours mettre entre les Hiſtoriens originaux, & ceux qui ne doivent porter que le nom de Compilateurs.

Les Pieces ſur leſquelles M. de Ramſay fait profeſſion d'avoir travaillé lui aſſûrent ſans contredit cette ſorte d'avantage. Ce ſont les Mémoires même de M. de Turenne, écrits de ſa propre main, & conſervez fidelement dans ſon illuſtre Maiſon. Ce ſont ceux de M. le Duc d'York, devenu enſuite Jacques II. Roi d'Angleterre, dont l'Original Anglois ſe conſerve au Cé-

lege des Ecoſſois à Paris : deux Pieces précieuſes, que le ſeul nom de leurs Auteurs met à couvert de toutes ſortes d'exceptions. Ce ſont des Lettres, des Brevets, des Inſtructions de M. de Turenne, qui ne ſont pas moins authentiques. C'eſt la fameuſe Relation de la Campagne de Fribourg, par M. *le Marquis de la Mouſſaye.* Enfin, ce ſont les Eloges du Héros, recueillis des Lettres de Madame de Sevigné, &c. de Saint-Evremont, & de nos Orateurs ſacrez & profanes. Tous ces Monumens compoſent le ſecond Tome de l'Ouvrage, ſous le nom de *Preuves.* Mais M. de Ramſay ne s'eſt pas borné là, car il nous indique dans ſon Avertiſſement un grand nombre d'autres Pieces imprimées ou manuſcrites ; & l'on eſt ſurpris ſeulement qu'il ne diſe pas un mot de l'ancienne Vie, attribuée par (*a*) Bayle à *Courtilz de Sandras*, quoiqu'il paroiſſe en pluſieurs endroits qu'il n'a pas négligé d'y jetter quelquefois les yeux.

2°. M. de Ramſay nous ouvre donc une carriere où nous pouvons marcher ſans défiance, & tout ce qu'il y met

(*a*) Livre peu exact, comme tous ceux du même Auteur, mais où tout n'eſt pas faux ni mépriſable.

du ſien étant *digne de ſon Héros*, ſuivant les termes de ſon illuſtre (*a*) Approbateur, on ne ſçauroit prendre une trop haute idée de ſon travail, ſi l'on a de M. de Turènne toute l'opinion qu'on doit avoir d'un ſi grand Homme.

L'ordre des faits n'a pas dû gêner le ſçavant Auteur. Il a ſuivi ſimplement celui des années, & cette méthode eſt toujours la plus exacte & la plus nette. Cependant ſi le fond de ſon récit s'arrange comme de lui-même, il a eu beſoin de beaucoup d'art pour faire quelquefois entrer dans l'ordre un grand nombre d'évenemens qui ſont néceſſaires à ſon ſujet, ſans appartenir à ſon deſſein. Je parle des affaires étrangeres, dans des tems où celles de France en étoient la cauſe ou l'effet, ce qui demande certaines connoiſſances qu'un Hiſtorien ne ſçauroit ſuppoſer dans tous ſes Lecteurs. On peut regarder ces eſpeces d'épiſodes comme une des plus agréables & des plus judicieuſes parties de l'Ouvrage de M. de Ramſay. La préciſion du ſtile reſſerre l'abondance des faits ; & la juſteſſe d'eſprit, toujours accompagnée des graces, n'y laiſſe ſentir ni confuſion ni ſéchereſſe.

(*a*) M. de Fontenelle.

Les réflexions, les comparaiſons, & les caracteres, ſe trouvent diſtribuez dans tout l'Ouvrage, comme autant de brillans, qui ſervent à relever la beauté ſimple d'un ſtile véritablement hiſtorique. C'eſt parmi ces ſortes de traits que les bornes de ma Feüille me permettent de choiſir quelques exemples. Après avoir rapporté par quels motifs le Comte de Soiſſons ſe retira à Sedan, & de quelle maniere il y fut reçu par le Duc de Boüillon, l'Auteur acheve leur caractere par cette réflexion. „ Le Comte ne paſſoit pas „ pour avoir beaucoup d'eſprit, mais „ il avoit preſque toutes les vertus en „ partage. Il étoit intrépide, libéral, „ deſintéreſſé, vrai, fidele, ſincere; „ en un mot, honnête homme. Le „ Duc avoit les mêmes vertus, avec un „ génie ſupérieur. Quand il y a convenance de ſentimens entre deux „ cœurs, la ſupériorité d'eſprit, loin „ d'être un obſtacle à l'amitié, eſt un „ lien qui la reſſerre. On ſe laiſſe éclairer avec plaiſir par celui qu'on aime, „ & cette docilité eſt flateuſe pour celui qui conſeille.

Peut-être que les Politiques goûteront moins cette citation que celle-ci.

Le Grand-Chancelier Oxenſtiern ſe rend à Compiegne en 1635. pour conférer avec le Cardinal de Richelieu. M. de Ramſay fixe à cette Conférence l'époque de toute la politique moderne. „ Ce fut alors, dit-il, que ces „ deux Miniſtres concerterent tout ce „ qu'on exécuta treize ans après dans „ le Traité de Munſter, & que Riche„ lieu conçut une violente jalouſie „ contre un Rival en qui il voyoit im„ patiemment des talens égaux aux „ ſiens, & peut-être des vertus ſupé„ rieures. Avant ces deux grands Mini„ ſtres, on ne connoiſſoit pas ce qu'on „ appelle aujourd'hui en Europe, „ *Equilibre de puiſſance*. Les Princes „ faiſoient la guerre ſans prévoir que „ leurs victoires mêmes pouvoient „ avoir quelquefois des ſuites funeſtes, „ ignorant qu'il eſt dangereux de trop „ affoiblir ſon Ennemi, auſſibien que „ de trop fortifier ſes Alliez. Riche„ lieu ſongea le premier à peſer la va„ leur des Nations & leurs intérêts dif„ férens, à combiner leurs rapports „ mutuels, à calculer leurs forces, & „ à former par-là une nouvelle eſpece „ de politique inconnuë aux ſiecles „ paſſez.

Je ne me contenterois pas de ces deux exemples, en ayant à choisir un si grand nombre ; & lorsqu'il est question surtout de caracteres je n'oublierois pas celui des (*a*) principaux Acteurs de la Cour de France sous la minorité de Loüis le Grand, & bien moins celui du Héros même dont l'Auteur rassemble tous les traits à la fin de son Histoire, si je n'étois obligé, pour observer mes Loix, de faire succéder un moment le *Contre* au *Pour* ; quoique moins certain de la justice de ma critique que de celle de mes éloges.

3°. En déclarant qu'il y a peu d'Histoires dans notre Langue qui me paroissent écrites avec autant de graces & de jugement que celle de M. de Ramsay, je puis marquer la surprise que j'ai d'y voir manquer trois choses que le Public avoit quelque raison d'attendre. 1°. Après avoir entendu parler tant de fois des Pieces rares & curieuses sur lesquelles l'Auteur a travaillé, on espéroit trouver dans son Ouvrage quelque trait nouveau, quelque découverte intéressante, capable d'enrichir l'Histoire de France, & de donner un lustre extraordinaire à celle de M. de Turenne. Cependant à la ré-

(*a*) L. 5.

ſerve de deux ou trois *Hiſtoriettes*, & d'un très petit nombre de circonſtances militaires qui ne ſont d'aucune importance, tout Lecteur qui a quelque connoiſſance des Ecrivains du dernier Regne, ne trouvera rien ici qu'il ne ſe ſouvienne d'avoir lû.

2°. Après une ſi longue attente, & tant de ſoins employez pour la perfection de l'Ouvrage, on ſe flattoit de n'y voir rien paroître qui ne ſatisfit également l'eſprit & les yeux. Cependant le papier eſt mal choiſi, la forme des deux Volumes eſt différente, non ſeulement pour la groſſeur, mais pour le caractere même, ſans qu'on en puiſſe découvrir aucune bonne raiſon. La Table des Matieres eſt imparfaite & mal ordonnée. Tout cela eſt du reſſort des yeux: mais voici des plaintes bien plus graves. On ſe plaint de cette Epître où l'on ne parle qu'à *Vous*, & dont le tour d'ailleurs eſt d'une beauté médiocre. De ces fautes d'expreſſion, qui ſont en grand nombre, telles que: *La compaſſion des malheureux* (*a*), au lieu de *pour les malheureux*. Il lui repréſenta que les affaires du Roi (*b*) *ſeroient* abſolument perduës en Pie-

(*a*) Epître Dédic.
(*b*) Page 60.

mont ſi le Prince Thomas ſe rendoit maître, &c. Il faut *étoient*. Il y eut *beaucoup de noyez* (a) *& un grand nombre de tuez*. *Qui tiendroit* (b) pour *qui tint*. Le Prince Maurice (c) *traita* le Vicomte de Turenne *comme il avoit traité* le Prince de Sedan, & *voulut* lui faire porter le mouſquet avant que de *l'élever à aucun grade*. Toutes expreſſions louches. De *nouvelles* (d) *Troupes toutes fraîches*. Il trouva M. de Hamilton près de l'endroit (e) *où il dirigeoit ſes pas*. Pourquoi mettre ces termes *précieux* à la place de ceux de Madame de Sevigné, qui dit tout naturellement *près de l'endroit où il alloit* ? &c. Ces fautes légeres, à la vérité, ne ſçauroient défigurer un auſſi beau ſtile que celui de M. de Ramſay ; mais un peu d'attention pouvoit les faire éviter. Il en eſt de même de quantité de noms propres qui ſe trouvent altérez dans ſon Livre. On lit d'un côté *Dinckeſpubel*, là *Dinkelſpuel*. Dans un endroit *Konigſmarc*, dans un autre *Koniſmarck*. *Welzlar*, *Pirennées*, la *Comteſſe* de Combalet, pour la *Ducheſſe*, &c.

(a) Page 49.
(b) Page 44.
(c) Page 11.
(d) Page 119.
(e) Page 582.

Enfin, puiſque j'ai entrepris d'expoſer toutes les plaintes, on trouve qu'il manque à l'Hiſtoire de M. de Turenne un peu plus d'ame; c'eſt-à-dire, qu'on y voit des mouvemens dont on ne connoît point aſſez les reſſorts; des Campemens, des Sieges, des Batailles, dont on ſeroit auſſi curieux de lire les motifs que les deſcriptions. M. de Turenne n'étoit pas toujours à la Cour, mais il avoit part aux délibérations du Conſeil. On voit agir le Héros, jamais on ne l'entend raiſonner; & de près de ſix cent pages dont ſa Vie eſt compoſée, l'on en trouveroit à peine cinquante qui le regardent perſonnellement.

Revenons du *Contre* au *Pour*. La Critique peut trouver quelques endroits foibles dans le Livre de M. de Ramſay: mais celle qui ſera ſincere y reconnoîtra un des plus beaux Ouvrages qui ayent paru depuis longtems, & pour répéter les termes de l'Approbateur, *une Hiſtoire digne du Héros.*

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXVII.

JE ne ſçai par quel charme les Relations de Voyages ſe font recevoir avidement de toutes les Nations, & plaiſent indépendamment même du génie & du ſtile, qui font ordinairement le principal mérite des autres Ouvrages. Sans entrer aujourd'hui dans la diſcuſſion de cette remarque, que je crois aſſez vérifiée par l'expérience, j'en prendrai ſeulement droit d'eſpérer que le ſujet de cette Feüille ne ſera ennuyeux pour perſonne. C'eſt un court Extrait de la Relation d'un Voyage de Perſe, qui vient d'être réim-

primée à Londres sous le titre de *M.C. his Travel through the great Kingdom of Persia.*

Bornes de la Perse.

L'Auteur s'attache d'abord à fixer les bornes de la Perse, qui sont aujourd'hui beaucoup plus resserrées qu'autrefois. Elle prend depuis la Géorgie (*a*) au 45e dégré de latitude, qui est sa plus grande étenduë du côté du Nord, jusqu'au 24e dégré, le long du Fleuve Indus du côté du Midi; & du 77e dégré de longitude vers les Monts d'Ararat à l'Occident, jusqu'au 112e dégré, contre les Indes & la Tartarie à l'Orient. Sa plus grande longueur est du Fleuve Indus jusqu'au Phase; ce qui ne fait pas moins de cinq cent cinquante lieuës persanes, ou sept cent cinquante lieuës de France. Sa largeur ne surpasse pas quatre cent lieuës.

Je laisse tout ce qui regarde la description des Provinces & des Villes, la nature & les productions du Terroir, les usages civils ou religieux, le détail des Loix & la forme du Gouvernement, pour me renfermer dans l'Ar-

(*a*) Cette mesure paroît avoir précédé les dernieres Révolutions & le Traité avec les Moscovites.

ticle des Sciences & des Arts libéraux, qui m'a paru fort curieux. L'Auteur eſt perſuadé que les Sciences ſont nées aux Indes, dans le ſein des Brachmanes & des Gymnoſophiſtes, d'où elles furent apportées chez les Chaldéens par la voye du ſein Perſique, & delà dans l'Egypte & dans la Syrie. D'abord, dit-il, il avoit crû qu'elles étoient nées à la Chine, mais il a changé de ſentiment depuis qu'ayant fait auſſi le voyage de la Chine, il a reconnu que les Chinois n'ont qu'une connoiſſance fort bornée de l'*Aſtrologie*, qui eſt la Science la plus ancienne & la plus eſtimée dans l'Orient, ſurtout à la Chine même. Cette raiſon ne paroît pas des plus ſolides; car ce n'eſt pas ordinairement dans les lieux où les Arts ont été inventez qu'ils arrivent à leur plus grande perfection. Les Nations étrangeres ne manquent gueres d'y ajoûter quelque choſe en les recevant, & de rendre ainſi preſqu'autant qu'elles ont reçu. On ne peut diſconvenir, par exemple, que les Chinois n'ayent inventé l'Imprimerie, & qu'elle n'ait été longtems en uſage parmi eux avant que l'Europe en ait eu connoiſſance. Cependant il eſt certain que cet Art

Origine des Sciences.

merveilleux eſt moins parfait chez eux que parmi nous. Ne pourroit-on pas ajoûter, que la Chine ayant été habitée peu de tems après le Déluge, & les habitans de ce vaſte pays n'ayant entretenu preſqu'aucun commerce avec les Etrangers, pour leſquels ils avoient un ſouverain mépris, il a fallu que tous les Arts & toutes les Sciences dont ils ont eu l'uſage, ayent dû leur origine à leur propre pays. Auſſi les Chinois prétendent-ils que *Fohi* leur premier Roi inventa les Inſtrumens de (*a*) Muſique; *Chimnum*, la Médecine & l'Aſtronomie, principalement la judiciaire. Le Papier fut inventé ſous *Ven*, qui régnoit cent ſoixante-dix-neuf ans avant J. Ch. ſans parler d'un grand nombre d'autres inventions qui ſe ſont communiquées juſqu'à nous.

Mais pour revenir aux Perſans, l'Auteur nous aſſûre, qu'ils ont communément l'eſprit propre aux Sciences, qu'ils s'y appliquent avec ardeur, & qu'ils font beaucoup de cas de ceux qui les cultivent. Leurs Docteurs ſe nomment *Mouchtebed*; terme qui ſignifie dans ſa racine, *s'appliquer fort*; &

Docteurs Perſans.

(*a*) Voy. Reland & le P. le Comte.

comme l'on n'accorde ce titre qu'à ceux qui ſont conſommez dans toutes ſortes de Sciences, chaque ſiecle en produit à peine un ou deux. La méthode qu'ils obſervent dans leurs études eſt ſinguliere. Ils commencent par la Grammaire & la Syntaxe. Ils paſſent delà à la Théologie, puis à la Philoſophie & aux Mathématiques, & ils finiſſent par l'Aſtrologie & la Médecine, qui ſont les deux Sciences par leſquelles il eſt le plus aiſé de faire fortune. Méthode de leurs Etudes.

Outre divers Auteurs Grecs & Arabes, qu'ils ont traduits dans leur Langue, leur propre Nation en a produit un très-grand nombre. Ils employent indifféremment dans leurs Livres la Langue Perſane, l'Arabe & la Turque. Sans les ſçavoir toutes trois, il ſeroit extrêmement difficile de bien entendre les converſations les plus familieres, parce que ces trois Langues ſe prêtent mutuellement un grand nombre de mots, quoiqu'elles ſoient fort différentes pour la Grammaire & la conſtruction des phraſes. Le Perſan eſt la Langue de la Poëſie, des Belles-Lettres & du Peuple en général. Le Turc eſt la Langue des Armées & de Leurs trois Langues.

la Cour. L'Arabe eſt celle de la Religion & des Sciences relevées.

Ils donnent à ces Langues la même antiquité qu'au monde, puiſqu'ils s'imaginent qu'elles étoient en uſage dans le Paradis terreſtre avant & après le péché. Elles ne ſont pas plus difficiles (*a*) à apprendre & à prononcer que l'Italien l'eſt aux Anglois : cependant la lecture en eſt très-difficile aux Etrangers, parce que les lettres alphabétiques étant compoſées de figures & de points, il arrive que la ponctuation n'étant jamais exacte, & les figures manquant ſouvent de points, on ne lit jamais qu'avec incertitude. Mais ce qui eſt fort remarquable, c'eſt que ces trois Langues ne changent point & n'ont jamais changé. L'Alcoran, par exemple, eſt aujourd'hui le modele du plus pur langage, comme il l'étoit il y a mille ans. Les Poëtes Perſans qui floriſſoient il y a quatre ou cinq ſiecles ſont encore les maîtres de l'élocution. Ils ſervent de regle pour le langage & pour le ſtile.

L'Arabe, qui fait partie de la Lan-

(*a*) L'ancienne Langue Perſane étoit fort difficile à apprendre, ſi l'on en croit *Barn. Briſſon in Regn. Perſar.* L. 2. N. 247.

que Perſane, eſt l'une des plus riches & des plus nombreuſes de l'univers. Elle eſt ſi abondante, du moins ſi l'on en doit croire les Auteurs Mahométans, qu'elle a juſqu'à mille ſynonimes pour exprimer un *Chameau*; ce qu'il faut entendre néanmoins de tous les états & de toutes les poſtures où cet animal peut être repréſenté. Les mêmes Auteurs ajoûtent, qu'il y a auſſi mille mots pour ſignifier une *Epée*, cinq cent pour exprimer un *Lyon*, quatre cent pour rendre le mot *calamité*, deux cent pour dire du *lait*, quatre-vingt pour ſignifier du *miel*, cent pour déſigner un *Chat*. Ils ſoutiennent que ſans miracle il eſt impoſſible d'en apprendre tous les termes; que Mahomet a été le ſeul homme qui l'ait ſçû parfaitement; & que ce ſera la Langue du Paradis. Ils prétendent encore, que la plus grande partie de cette Langue eſt périe, & qu'il ne reſte que les éloges des anciens Auteurs où l'on puiſſe prendre quelqu'idée de ſa beauté & de ſa richeſſe. Des loüanges ſi exceſſives paroiſſent ſuſpectes, & le deviennent encore plus lorſqu'on conſidere le prodigieux nombre de mots dont les Orientaux aſſûrent

Richeſſe de la Langue Arabe.

qu'elle eſt compoſée. Ils le font monter juſqu'à douze millions trois cent cinquante mille & quarante-deux. Mais ils n'ont ſans doute inventé cette fable que pour élever au-deſſus de l'humanité leur prétendu Prophete, le ſeul qu'ils ſuppoſent être parvenu à la perfection d'une Langue ſi difficile.

Ils confirment une idée ſi ridicule par une Hiſtoire qui l'eſt encore plus. Un Prince Arabe, diſent-ils, avoit un ſi gros Dictionnaire de cette Langue, qu'il falloit ſoixante Chameaux pour le porter. L'Auteur de la Relation joint quelques autres exemples à celui-ci, pour faire voir à quel point les Orientaux pouſſent l'hyperbole. On lit dans les Catéchiſmes de leur Religion, que le Rebelle Coré dont il eſt parlé au ſeiziéme Chapitre des Nombres, avoit beſoin de trois cent Chameaux pour porter ſeulement les Clefs de ſon Tréſor. Dans un autre endroit, ils diſent d'après l'Alcoran, qu'il y a dans le Paradis une Table de Diamans qui a ſept cent mille journées de chemin en longueur, autour de laquelle ſont placez des Siéges d'or & de perles pour les Feſtins; & l'Ange Gabriël, qui eſt, ſelon eux, le Por-

Hyperboles Orientales.

tier du Paradis, a soixante-dix mille Clefs sous sa garde, dont chacune a sept mille lieuës de longueur.

L'Auteur regarde la Langue Arabe non seulement comme une Langue mere, mais comme la source de toutes les Langues de l'Orient, sans en excepter l'Hébreu. Il ne manque à son sentiment que d'être fondé sur de bonnes preuves.

La Langue Persane est une Langue moderne, dont l'Auteur ne fait remonter l'origine que jusqu'au changement de Religion qui s'est fait dans la Perse. Outre ses noms propres & naturels, elle est composée d'un grand nombre de mots Turcs, Tartares & Arabes. On est surpris d'y trouver aussi, non seulement beaucoup de mots Grecs & Latins, mais aussi des mots François, Anglois, Allemans, &c. Les mots Arabes composent bien la moitié du nouveau langage.

Pour l'ancien Persan, c'est une Langue entierement perduë, quoiqu'en disent le Docteur Hyde & Lancelot Addisson (*a*). Le premier prétend (*b*) avoir trouvé en Perse des Ecrits en

(*a*) Dans l'Ouvrage de *Religione Persarum*.
(*b*) Pere du célebre Joseph Addisson.

ancien langage, & d'ancien caractere; mais il faiſoit trop de fond ſur la crédulité de ſes Lecteurs s'il croyoit les entraîner dans ſon ſentiment ſur ſa ſeule parole. A la vérité les Guebres, qui ſont les reſtes des anciens Perſes, ont un idiome particulier; mais c'eſt moins une Langue qu'un Jargon; & quoiqu'ils ſe vantent que leurs Prêtres ſe ſont tranſmis cette Langue par tradition, on ne trouve rien qui ſerve à établir la vérité de ce fait. Les caracteres dont ils ſe ſervent ne ſont pas non plus ceux de l'ancien Perſan, puiſqu'ils n'ont aucune reſſemblance avec ceux qui ſe trouvent dans les Inſcriptions de *Perſepolis*.

Caracteres de l'Ecriture Perſane.

Les Arabes, les Turcs & les Perſans, ne ſe ſervent pas de points ni de virgules, & c'eſt mal à propos que pluſieurs de nos Ecrivains leur en ont attribué. Leur Papier eſt moins blanc que le nôtre, & ſe rompt quand on le plie. Leur Encre eſt fort noire, graſſe & épaiſſe. Ils employent des Roſeaux au lieu de Plumes, & les taillent comme nous faiſons les Plumes, en les fendant ſuivant l'uſage des Anciens. Ils ne connoiſſent point encore l'Art de l'Imprimerie. Tous leurs Li-

Leur Papier, leurs Plumes, &c.

vres ſont écrits à la main, & cette occupation ſert à faire vivre honnêtement une infinité de perſonnes pauvres. Ils ont juſqu'à ſix ſortes d'Ecritures différentes. Leur maniere d'écrire eſt de la droite à la gauche, comme celle des Hébreux & des Arabes. C'eſt ce qu'ils appellent écrire droit, & ils prétendent que nous écrivons à rebours, comme on le peut voir dans ce Diſtique traduit de leur Langue.

Le Ciel en uſe avec moi autant à rebours que l'Ecriture des Chrétiens:

Il me tient lié & garotté de cordes, telles que celles des Moines de leur pays.

Les Perſans n'ont qu'une Conjugaiſon, & ne connoiſſent point la différence des Genres. Ils ont des préceptes de Rhétorique qu'ils apprennent avec ſoin, & dont la plûpart ſçavent faire uſage. Pour l'Arithmétique, ils en ont cinq méthodes; ſans compter l'Algébre, qui eſt née en Orient comme le nom (*a*) même le marque, puiſqu'il eſt Arabe. Ils conſiderent la Muſique, qui eſt une eſpece d'Arithmétique ſonore, non ſeulement comme partie des Mathématiques, mais com-

Leur Grammaire.

Leur Rhétorique.

Leur Arithmétique.

Leur Muſique.

(*a*) Voy. le Traité de l'Etude par M. Fleury, c. 6.

me un Art libéral, qui enſeigne à regler la Voix & à toucher les Inſtrumens avec meſure. Cependant l'on ne voit parmi eux que les Femmes débauchées & les Baladins, qui chantent & qui danſent, parce que la Danſe & & le Chant paſſent en Perſe pour des exercices deshonnêtes ; ce qui n'empêche point qu'ils n'ayent des Airs & des Chanſons fort tendres. Leur Religion proſcrit les Inſtrumens de Muſique, & c'eſt une indécence d'en joüer, quoiqu'ils en ayent un grand nombre, tels que la Tymbale, le Tambourin, le Tambour de Baſque, &c.

Leurs Mathématiques.

De toute antiquité les Arabes ſe ſont appliquez aux Mathématiques, mais l'époque de la Philoſophie eſt chez eux beaucoup plus récente. Les Perſans ont eu de leur côté de fort habiles Mathématiciens, & l'Auteur prétend qu'ils excellent dans la Gnomonique, la Trigonométrie & la Géométrie.

Leur Aſtrologie.

Ils regardent l'Aſtrologie comme la clef du futur, & leur foible eſt extrême pour cette maniere ſuperſtitieuſe de pénétrer dans l'avenir. Le Roi fait de groſſes penſions à quantité d'Aſtrologues. Ils tiennent même un rang

considérable dans l'Etat. Leur Chef a cent mille livres d'appointemens, qui sont payez avec une exactitude qu'on n'a pas pour les premiers Officiers de la Couronne. On les consulte dans toutes sortes d'occasions, & leurs décisions sont toujours respectées.

Les Auteurs qu'ils estiment le plus pour l'étude de l'Astronomie, sont *Theodosius*, *Autolicus* & *Menelaus*. Ils ont depuis près de neuf cent ans l'usage des *Sinus*, des *Tangentes*, des *Sécantes*, & du *Rayon posé de soixante*.

Ils suivent le Système de Ptolomée & de Pirbas pour l'ordre & le mouvement des Cieux. C'est sur ces hypotheses célestes, avec le secours des Spheres solides, que leurs Tables de moyens mouvemens sont tirées; & les plus fameuses sont celles d'*Alacoucan*.

Quelques Astronomes Persans font quarante-neuf Constellations, au lieu de quarante-huit. Notre Auteur en rapporte les noms. L'Astrolabe est presque leur unique instrument astronomique. Ils ont leurs Almanachs & leurs Ephémérides.

Leur Philosophie, qui est la Péripatéticienne, est divisée en trois parties; la Physique, la Métaphysique & Leur Philosophie.

la Logique. Ils réduiſent même toutes les Sciences ſous ces trois diviſions. Sous la Phyſique, ils renferment les Mathématiques & la Médecine ; ſous la Métaphyſique, ils rangent la Théologie ſpéculative & morale, & la Juriſprudence ; & ſous la Logique ils comptent la Rhétorique & la Grammaire. La Philoſophie de Pythagore, qui eſt la grande & univerſelle Philoſophie des Indiens & de toutes les Nations idolâtres de l'Orient, eſt connuë en Perſe, & elle y eſt enſeignée par les *Soufys*, qui ſont une ancienne Secte, dont la doctrine eſt toute myſtérieuſe. Mais de toutes les Sciences humaines, la Morale eſt celle qu'ils cultivent le plus. Ils la traitent par trois méthodes ; celle des Sentences ; celle des Fables ; & celle des Diſcours raiſonnez, où le bon ſens & l'éloquence ſe trouvent quelquefois réünis. De pluſieurs exemples de ces trois genres que l'Auteur rapporte avec beaucoup d'étenduë, je me contenterai de citer deux Sentences qui me paroiſſent extrêmement ſenſées.

„ Un homme de mérite paſſe pour „ ſage tandis qu'il recherche la ſageſſe ; „ mais dès qu'il penſe l'avoir acquiſe, „ il eſt un ſot.

„ Un Arabe à qui l'on demandoit „ comment il ſçavoit qu'il y avoit un „ Dieu, répondit; Comme je con„ nois par les traces qui ſont marquées „ ſur le ſable s'il y eſt paſſé un homme „ ou une bête.

Ils regardent *Lockman* comme l'Inventeur des Fables morales. Celles qu'ils lui attribuent ſont ſi ſemblables à celles d'Eſope, qu'il y a beaucoup d'apparence que leur Lockman n'eſt pas différent de l'Eſope des Grecs.

Géographie Perſane.

Pour ce qui regarde la Géographie & l'Hiſtoire, leurs Auteurs ſont encore dans une ignorance qui inſpire de la pitié. La raiſon peut être priſe de ce que les Perſans & les Orientaux en général n'aiment point à voyager. Ils étudient la Sphere, & ils en ont d'aſſez bien faites; mais il leur manque des Globes terreſtres & maritimes. La ſituation des lieux ſe marque chez eux par climats plutôt que par dégrez, parce que l'un eſt plus facile que l'autre. Au lieu de compter comme nous douze climats de la Ligne au Pole, ils n'en comptent que ſept; mais d'un autre côté, au lieu que nous ne diſtinguons les climats que vers le Midi & le Septentrion, ils les diſtinguent

Comment ils comptent les climats.

encore vers l'Orient & l'Occident, ce qui leur donne connoiſſance de divers lieux que nous ignorons. La Géographie leur étant ſi peu connuë, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ne ſoient pas plus habiles dans l'Hiſtoire. Notre Voyageur remarque, par exemple, qu'il n'y a pas dix hommes dans toute la Perſe qui ſçachent que la Hollande eſt une République, quoique depuis un ſiécle la Compagnie des Indes Orientales de Hollande ſoit établie en divers endroits du Royaume, & juſques dans la Capitale. Il n'y a pas même de fond à faire ſur ce qu'ils écrivent de l'Hiſtoire de leur pays & de celle de leurs Voiſins.

Ce qu'ils ſçavent de l'Hiſtoire,

Ils ne ſont pas meilleurs Chronologiſtes ; car rien n'eſt ſi ordinaire que de leur voir confondre les tems, ſans aucun égard pour l'ordre des ſiecles & des années. Leurs Hiſtoires juſqu'au tems de Mahomet, ne ſont ainſi qu'un tiſſu d'erreurs & d'infidélitez ; & s'ils entréprennent de remonter au-delà, c'eſt pour inventer mille chimeres qui bleſſent fort ſouvent la raiſon. Ils ont un talent particulier pour la Poëſie. Leurs Vers ſont compoſez de meſure & de rime. Leur meſure

& de la Chronologie.

Leur Poëſie.

consiſte en longues & en breves comme celle des Vers Grecs & Latins ; de ſorte qu'ils réüniſſent tout à la fois les difficultez de la Poëſie ancienne & de la nôtre.

La Médecine eſt fort en honneur en Perſe, ce qui rend le nombre des Médecins preſqu'infini. Ils jugent des maladies en tâtant le poulx & en obſervant les urines. La ſaignée eſt d'un uſage très-rare. Les émulſions & d'autres breuvages, avec des confections & des cordiaux, ſont preſque les ſeuls remedes qu'ils employent contre la fiévre. Ils promettent la ſanté avec beaucoup d'aſſûrance, & la promettent promptement dans les maladies même les plus deſeſpérées; ce qui ne pouvant manquer de réüſſir quelquefois, ne contribuë pas peu à l'établiſſement de leur réputation. Galien paſſe parmi eux pour le Prince de la Médecine. Hermés le *Triſmegiſte* & Avicenne, tiennent le ſecond rang ; & comme les Médecins Perſans raiſonnent peu, ils ne ſont point capables de faire un pas ſans guide & ſans autorité. On ne fait point de diſſection en Perſe, parce qu'ils n'ont pas les moindres idées d'Anatomie, & qu'ils ne penſent pas

Leur Médecine.

Leur ignorance de l'Anatomie.

même à s'en instruire. D'ailleurs les dissections seroient difficiles dans un pays extrêmement chaud, où les corps ne tardent gueres à se corrompre. Les Bains sont un de leurs principaux remedes. Ils les varient de mille manieres, & je doute qu'il y ait quelque mal, soit de corps ou d'esprit, pour lequel ils ne soient pas employez.

Leur Peinture & leur Sculpture.

Enfin, les Persans n'ont aucun goût pour la Peinture & la Sculpture. Ils entendent fort mal le Dessein. Ils ignorent absolument la *Perspective*, sans qu'on en puisse donner d'autre raison que leur Religion, qui leur défend de faire aucune représentation des créatures humaines. Aussi ne trouveroit-on pas un Statuaire dans toute la Perse; & le goût de ces beaux Arts, qui y étoit autrefois si florissant, paroît éteint jusqu'à leur faire entierement négliger leurs anciens Monumens, qui demeurent abandonnez dans les lieux les plus vils. Cependant ils ont sur nous l'avantage des couleurs, qui sont belles, vives, & qui ne se terniſſent point en Perse. Ils ont aussi un Vernis que nos Maîtres admirent, & qui n'est pourtant composé que d'un mélange de Sandarac & d'Huile de Lin.

Belles couleurs en Perse.

Cet Extrait n'eſt pas auſſi court que je me l'étois propoſé, & peut-être me ſuis-je trompé de même en choiſiſſant les circonſtances que j'ai rapportées, comme les plus capables de ſe faire lire avec plaiſir ; car qui oſeroit ſe flatter d'avoir jamais ſaiſi le véritable goût du Public ! Des Deſcriptions d'Habits extraordinaires, de Fêtes bizarres, d'uſages & de caracteres différens des nôtres, auroient peut-être ſatisfait un plus grand nombre de Lecteurs ; mais j'ai eu deſſein de plaire aux plus raiſonnables.

Nouvelles du Théâtre de Londres.

Cependant le mélange d'un peu de badinage va me réconcilier avec ceux qui m'accuſeroient d'avoir été trop ſérieux. Les dernieres nouvelles du Théâtre de Londres contiennent trois Articles qui ſurpaſſent tout ce qu'un ſujet ſi fécond m'a fourni juſqu'à préſent de plus extraordinaire. Le Signor *Farinelli* dont j'ai déja fait pluſieurs fois l'éloge, ou plutôt dont j'ai rapporté le bonheur & le ſuccès, en laiſſant la liberté de juger ſi le goût prodigieux que les Anglois marquent pour ſa voix & pour ſa méthode, eſt une preuve certaine de talens admirables qu'ils lui attribuent ; ce Héros, dis-je, dont l'ambition n'a plus rien à deſirer

Benefit de Farinelli.

que l'apothéose (*a*), vient de voir confirmer sa gloire par le témoignage le moins équivoque. Deux mille guinées que lui a valu son *Benefit*, & cent guinées que M. le Prince de Galles y ajoûta le lendemain, avec une Tabatiere d'or d'un grand prix, sont des marques d'estime qui ferment la bouche à l'envie même.

Attaqué par le *Prompter*.

Un Auteur inconnu qui s'avise chaque semaine, sous le nom de *Prompter*, d'attaquer avec chaleur tout ce qui lui paroît choquer le bon sens, la Religion & l'amour de la Patrie, a prétendu (*b*) que ces trois principes étoient blessez par le Bénéfit de Farinelli. Le premier, parce que s'il est juste d'encourager les Arts, c'est aux plus utiles qu'il faut donner les premiers soins; & le *Prompter* prétend que tous les Arts utiles languissent aujourd'hui en Angleterre. Le second, parce que c'est respecter peu l'Evangile, que de combler d'honneurs & de richesses ceux dont la profession s'accorde si mal avec ses maximes. Mais une remarque si vague ne tombe pas

(*a*) On me marque que chaque fois que Farinelli finissoit de chanter, on crioit dans le Parterre: *one God, one Farinelli.*

(*b*) *The Prompter*, N. 18.

plus sur le Bénéfit de Farinelli (a) que sur mille dépenses auxquelles la vanité & les autres passions nous engagent. Enfin, la Patrie se plaint de ce qu'un Etranger, dont les talens sont plutôt pernicieux qu'utiles, lui enleve dans l'espace de deux ou trois heures une somme assez considérable pour faire la fortune d'un honnête homme, tandis qu'une infinité de gens d'un mérite solide employent toute leur vie au service de l'Etat pour mériter une récompense modique, qui leur fournit à peine le nécessaire; & meurent souvent sans l'obtenir.

L'attaque est-elle juste ?

Si la regle des opinions saines étoit le jugement de la multitude, cette censure devroit passer pour une déclamation grossiere, qui blesse elle-même de très-aimables principes, tels que ceux de la politesse & du bon goût; car où trouver quelque chose de plus charmant qu'une voix de la beauté de celle de Farinelli, & faut-il craindre l'excès lorsqu'il est question de la récompenser? Ces principes sont en effet très-aimables; mais il est bien fâcheux que se trouvant en contradiction avec ceux du *Prompter*, ceux-ci soient les

(a) Le véritable nom de Farinelli est *Carlo Broschi.*

seuls justes, quoiqu'opposez au jugement du plus grand nombre; & même les seuls dignes de la raison, quoiqu'assez peu respectez de bien des gens qui se picquent d'en avoir.

Que d'exemples ne trouverois-je pas de cette nature, si j'avois à prouver l'injustice & les erreurs de la multitude! Mon sujet m'en offre encore un, que je trouve d'autant plus remarquable qu'il est dans l'extrémité opposée. Mademoiselle Sallé, qui avoit d'abord reçu des Anglois les mêmes faveurs que Farinelli, avec la proportion néanmoins qui convenoit à ses talens, s'étoit vû ensuite fort maltraitée en Vers & en Prose, sans qu'on ait sçu les raisons qui pouvoient justifier ce changement. On étoit même porté à croire que le trait venoit de quelque Concurrent jaloux, & l'on sçait que ces légers obstacles nuisent moins à la gloire qu'ils ne la relevent. Mais, par un caprice incroyable dans une Nation qui avoit sçû rendre justice à son mérite, elle a eu le chagrin de voir les dispositions si changées, qu'on n'a pas eu honte de la siffler en plein Théâtre. On joüoit l'Opera d'*Alcine*, dont le sujet est tiré de l'*Arioste*. Mademoiselle Sallé avoit composé un Ballet,

Mademoiselle Sallé perd la faveur des Anglois.

dans lequel elle ſe chargea du rôlle de Cupidon, qu'elle entreprit de danſer en habit d'homme. Cet habit, dit-on, lui ſied mal, & fut apparemment la cauſe de ſa diſgrace. Ses Partiſans en France s'affligeront moins qu'elle, d'un accident qui pourra contribuer à la rendre au Théâtre de Paris, ſurtout depuis le mauvais ſuccès de ſon *Benefit* qui ne lui a pas produit la moitié autant que l'année derniere.

Cependant on ne ſçauroit dire que la fortune l'ait tout-à-fait abandonnée, puiſqu'elle ne ceſſe point de favoriſer *Franciſque* ſon oncle, Chef d'une Troupe de Comédiens de Province, qui paſſerent en Angleterre au commencement de l'hyver dernier, & que les dix mille écus qu'il a déja gagnez peuvent revenir quelques jours à Mademoiſelle Sallé par droit de ſucceſſion. On parle avec beaucoup d'éloges du talent de Franciſque pour le rolle d'Arlequin. Il invente, il compoſe, il exécute, avec le même ſuccès, & dans ce goût que les Anglois appellent *humour*, & qui réüſſit toujours à Londres. Un jour, par exemple, s'étant déguiſé en femme, il ſe mit dans une Loge voiſine du Théâtre, où ſans être reconnu de perſonne il prit fort bien l'air & les ma-

Bonheur de Franciſque.

Trait agréable de ce Comédien.

nieres d'une Dame de distinction. Quelques Gentilshommes Anglois qui se trouverent près de lui, le traiterent sur ce pied-là, & l'un d'eux lui marqua même des sentimens plus tendres, auxquels Franciſque répondit avec une modeſtie qui ne fit que les augmenter. Pendant leur entretien le Rideau se leve & la Piece commence. Franciſque leve la voix, interrompt l'Acteur, & demande bruſquement pourquoi l'on avoit commencé si tard. On lui répondit, en affectant de la surpriſe, & en faiſant des excuſes à l'Aſſemblée, que ce n'étoit point la faute de la Troupe, mais qu'Arlequin ayant diſparu on se trouvoit fort embaraſſé pour suppléer à son rolle. Franciſque que ses voiſins & tout le Parterre prenoient toujours pour une Dame, s'impatiente, s'agite, secoue son Eventail en mille manieres, & proteſte que si Arlequin ne paroît pas il ne remettra plus le pied aux Spectacles. Enfin les Acteurs continuant de s'excuſer, il saute tout d'un coup sur le Théâtre, les traite de sots, & leur offre de faire le rolle d'Arlequin. On peut juger de l'étonnement des Spectateurs, & surtout de celui du Gentilhomme qui étoit dans la même Loge.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXVIII.

LE siecle d'Horace étoit si peu favorable aux Modernes, que ſans examiner ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais dans un Ouvrage, c'étoit aſſez qu'il fût nouveau (a) pour être ſujet à la cenſure. Rome n'eſt pas le ſeul Pays où ce caprice ait régné. Lucien rapporte que les Egyptiens du tems de Ptolomée I. étoient ſi attachez à leurs anciens Spectacles, qu'ils les préféroient à toutes les inventions

Caprice des Romains & des Egyptiens.

(a) *Non quia craſſe*
Compoſitum illepideve putetur, ſed quia nuper.
Epiſt. ad Aug.

nouvelles. Ce Prince qui étoit zélé partisan de la nouveauté, entreprit de leur faire changer de goût, & se figura qu'il y réussiroit insensiblement s'il pouvoit picquer leur curiosité par des représentations fort extraordinaires. Il fit venir de la Bactriane un Chameau tout noir, & un homme moitié noir & moitié blanc, deux sortes de Monstres également inconnus en Egypte. L'idée qu'il en fit concevoir au Public, en les annonçant par de pompeuses descriptions, attira effectivement beaucoup de Spectateurs au Théâtre; mais il eut le chagrin de voir ses espérances trompées par les railleries qu'il reçut au lieu d'applaudissemens. Son Chameau fut bientôt si négligé, qu'il mourut de faim au fond d'une écurie, & l'homme aux deux couleurs fut donné peu de jours après au Musicien Thespis pour prix d'une simple Chanson.

Caprice tout contraire.

On trouveroit d'autres Pays, où par un goût tout opposé, l'estime & la faveur du Public se sont déclarez uniquement pour les Modernes. L'Angleterre, par exemple, rejette depuis quelque tems tout ce qui ne se présente pas avec l'air de la nouveauté. » Voyez » nos Livres, dit un Auteur (a) esti-

(a) *The Vveeckly Miscellany N.* 126,

» mé à Londres, nos Habits, nos Mai-
» ſons, nos Uſages, nos Spectacles,
» nos Opinions mêmes ſur des ma-
» tieres auſſi ſérieuſes que la Religion
» & le Gouvernement, & vous recon-
» noîtrez par tout notre mépris pour
» l'Antiquité. Tout prend de jour en
» jour une nouvelle face à Londres.
» Nous ne voulons rien devoir à ceux
» qui nous ont précédé. Nous affectons
» de leur être ſi directement oppoſez,
» qu'il faut néceſſairement qu'ils ayent
» manqué des premieres lumieres du
» bon ſens & de la raiſon, ſi c'eſt nous qui
» penſons juſte, ou que nous ſoyons les
» plus inſenſez de tous les hommes ſi
» l'on ſuppoſe qu'ils ne l'ayent pas été.

» Figurons-nous, continuë le même
» Auteur, qu'un Anglois mort ſeule-
» ment depuis vingt ans revienne au
» monde, & qu'il voye courir à nos
» Spectacles une foule de perſonnes
» compoſée *(a)* du *vulgaire de tous les*
» *rangs*. Il s'imaginera d'abord que c'eſt
» quelque *Booth*, quelque *Wilks*, ou
» quelque *Betterton* *(b)* qui les attire, &
» que ce qu'ils cherchent eſt la beauté

(a) *The great vulgar and the ſmall.* C'eſt une expreſſion du célebre Poëte Cowley.

(b) Fameux Comédiens Anglois.

» des exemples dramatiques, relevée » par les graces de l'action & par la force » du sentiment. Avec quel étonnement » ne reconnoîtra-t-il pas que c'est un » Eunuque Italien, ou un Arlequin » François qui ravit l'admiration de » toute l'Angleterre !

L'Auteur Anglois promene ainsi son *Revenant* dans tous les lieux où les marques du changement de sa Nation lui paroissent les plus éclatantes, & finit par des regrets qui font assez connoître que ce qu'il appelle la contagion de la nouveauté n'a pas encore gagné jusqu'à lui.

Sentiment judicieux des François.

Les François après avoir paru balancer longtems entre les Anciens & les Modernes, ont pris sans doute le seul parti raisonnable, lorsque renonçant à toutes les préventions qui peuvent tourner au desavantage des uns & des autres, ils se sont accordez à estimer & à suivre tout ce qui leur paroît bon, dans quelque tems & dans quelque lieu qu'il ait pris naissance. Ainsi leur goût portant moins sur les tems que sur les choses, ils joüissent sans exception de tout ce que les Arts & les Sciences ont produit d'estimable dans tous les siecles; & par une disposition si raisonnable &

si désintéressée, l'on peut dire dans un autre sens que M. de la Motte, qu'ils sont

Contemporains de tous les hommes,
Et Citoyens de tous les lieux.

En effet, dès qu'on suppose que les principes de la raison & du sentiment ont toujours été les mêmes, il faut que tout ce qui est bon suivant ces deux regles, dont le mélange compose proprement le goût, se ressemble par quelque endroit; & il faut encore que tout ce qui a été capable de plaire une fois à ces deux titres, fasse la même impression dans tous les lieux & dans tous les tems où l'on jugera par les mêmes regles. S'il se trouve quelque Pays où l'on ait cessé d'estimer ce qui avoit ainsi mérité de l'être, & où l'on n'ait plus d'estime & de goût que pour des choses toutes opposées, n'en cherchons point d'autre cause que le trouble de la raison & la dépravation du sentiment. Je ne fais l'application de cette maxime à aucune Nation; mais après ce que j'ai dit, j'en tire le sujet d'un éloge fort honorable pour la nôtre. Est-il question parmi nous de ceux qui écrivent? Ils se font gloire d'imiter égale-

ment les bons Ecrivains anciens & modernes. Veut-on juger des François par le plus grand nombre, qui eſt de ceux qui ſe contentent de lire ? On trouvera qu'une bonne Edition d'un ancien Auteur ſe débite en France comme celle d'un bon ouvrage moderne. En effet, il eſt naturel que ceux qui ont du goût pour la maniere de penſer & d'écrire, qui eſt en uſage parmi nos bons Auteurs, en ayent pour celle, par exemple, qui étoit en uſage à Rome du tems d'Auguſte. On n'aimera pas nos meilleurs Poëtes ſans aimer Horace & Virgile, nos excellens Orateurs ſans aimer Ciceron. N'eſt-ce pas le même goût & le même génie, avec la ſeule différence du caractere des Langues ? M. de V. . .né à Rome au tems dont je parle, auroit été Virgile, & Virgile vivant du nôtre, ſeroit l'Auteur de la Henriade.

Qu'on ne me demande pas quelles ſont mes vûës dans cette longue excurſion ſur le goût. Les Mémoires que je reçois régulierement de mes Correſpondans de Londres s'étant fort multipliez depuis l'interruption du Pour & Contre, j'ai commencé ſans choix par le premier qui eſt tombé ſous ma main,

& j'ai pris occaſion des gémiſſemens de M. *Hooker* (*a*) ſur le goût préſent de ſon Pays, pour féliciter ma Patrie de celui qui regne parmi nous. Mais je paſſe à deux faits plus intéreſſans, dont le premier ſurtout méritoit d'être p utôt publié.

Un Peintre célébre nommé Vandermyn ayant tiré le Portrait de Mad. la Princeſſe d'Orange, ſe rendit à Saint James pour le préſenter à cette Princeſſe. Elle avoit chez elle le Prince de Galles & pluſieurs autres Seigneurs qui admirerent l'ouvrage du Peintre. On aſſûre en effet que c'eſt une des plus belles pieces du monde, & la Princeſſe, qui excelle dans la connoiſſance de tous les beaux Arts, en parut elle-même charmée. Il s'agiſſoit de donner à l'Ouvrier une récompenſe proportionnée au mérite de ſon travail. M. le Prince de Galles parut délibérer quelque tems avec la Princeſſe ſa ſœur; enſuite faiſant apporter de la toile, une Palette & des Pinceaux, il prit Vandermyn par la main, le plaça ſur une chaiſe, & lui recommanda d'y demeurer juſqu'à ce qu'il reçût de lui-même l'ordre de ſe

Trait curieux.

(*a*) C'eſt l'Auteur du *Weeckly Miſcellany*.

lever. La Princeſſe s'étoit rangée pendant ce tems-là derriere un Paravent, au coin duquel étoit une Glace où Vandermyn & ſa poſture étoient entierement repréſentez. Elle y fit un ſi bon uſage des Pinceaux, qu'en moins de deux heures, pendant leſquelles le Prince ſe fit un plaiſir d'amuſer l'Aſſemblée, elle peignit (*a*) le Peintre, & le combla d'admiration en lui faiſant voir ſon Portrait qui étoit parfaitement reſſemblant. Il l'obtint d'elle comme la plus précieuſe faveur qu'il pût recevoir d'une ſi grande Princeſſe. L'avanture a paru ſi nouvelle aux Anglois qu'ils l'ont célébrée par pluſieurs Pieces de Vers. Je me rappelle un trait d'Auguſte avec lequel on pourroit lui trouver quelque reſſemblance. Ce Prince voulant ſe délivrer des importunitez d'un Poëte Romain, qui lui préſentoit tous les jours des Vers & qui n'avoit point d'autre vûë que d'obtenir quelque récompenſe, prit le parti d'en compoſer quelques-uns qu'il lui offrit, à ſon tour, en échange de la premiere Piece qu'il reçut. (*b*)

(*a*) Martial exprime à peu près cela en deux Vers, dont je ne puis me rappeller la meſure; mais dont voici le ſens : *Non modo ipſo conſule poſitum, ſed qui ſonebat erat ipſe Conſul.*

(*b*) Je puis achever ici le conte de Suétone.

Mais il y a ces trois différences entre le trait de Rome & celui de Londres, que le deſſein de la Princeſſe d'Orange étoit de marquer ſon eſtime à M. Vandermyn, que quelques Vers coûtent moins de peine aſſûrément qu'un Portrait, & que loin de vouloir fruſtrer le Peintre du juſte prix de ſon travail elle ajoûta à cette galanterie une récompenſe digne d'elle & de la beauté de l'ouvrage.

Les Partiſans des formes ſubſtancielles ou de tout autre ſyſtême qui accorde de l'intelligence aux Animaux, liront volontiers le fait ſuivant. « Dans » un Village nommé *Grumblin*, proche » de la Capitale d'Irlande, un Seigneur » du Pays avoit fait couper un Cheval » des plus beaux du monde, mais ſi difficile à gouverner qu'on avoit cru ce » remede néceſſaire pour adoucir ſa férocité. On ne lui avoit pas ſi bien » couvert les yeux pendant l'opération » qu'il n'en eût diſtingué le Miniſtre. Autre événement ſingulier.

Le Poëte qui ſentit aiſément qu'Auguſte le railloit, tira de ſa poche quelques pieces de monnoye qu'il le pria d'accepter, en lui diſant que c'étoit tout ce qu'un pauvre Poëte étoit capable de lui offrir; mais que s'il eût été Prince, il l'eût payé plus libéralement.

» Quelques jours se passerent sans qu'il » le revit ; mais l'ayant apperçu avant » la fin de la semaine, dans son Ecurie, » où il ressentoit encore la douleur de » sa blessure, il rompit furieusement » son licol & se jetta sur son ennemi » avec tant de rage qu'il le renversa » mort dans une minute, moitié écra- » sé, dit l'Auteur de ce récit, & moitié » déchiré. » Je n'oppose rien à un fait lorsqu'il paroît si (*a*) certain, & je n'entreprens point de l'expliquer lorsqu'il est si difficile.

Recuëil de Vers Anglois tirez de dessus es murailles & les vitres.

Je rendrai raison plus facilement du succès extraordinaire d'un Livre qui ne paroîtra pas en avoir dû espérer beaucoup sur son titre, & dont il s'est débité néanmoins des milliers d'Exemplaires. C'est un Recuëil badin de tous les Vers qu'on a pû découvrir en Angleterre sur les vîtres & sur les murailles. Pour comprendre ce qui fait le mérite de cet Ouvrage & ce qu'on peut y trouver d'agrément, il faut sçavoir qu'il n'y a point aujourd'hui de Nation si passionnée pour la Poësie que les Anglois, & que sans compter les Vers imprimez qui composent chaque mois plusieurs

(*a*) Il est attesté dans le *Political state of great Britain.*

Volumes, il s'en fait un prodigieux nombre qui ne courent que manuſcrits, ſoit par la modeſtie des Poëtes, ſoit par le peu de valeur de leurs Ouvrages. Il faut ſçavoir encore que tous les Animaux qui marchent ſur deux pieds, ſans excepter le Cocq, la Tourterelle & le Pigeon, il n'y en a point qui ait plus de paſſion que l'Anglois pour le Sexe qui mérite la qualité de beau dans toutes les Eſpeces. Ce n'eſt pas préciſément ce que nous nommons tendreſſe & galanterie; car les femmes d'Angleterre ſont le plus ſouvent ſeules entr'elles, & ne ſe plaignent de rien moins que de l'importunité des hommes. Mais il y a des momens d'ardeur & de tranſport que les Anglois appellent des momens d'amour. Ils ſont tout de flamme dans ces momens là, & de maniere ou d'autre il faut que leurs ſentimens s'expriment. Avec ces deux éclairciſſemens on ne ſera pas ſurpris qu'une Nation ſujette à de tels accès de fureur poëtique & amoureuſe, s'occupe ſouvent à compoſer des Vers tendres. A la Ville, à la Campagne, dans leurs Maiſons & dehors, aſſis & debout, les Anglois compoſent des Vers. Ils les crivent ſur les murs, ils les gravent

sur les vîtres. On ne trouve point de Cabaret ni d'autre lieu public qui n'offre des Epigrammes & des Madrigaux sans nombre. J'ai admiré la même chose dans leurs Provinces les plus éloignées, telles que Cornwall & le Pays de Galles, où je ne m'attendois qu'à trouver de la rudesse & de la grossiereté. C'est ici, lit-on sur une vître, que M. N.... a passé les plus doux momens de sa vie. La vître voisine assûre que P....y en a passé de cruels & d'insupportables. Sur l'une, on voit des remercîmens à l'Amour; sur l'autre, des plaintes & des imprécations. Enfin les vîtres & les murs d'Angleterre sont des Annales d'amour.

C'est le Recuëil de toutes ces Pieces qu'on vient de publier à Londres, avec le nom des lieux d'où elles sont tirées, & celui même des Auteurs lorsqu'on l'a pû découvrir. On s'imagine bien que les mœurs n'y sont pas toujours (a) respectées; mais l'Ouvrage

(a) Il s'y trouve néanmoins des Epigrammes qui ne s'écartent point de l'honnête plaisanterie. On m'en cite une pour exemple, qui a été tirée d'un cabaret de Battel en Sussex. Elle est agréable en Anglois.

Jack eating rotten cheese did say,
Like Samson I my thousands slay.

auroit-il tant de cours si l'on n'y trouvoit que des leçons de sagesse !

Il est sorti nouvellement de la Presse deux autres Livres, qui paroîtront plus dignes de la curiosité du Public. L'un est la premiere Edition d'un Manuscrit Latin de la Bibliotheque de Harley, qui contient la Vie des Rois Henri II. & Richard I. par *Benoist* Abbé de l'ancienne Abbaye de Peterborough. M. *Hearne* Editeur de cet Ouvrage (*a*) en releve extrêmement l'utilité ; & mon Correspondant m'assûre qu'elle peut s'étendre jusqu'à la France, par le détail d'une infinité de faits qui intéressent notre Nation. La mort, qui vient d'enlever M. Hearne, a porté un coup irréparable à l'Université d'Oxford dont il étoit membre, & où il faisoit son séjour. Il y étoit le seul qui cultivât l'Histoire, ou du moins

Vie de Henri II. & de Richard I.

Mort de M. Hearne.

I wvvv, quoth Roger, so you do,
And vvith the same self vveapon too.

Voici la traduction littérale : Jack mangeant du fromage pourri *& plein de vers*, dit : Je ressemble à Samson, je tuë des milliers comme lui. Tu as raison, répondit Roger, & il est vrai encore que c'est avec les mêmes armes.

(*a*) 2. vol. in 8°. grand papier deux guinées, petit papier une guinée & demie.

qui communiquât les fruits de son travail au Public. Sa réputation ne lui avoit pas coûté beaucoup, car la devant à son *Introduction à l'Etude de l'Histoire*, qui étoit son premier essai, il n'avoit gueres eu d'autre peine que celle de traduire les Elémens de M. l'Abbé de Vallemont, & d'y ajoûter quelques Recherches qui donnent à son Ouvrage un air de critique & d'érudition. Il n'a pas laissé d'en recueïllir tout l'honneur en Angleterre, quoiqu'avec un peu de justice il eût dû le partager avec l'Original, en reconnoissant du moins au titre de son Livre ou dans la Préface, qu'il étoit redevable de quelque chose à l'Auteur François. C'est ce que j'ai forcé quelques Anglois de confesser, par la lecture même des deux Textes. Mais si M. Hearne s'est aidé du secours d'autrui pour entrer dans la carriere, il s'y est soutenu par ses propres forces, & il y a marché avec honneur jusqu'à la fin de sa vie.

Sa réputation.

Lettres de M. Pope.

Les Lettres du célebre M. *Pope*, dont on assûre que le Manuscrit lui a été dérobé, & qu'il a été publié (*a*) sans son aveu, ont fait autant de bruit

(*a*) En un volume chez *Curl*, en deux chez *T. Cooper*.

par les circonſtances qui ont ſuivi leur publication que par leur agrément. Elles contiennent, dit-on, l'hiſtoire amoureuſe, littéraire, & politique, de Londres, depuis 1704. juſqu'en 1735. avec des Réflexions fort variées, mais toujours ingénieuſes & dignes d'un des plus beaux eſprits de ce ſiecle. Il eſt ſi difficile d'écrire tout ce qu'on voit & tout ce qu'on entend, ſans s'expoſer quelquefois au malheur de déplaire, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'un Ouvrage de cette nature ait fait des ennemis à M. Pope & à ſon Libraire. Cependant on ne me marque point que l'Auteur ait été chagriné; & le vol de ſon Manuſcrit étoit d'ailleurs une excuſe qui l'auroit tiré d'embarras: mais *Curl*, un de ſes Libraires, s'eſt vû arrêté pendant pluſieurs ſemaines, & contraint de paroître à la Chambre des Pairs où il s'eſt adroitement juſtifié par quelqu'une de ces équivoques (*a*) qui ſauvent la Preſſe de la rigueur

(*a*) Si rien n'eſt ſi commun à Londres que les Ecrits offençans & les Libelles, ce n'eſt pas que le droit de médire ſoit accordé à la Preſſe: il y a des Loix au contraire qui puniſſent la médiſance; mais le changement d'une ſeule lettre qui déguiſera tant ſoit peu un nom, juſtifie tout. Ainſi vous accuſe-t-on d'avoir maltraité

des Loix. Cet obſtacle n'a ſervi, comme il arrive toujours, qu'à redoubler l'empreſſement du Public pour le Livre de M. Pope. On nous fait eſpérer qu'il ſera bientôt traduit en Hollande.

Inventaire de galanteries Angloiſes.

J'acheverai cet Article par la Traduction d'une petite Piece qui a eu du ſuccès à Londres, & qui ſervira à nous faire prendre une idée de la galanterie des Anglois. C'eſt le Catalogue de quantité de Bijoux & de Meubles précieux, qu'une Maîtreſſe mécontente de ſon Amant lui renvoye dans ſon dépit, & que celui-ci prend le parti de vendre comme des biens deſormais inutiles. On marque le lieu, le jour & l'heure auſquels la vente doit ſe faire.

» Trois cent Lettres d'amour, tou-
» tes choiſies, & pliées de la mani[illegible]
» la plus galante. Elles ſeront donn[illegible]
» à bon marché, le Gentilhomme ne
» ſouhaitant que de ſe rembourſer de
» la dépenſe qu'il a faite en plumes de

la réputation de quelqu'un ? Si vous n'avez pas nommé celui qui ſe plaint, ou ſi vous avez retranché une ſeule lettre de ſon nom, le Juge lui répond froidement qu'il ne paroît pas que ce ſoit lui dont il eſt queſtion.

» Corbeau & en Papier doré.

» Les Réponſes de la Dame, qui » doivent aller avec les Lettres, pour » rendre la Collection complette.

» Le Portrait de la Dame dans une » Tabatiere, aſſez beau pour faire » honneur à un Petit-Maître qui vou- » dra ſe vanter de l'avoir reçu d'une » Maîtreſſe.

» Trente-deux Pieces de Vers ori- » ginaux qui conviennent à toutes ſor- » tes d'Amans. Par exemple; *à une* » *Dame, ſur un coup d'Eventail qu'elle* » *m'a donné. A une Dame qui ſe trou-* » *voit dans un Jardin à fleurs. A une* » *Dame qui me préſentoit du Tabac. Vers* » *ſur une Mouche qu'elle avoit placée au-* » *deſſus de ſon œil gauche : ils peuvent* » *ſervir auſſi pour une Mouche au-deſſus* » *de l'œil droit. Vers ſur le ſourire d'une* » *Dame. Vers ſur une Révérence, ſur* » *ſur ſon air chagrin, ſur ſon air en-* » *joüé, &c.*

» L'Art d'aimer d'Ovide, traduit » en Anglois, relié en maroquin, & » doré comme un Livre de Prieres, » pour le pouvoir lire à l'Egliſe. La » nouvelle Atlantis : de même. Les » Poëſies de Rocheſter : de même.

» Une Bague d'écaille de Tortuë,

» émaillée, avec une fort belle Devise.
» Une Recette pour composer la
» Poudre d'amour.
» Deux Bouteilles d'Encre noire.
» Une paire de Jarretieres, dont
» l'une est rouge, & présentée par le
» Gentilhomme pour signifier l'ardeur
» de son cœur ; l'autre blanche, &
» présentée par la Dame pour mar-
» quer la pureté du sien ; avec des Dé-
» vises sur l'une & sur l'autre.
» Douze Volumes de Romans.
» Trois Cheveux de la Dame, pris
» de sa boucle favorite, & destinez
» pour faire un bracelet avec ceux
» qu'on se flattoit encore d'obtenir.
» Ils sont d'un brillant-doré admira-
» ble, & tels que ceux qui étoient les
» plus estimez parmi les Anciens.
» Dix-neuf Sermens tout neufs, à
» l'usage d'un Amant, lorsqu'il n'a
» plus autre chose à dire.
» L'Art de soupirer, Poëme ma-
» nuscrit, en trois Chants, par My-
» lord M.... avec quelques Remar-
» ques sur l'usage des pleurs, des plain-
» tes, & des témoignages de desespoir.
» On y a joint une Dissertation sur
» le tems le plus propre aux soupirs,
» & des regles pour juger à quelle dis-

» tance ils peuvent être entendus ſans
» perdre leur vertu.

» Eſſai ſur la maniere de tirer parti
» de la diſpoſition des Chambres &
» des Cabinets, par une des meilleures
» plumes de la Cour.

» Un Eventail briſé, un vieux Gant,
» & une Piece ſecrete, que la Dame
» dans une grande précipitation laiſſa
» un jour par mégarde au logis du
» Gentilhomme.

» Copie d'une Lettre de la Dame à
» une autre Dame mariée de ſes amies,
» où elle lui apprenoit de quelle ma-
» niere elle devoit ſe conduire avec ſa
» Femme-de-Chambre à qui elle avoit
» confié ſes plus grands ſecrets, & de
» qui elle vouloit ſe défaire.

» On trouvera un grand nombre
» d'autres Curioſitez, particulierement
» un petit Couteau à manche d'or,
» que le Gentilhomme avoit préſenté
» à la Dame, & qu'elle refuſa avec de
» grandes marques de reſſentiment.
» C'eſt probablement ce qui a cauſé
» dans la ſuite toute la conduite qu'el-
» le a tenuë à ſon égard ; & le Gen-
» tilhomme ſe croit obligé de bien re-
» commander à tous les Amans p ſ-
» ſionnez de ne jamais offrir de Cou-

» teaux ni de Cizeaux à leur Maîtref-
» se, ni autre choſe propre à couper,
» parce que ſur dix exemples on en
» trouvera neuf où ces malheureux
» Préſens ont coupé l'amour & l'ami-
» tié.

Ce qu'il faut entendre par le caractere national.

Je crains que cette Piece n'ait paru trop longue à ceux qui ne la trouveront point, comme les Anglois, aſſez plaiſante pour en rire. Mais c'eſt plus ſouvent par ces bagatelles que par les grandes entrepriſes & par les Ouvrages ſérieux qu'on diſtingue le caractere particulier d'une Nation. Lorſqu'il s'agit de raiſon, de prudence, de juſtice & même de bon (a) goût, tous les hommes doivent s'accorder dans leurs idées, puiſque c'eſt préciſément cette reſſemblance de notions qui conſtituë leur eſpece. Mais la différence de ce qu'on appelle les caracteres nationaux ne conſiſte gueres que dans celle des uſages, des manieres, & de certaines habitudes, qui viennent moins du fond de la nature que des circonſtances extérieures. Ainſi deux Ecrivains qui compoſeroient ſur la Philoſophie naturelle ne devroient jamais ſe trouver en contradiction dans leurs ſyſtêmes, s'ils penſoient & s'ils raiſon-

(a) Voy. le premier Article de cette Feüille.

noient juſte ; mais deux Nations différentes, entre leſquelles on ne ſuppoſe pas beaucoup de liaiſon, ne ſçauroient ſe reſſembler dans leurs méthodes de galanterie, de civilité, de jeux, de parure, de bâtimens, de feſtins, &c. & c'eſt cette variété qui fait l'agrément du grand ſpectacle du monde.

Il m'eſt venu de Londres, entre pluſieurs Pieces curieuſes, une Critique des Théâtres François (de la même main qu'une Lettre ſur la Satyre dont j'ai donné quelques fragmens dans un des derniers *Pour & Contre*) avec des Remarques utiles ſur les talens de nos principaux Acteurs, & une comparaiſon fort intéreſſante de leur maniere de vivre avec celle des Comédiens Anglois. Je me contente aujourd'hui d'annoncer ces nouvelles richeſſes, qui demandent plus d'étenduë qu'il ne m'en reſte à leur donner dans cette Feüille ; mais je ſuis trompé ſi elles ne ſont auſſi bien reçûës à Paris que vient de l'être à Londres le nouveau Reglement qui regarde les Théâtres de cette Ville. C'eſt auſſi une Piece curieuſe, dont il ſeroit à ſouhaiter que la France voulût adopter quelques Articles, & cette eſpérance me la fera traduire avec beau-

Critique des Théâtres.

coup de soin. Le Parlement d'Angleterre n'a pas jugé les spectacles indignes de son attention. Avant que de se séparer il avoit porté un *Bill* (a) pour l'établissement d'un *Comité*, qui a déja pris connoissance des principaux desordres, & l'Ordonnance dont je parle est pour y remédier.

¶ Guerre plus que littéraire.

Tôt ou tard la même autorité deviendra nécessaire pour arrêter une autre espece de mal qui paroît croître de jour en jour. Il vient des Auteurs & des Libraires. J'ai déja remarqué dans plus d'une Feüille, qu'il n'y a point de Corsaires qui ne se traitent les uns les autres avec plus de ménagement que les Libraires de Londres, & que les Auteurs asservis à leurs caprices se laissent engager trop aisément à leur prêter leur plume pour toutes sortes de querelles & d'intérêts, Quelque Libraire fait-il paroître un Projet de Livre qui soit goûté du Public, & dont l'exécution par conséquent promette un profit considérable ! Il s'en trouve aussitôt quelqu'autre qui engage ses Ecrivains à travailler secrete-

(a) *A Bill for better regulating the Play houses and the Players.* Acts of Parliament.

ment sur le même sujet, & qui s'efforce de prévenir celui qu'il veut supplanter. L'exemple du Dictionaire (*a*) de Bayle, & de l'Histoire de M. Rapin, n'approche point de ce qui se passe aujourd'hui à l'occasion de l'Histoire des Expéditions maritimes d'Angleterre. M. Burchett & M. le Diard en ont fait à l'envi chacun une. Pendant que leur travail a duré, c'étoit qui l'auroit fini le plus vîte; mais ayant trouvé chacun leurs partisans après la publication des deux Ouvrages, c'est qui l'emportera maintenant sur son Rival. Intrigues, cabales, critique, satyre, Livres & Brochures, tout est employé de part & d'autre, avec tout le feu de la haine, & tout l'éclat d'une guerre ouverte. Les Juges desintéressez croyent que dans l'un & dans l'autre il y a de quoi partager véritablement les suffrages, & que le meilleur parti qu'ils puissent prendre tous deux, seroit de se réünir pour faire un Ouvrage excellent de ce qu'il y a de bon de chaque côté. Mais qui imposera silence aux vents & aux orages?

Histoire des Expéditions maritimes des Anglois.

(*a*) Voy. le premier Tome du *Pour & Contre*.

Il y a beaucoup d'apparence que l'entrepriſe de refondre ces deux Hiſtoires eſt réſervée à quelque Traducteur François qui enrichira ainſi notre Langue d'un rxcellent Livre.

On me eprochera que cette Feüille eſt trop Angloiſe, & que je néglige quantité de nouveaux Livres qui paroiſſent tous les jours à Paris. C'eſt l'abondance de mes Mémoires Anglois qui me ſéduit, & j'ai crû d'ailleurs juſqu'à préſent que je devois le ſuccès du *Pour & Contre* à ces traits étrangers, qui doivent flatter beaucoup plus la curioſité d'un Lecteur François que ce qui ſe paſſe à ſes yeux. J'ai même eu ſoin dans cette penſée de me former de nouvelles correſpondances en Hollande & en Italie, dont j'eſpere que je ne recuëillerai pas des fruits moins agréables que de celles de Londres : ce qui n'empêchera point que je ne profite auſſi de tout ce que la France m'offrira de nouveau & d'intéreſſant.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE LXXXIX.

UN Ecrivain célebre (*a*) examinant les principales paſſions qui ſont la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puiſſe être avoüée ſans honte. C'eſt l'Amour. Encore ſuppoſe-t-il qu'elle ſoit telle qu'il la repréſente dans l'Hiſtoire ſui-

Effet héroïque de vertu morale.

(*a*) *Mylord Shaftsbury.* Il prouve que les deſirs, les craintes, les eſpérances ſont des effets de foibleſſe & de miſere; que l'orgueil, l'ambition ſont ridicules, & que l'amour de la gloire eſt chimérique; que la haine eſt tout à ſa fois nuiſible & honteuſe, &c.

vante, dont il garantit la vérité.

Un de nos meilleurs Officiers Généraux dans les dernieres Guerres de Flandres (c'eſt l'Auteur Anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une Ville à la tête de quelques Eſcadrons, apperçut un Détachement conſidérable de la Garniſon, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroiſſoit ſervir d'eſcorte à une Chaiſe roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la réſiſtance des François & de leur Commandant, qui fut dangereuſement bleſſé en ſe défendant avec la derniere valeur, il en tailla la meilleure partie en pieces, & il prit le reſte. La Chaiſe tomba auſſi entre ſes mains. Il n'y trouva qu'une jeune Dame, évanoüie de frayeur, mais ſi belle que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de ſoins, il apprit d'elle, que le Commandant de l'Eſcorte, qui commandoit auſſi dans la Place voiſine, étoit ſon mari, & que la crainte d'un ſiége, auquel on s'attendoit dans quelques ſemaines, lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même

tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tombé parmi les morts, & sans le prompt secours que le Général Anglois lui fit porter, il n'auroit pas survécu longtems à son malheur & à ses blessures.

Les Prisonniers furent conduits au Quartier du Vainqueur, qui n'eut pas besoin d'autre motif que sa générosité naturelle pour prendre un soin particulier des deux Epoux. Cependant un intérêt plus tendre le faisoit agir sans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maison qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fussent traitez avec le même zele & le même respect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de l'état de leur santé, & n'étant point satisfait du rapport de ses gens, il trouvoit un prétexte dans le danger pressant du mari pour s'en éclaircir souvent par ses propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entieres. Il loüoit la Dame, il la plaignoit, & après les plus longs entretiens, il croyoit sentir en la quittant que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaisir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais sans se faire

quelque violence qu'il se séparoit d'elle, lorsque la bienséance ou les devoirs de son emploi l'obligeoient de se retirer. Ce sentiment qui augmentoit tous les jours fut comme la premiere marque à laquelle il reconnut sa passion. Son âge ne passoit pas cinquante ans. Il avoit l'esprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profession de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaisirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupoient tout entier; de sorte que se trouvant plus enflâmé qu'il ne convenoit à son devoir & à son repos, il ne put s'empêcher, avec un caractere aussi raisonnable que le sien, de frémir du danger auquel il se crut exposé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur si conforme à la sienne, que cette ressemblance avoit été jusqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il se hâta de lui faire la confidence de son trouble.

» Je suis, lui dit-il, dans un em-
» barras qui me fait honte, & que je
» ne vous avouerois pas si je comptois
» moins sur votre amitié. J'aime l'E-

» pouse de ce Commandant. Je ne » m'en ferois pas une peine si elle pou- » voit être à moi, car je n'ai point de » raisons qui doivent me faire renon- » cer au mariage ; mais son Epoux est » vivant & se rétablit de jour en jour. » Elle est sage, & je le suis aussi. Je n'ai » rien à prétendre d'elle : cependant » par un caprice de cœur, auquel je » ne puis rien comprendre, je ne sçau- » rois être un moment tranquile hors » de sa présence. J'ai lû mille divers » effets de l'amour, ajoûta-t-il, mais » ne les ayant jamais ressentis, je ne » me suis gueres attaché à raisonner » sur leur cause, & j'ignore par con- » séquent où il en faut chercher le re- » mede. Si vous en connoissez quel- » qu'un, au nom de l'amitié ne me le » cachez pas, ou aidez-moi prompte- » ment à le trouver.

Son ami, qui étoit aussi un Officier de distinction, & qui faisoit comme lui toute son occupation des armes, reçut cette ouverture de cœur en riant, & n'y répondit pas d'un ton plus sérieux.

» Vous vous mocquez, lui dit-il, » de donner un air si important à une

„ bagatelle. Vous ne me perſuaderez
„ pas qu'on aime malgré ſoi. On voit
„ une belle femme. On l'admire. On
„ ſouhaiteroit, ſi vous voulez, de pou-
„ voir obtenir quelque droit ſur ſon
„ cœur & ſur ſa perſonne. Mais il en
„ eſt comme d'un beau Tableau ou
„ d'une belle Fleur dont on n'eſt pas
„ le maître; un homme raiſonnable ne
„ deſirera pas de les poſſéder avec une
„ ardeur qui trouble ſon repos. Cette
„ penſée même ne ſe préſentera pas à
„ ſon eſprit, s'il ſçait que celui qui les
„ poſſede les aime trop pour conſentir
„ à s'en défaire. Qui ne riroit, con-
„ tinua-t-il, de cette prétenduë néceſ-
„ ſité, dont la plûpart des Amans font
„ leur excuſe? Je conçois bien qu'une
„ inclination à laquelle on n'a jamais
„ réſiſté, & qu'on a pris plaiſir à nour-
„ rir, peut devenir aſſez forte pour
„ coûter beaucoup de peine à vaincre;
„ il n'en eſt pas autrement de toutes
„ nos habitudes. Mais des charmes tout
„ puiſſans, des attraits invincibles, des
„ conquêtes certaines, des paſſions qui
„ prennent tout d'un coup l'aſcendant
„ ſur toutes les forces de la raiſon,
„ c'eſt ce que j'ai toujours regardé

„ comme autant de chimeres badines,
„ qui n'exiſtent que dans l'imagination
„ des Poëtes & dans leurs Ouvrages.
„ Ainſi, cher ami, ajoûta cet admi-
„ rable conſeiller, vous vous plaignez
„ d'un mal dont la guériſon dépend
„ de vous. Aimez-vous ? C'eſt que
„ vous avez lâché volontairement la
„ bride à votre cœur, & vous ne de-
„ vez accuſer que vous-même. Vou-
„ lez-vous ceſſer d'aimer ! En vérité
„ je ne vois pas qu'il y ait rien de plus
„ à faire que ce qu'on fait quand on
„ veut ſérieuſement quelque choſe.
„ N'aimez plus, qui vous y force ?

Ce diſcours n'étant gueres propre à conſoler l'amoureux Général, il ſoupira triſtement, & convaincu par expérience, que la raiſon ſeule n'a pas toute la force que ſon ami lui attribuoit, il réſolut de ſe priver abſolument de la vûë de ſa Priſonniere, dans l'eſpérance que l'éloignement feroit plus d'effet que tout autre remede. Il pria ſon ami de ſe charger du ſoin de la voir, & il forma ſecretement le deſſein de la renvoyer ſans rançon, elle & ſon mari, auſſitôt que celui-ci ſeroit rétabli de ſa bleſſure. Mylord

Shaftſbury fait remarquer juſqu'ici dans cette conduite deux traits dignes de la plus haute ſageſſe, & du plus grand courage. L'un, eſt la droiture avec laquelle ce Général condamne ſon amour par la ſeule raiſon qu'il le trouve criminel. L'autre, eſt cette ſupériorité héroïque ſur un ſentiment involontaire, qui lui fait prendre le parti de couper à ſes deſirs toute voye de ſe ſatisfaire; avant que de ſçavoir s'il pourra venir à bout de les éteindre. Tout Amant, ajoûte cet Ecrivain, qui conſultant ſon cœur ſur le parti qu'il prendroit dans la même ſituation, ne le ſent pas porté à ſuivre cet exemple, doit ſe regarder comme un miſérable, & ne pas douter qu'il n'entre toujours quelque choſe de bas & de honteux dans ſes amours les plus légitimes.

L'autre Officier, ce Philoſophe qui rioit de la foibleſſe de ſon ami, vit la belle Commandante, comme il s'en étoit chargé, & ne la vit pas deux jours ſans reconnoître la vanité de ſon ſyſtême. Il devint encore plus paſſionné que le Général; avec cette différence, que malgré l'honnêteté de ſon caractere, qui ne le cédoit point, com-

me j'ai dit, à celui de son ami, le feu de la jeunesse ne lui permit pas de se vaincre si facilement. En effet, le charme de mille délicieux sentimens qu'il n'avoit jamais si bien éprouvez, lui fit oublier une partie de ses principes, & s'il ne le porta à rien de criminel, il l'écarta bien loin de cette sublime vertu dont il venoit de recevoir l'exemple. L'Historien ne fait aucun détail de ses foiblesses, mais après l'avoir traité d'Amant téméraire & d'Ami infidele, il ajoûte, qu'une fiévre violente qui survint au Commandant lorsqu'on espéroit le mieux de sa guérison, le mit dans peu de jours au tombeau. Cette mort fut d'abord regardée du Général comme un coup du Ciel, qui favorisoit l'innocence de ses sentimens. Son Rival ne s'en applaudit pas moins, & ils s'employerent tous deux à consoler la belle Veuve avec le même zele & les mêmes espérances. Cependant celui-ci, qui n'avoit point renoncé à toutes maximes d'honneur, ne put voir la vertueuse passion de son ami sans se reprocher la sienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du moins la force de lui en ar-

cher l'aveu. Il prit le Général en particulier, & (a) lui tint ce discours :

„ La honte devroit me lier éternel-
„ lement la langue ; mais le ſouvenir
„ de votre exemple m'encourage à la
„ vaincre, & je ſens heureuſement au
„ fond de mon cœur, que l'honneur
„ & l'amitié y ſont encore plus forts
„ qu'elle. Je n'en ſuis pas moins un
„ perfide & un hypocrite ; mais mon
„ excuſe eſt que je ſuis devenu tel ſans
„ le vouloir, car je commence par ab-
„ jurer la fauſſe Philoſophie ſur la-
„ quelle ſe fondoit toute ma force, &
„ dont j'ai fait parade lorſque vous
„ m'avez découvert votre paſſion. Il
„ eſt faux qu'on n'aime point ſans le
„ vouloir. Il n'eſt pas plus vrai qu'on
„ puiſſe ceſſer d'aimer quand on le
„ veut. Je ſuis perſuadé en même tems
„ qu'avec beaucoup de courage à réſiſ-
„ ter aux premieres impreſſions de l'a-
„ mour, & ſurtout à fuïr l'objet dont
„ on reſſent le pouvoir, un homme
„ de bon ſens peut ſe délivrer de ſa ty-

(a) On s'appercevra aiſément par le tour de cette Relation que je la traduis littéralement.

„ rannie. Vous l'avez fait. Vous m'a-
„ vez donné un exemple digne de vo-
„ tre vertu. Ma confusion est de ne
„ l'avoir pas suivi. Je viens vous en
„ faire l'aveu. . . . . Quoi ! Vous aimez
„ la Commandante, interrompit le
„ Général avec beaucoup d'agitation !
„ Oüi, répondit timidement l'Offi-
„ cier ; je l'aime, je l'adore, je n'en
„ guérirai jamais. Vous m'avez dit,
„ en m'apprenant votre passion, qu'elle
„ ne vous permettoit pas d'être un mo-
„ ment tranquile hors de sa présence ;
„ & moi qui n'en suis plus à des ter-
„ mes si modérez, je vous confesse
„ que la vie me seroit insupportable
„ sans elle ; que si elle ne peut être
„ à moi, je vais chercher la mort à la
„ bouche du premier canon.

Le Général consterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond silence, pendant lequel il paroissoit abîmé dans ses réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques soupirs, il interrogea son ami sur toutes les circonstances qui pouvoient le convaincre de la violence de son amour. Il lui demanda ensuite s'il pensoit à l'épouser ? L'autre ayant répondu que

c'étoit ſon deſſein, s'il n'y trouvoit point d'obſtacle invincible : „ Eh bien, „ reprit le vertueux Général, épou„ ſez-la. J'ai pû vaincre une fois mon „ cœur ; je le vaincrai encore, quoi„ qu'il m'en coûte. Vous êtes plus „ jeune & plus aimable que moi ; je „ ne pourrois me déclarer votre Rival „ ſans m'expoſer à vous voir préféré. „ D'ailleurs, nous deviendrions enne„ mis, & notre haine ne manqueroit „ pas d'avoir des ſuites funeſtes. C'eſt „ à moi que l'âge, l'expérience, & „ mon rang, impoſent l'obligation de „ les prévenir. Il l'embraſſa après ce diſcours, en lui promettant d'être toujours ſon ami, & de ne pas voir la Commandante qu'il ne le vît aſſûré d'elle par les liens du mariage.

Réflexions ſur l'Hiſtoire précédente.

Mes réflexions ſeront courtes ſur cette hiſtoire. Je ne prétendrai point qu'elle ſoit impoſſible, puiſque l'Auteur prend toutes ſortes de précautions pour en garantir la vérité. Mais comme la gloire & la vertu du Général conſiſtent ici dans la victoire qu'il remporte ſur l'amour, je demande pourquoi l'on ne pourroit pas confeſſer ſans honte toute autre paſſion qu'on

auroit vaincuë de même ; ou qu'on s'efforceroit de vaincre ? Il eſt vrai, comme Mylord Shaftſbury le fait remarquer en faveur de l'amour, que de toutes les affections déréglées c'eſt celle qui paroît la moins mépriſable en elle-même, non ſeulement parce qu'elle a ſon principe dans la nature, mais encore parce que ſon objet eſt fort ſupérieur à celui des autres paſſions. On ne ſçauroit deſavoüer qu'une belle femme ne ſoit d'un tout autre prix que l'or & l'argent, par exemple, qui ſont l'objet de l'Avarice, & qui ne ſont qu'une portion inſenſible de matiere. L'Ambition & l'amour de la Gloire, qui n'ont pour objet que de vains honneurs, dépendans du caprice, & preſque toujours accordez ſans diſcernement, ne peuvent entrer en comparaiſon non plus avec les charmes d'une femme de mérite, qui ſent, qui penſe, qui raiſonne, & dont la poſſeſſion ne flatte pas moins l'eſprit que les ſens. Mais quoiqu'on puiſſe donner ainſi le premier rang à la paſſion de l'Amour, il n'eſt pas moins certain qu'elle retombera au niveau de toutes les autres, lorſqu'on la compare aux juſtes

& légitimes affections du cœur, qui se réduisent à aimer Dieu, & les créatures par rapport à lui. Il me semble donc, que s'il y a de la honte à faire l'aveu de quelque passion, celle de l'Amour ne doit pas être exceptée ; ou que si elle mérite de l'être dans le cas du Général Anglois, il n'y en a point qui ne dût l'être aussi dans les mêmes circonstances.

Statuës élevées à Londres.

Mais quel seroit continuellement notre embarras s'il falloit pour regle de conduite & de jugement, toutes les scrupuleuses distinctions d'un Philosophe moral ! Personne ne doute que suivant certains principes, ce que je vais loüer par exemple, ne dût être regardé comme l'effet d'une vanité inutile & ridicule ; mais si dans tous les pays & dans tous les tems on s'est accordé à le regarder d'un autre œil, pourquoi chercher des armes dans la raison pour combattre ce qu'elle a comme consacré elle-même par un usage perpétuel ! A le bien prendre même, la raison est-elle autre chose que cet accord de tous les hommes à juger de la même maniere dans tous les tems & dans tous les lieux ! Quoiqu'il en

soit, j'ai à louer l'usage d'élever des Statuës aux Héros. Les Anglois, qui pensent là-dessus comme l'on a toujours fait, ne croyent pas que leur reconnoissance & leur admiration pour leurs grands Hommes puisse s'exprimer d'une maniere plus glorieuse que par ces Monumens publics, qui font connoître tout à la fois & que le mérite n'est pas rare dans une Nation, & qu'il y est respecté. Ceux qui rendent l'honneur, & ceux qui le reçoivent, y trouvent ainsi leur compte. Le Roi Guillaume n'avoit point d'autre Statuë en Angleterre que celle de Bristol, dont j'ai parlé dans la Feüille XIV. & celle de Hall qui fut élevée en 1734. mais dont l'Ouvrier rira peu d'honneur, & dont l'Inscription même ne fut pas goûtée (a) du Public. La Cour & le Parlement avoient re-

(a) La voici.

Memoriæ Gulielmi tertii Regis
Hæc statua fuit erecta A. D. 1734.
Si quaris quare hic posita,
Abi:
Sin ex ipsa visa reliqua noveris,
Siste paxumper;
Et illud Britanniæ Numen
Gratâ mente venerare.

fussé plusieurs fois la permission de lui en élever une à Londres, quoique la Ville l'eût sollicitée avec ardeur, & l'on cherchoit curieusement les raisons de ce refus, lorsqu'on en a vû paroître une des plus magnifiques dans la grande salle de la nouvelle Banque. Elle est de marbre. Toutes les perfections de l'art y ont été déployées par Rysbrack, qui en est l'Auteur. Elle vit, elle respire, elle (a) exprime tout ce qu'on lit dans l'Inscription, que je vais traduire dans notre Langue.

Pour avoir rendu leur force aux Loix,
Leur autorité aux Cours de Justice,
Sa dignité au Parlement,
A tous les Anglois leur Religion & leur liberté,
Et pour avoir assûré tous ces biens à la postérité
Par la succession de l'illustre Maison d'Hanover
Au Trône d'Angleterre;
Au meilleur de tous les les Princes *Guillaume III.*
Fondateur de la Banque,
Le Corps dont elle est composée, par un sentiment de reconnoissance,
A élevé cette Statuë,
Et l'a dédiée à sa mémoire
L'an de N. S. M D C C X X X V.

(a) *Cumque ars summa sit, ingenium tamen ultra est.* Plin.

Quoique cette Statuë & la noble simplicité de son Inscription méritent bien l'éloge que j'en fais, elles n'ont trouvé place ici que pour servir de prélude à quelque chose de plus curieux dans le même genre. Sir John Jennings, un des Amiraux d'Angleterre, Gouverneur de l'Hôpital Royal de Greenwich, ne trouvant point dans les ouvrages modernes le goût qu'il aime dans ceux de l'Antiquité, a choisi parmi quantité de Figures d'Antiques celle qui lui a paru la plus belle, & l'a fait copier en marbre par Rysbrack; avec ce seul changement, qu'au lieu d'un visage Grec ou Romain, il a fait faire celui de son Roi, pour placer cette Piece à Greenwich sous le nom de George II. Elle y a été portée effectivement avec une pompe extraordinaire, & élevée dans la grande Cour au bruit de l'Artillerie. Pour les Inscriptions, comme on les vouloit dans le même goût d'antiquité que la Statuë, on ne s'est point fié aux Poëtes modernes, & l'on a trouvé qu'il étoit plus sûr de les prendre dans Horace. Elles sont choisies fort heureusement pour un Hôpital tel que Greenwich,

qui ſert de retraite aux Matelots, qui ont mérité cette récompenſe par leurs ſervices. On lit ſur le piedeſtal, du côté de l'Orient :

Hic requies ſenectæ,
Hic modus laſſo maris & viarum,
Militiæque.

A l'Occident :

Hic ames dici Pater atque Princeps.

Au Nord :

Pelagi feſſos tuto placidiſſima porta
Accipit.

Au Midi :

Principi potentiſſimo
GEORGIO II.
Britanniarum Regi, cujus auſpiciis & patrocinio auguſtiſſimum hoc Hoſpicium *ad ſublevandos militantium in Claſſe Emeritorum labores, à Regiis ipſius* Anteceſſoribus *fundatum, auctius in dies & ſplendidius exurgit, Joannes Jennings, Eques, ejuſdem Hoſpitii Præfectus, Ieonem hanc pro debita ſua erga Principem reverentia & Patriam* Charitate *poſuit. A. D. MDCCXXXV.*

Je donne cette Inſcription telle que je l'ai reçûë de mon Correſpondant, après m'être fait aſſûrer ſeulement qu'il l'a copiée d'après l'Original avec la derniere exactitude. Ceux qui connoiſſent l'Antiquité jugeront par les fautes qu'ils appercevront *au Midi*, qu'il auroit été à ſouhaiter pour Sir Jennings

de trouver aussi cette prose dans Horace.

Si les Anglois excellent dans quelque genre, c'est principalement dans les Méchaniques. Chaque jour en fournit de nouvelles preuves. Un Gentilhomme de Dalkeith en Ecosse a fait nouvellement transporter à Londres une Machine de son invention, sur laquelle il fonde l'espérance d'une grande fortune, & après avoir obtenu l'approbation de la Société Royale, il s'est fait accorder des Lettres Patentes exclusives, qui ne permettent point de douter de l'excellence du présent qu'il veut faire au Public. C'est un (a) composé de plusieurs pieces de bois, faciles à mouvoir par le secours de quelques ressorts, qui servent à battre toutes sortes de grains. Dans une minute la Machine donne treize cent vingt coups, c'est-à-dire, de compte fait, autant que trente-trois hommes vigoureux en peuvent donner dans le même espace de tems; & comme elle va toujours, & que les bras des hommes sont quelquefois forcez de se reposer, on

Nouvelle Machine fort utile.

(a) Ceux qui voudront se la procurer, peuvent s'adresser à Londres à *Mr. Sylvanus Urban at S. John's gate.*

compte qu'en un jour elle peut faire l'ouvrage de quarante hommes. Elle ne prend pas plus de place que deux hommes qui battent suivant la méthode ordinaire ; & pour comble d'utilité, on a remarqué qu'elle nétoye si parfaitement la gerbe, qu'elle en tire six pour cent plus que le fléau. On se sert d'un Cheval pour la faire agir, ou d'une Voile au vent ; ou bien on en attache la manivelle à une meule de Moulin, qui lui communique tout le mouvement dont elle a besoin, sans être retardée dans le sien. Mais la meilleure preuve de son utilité est le succès avec lequel elle se répand dans toutes les Provinces d'Angleterre.

Réflexion d'un Journaliste Anglois.

Ne vaudroit-il pas mieux, s'écrie un des Journalistes qui ont annoncé cette invention au Public, & ne seroit-il pas à souhaiter, puisque le talent de notre Nation est déclaré pour les Mathématiques & pour les Méchaniques, que tant de mauvais Auteurs, qui écrivent malgré Minerve & les Muses, prissent le parti d'abandonner des Arts pour lesquels ils doivent sentir qu'ils ne sont pas faits, & qu'ils tournassent leur application, comme le Gentilhomme de Dalkeith, à la découverte

de mille choſes utiles à eux-mêmes & à la ſociété ! Ils ne réüſſiroient pas tous auſſi heureuſement que lui : j'en conviens, ajoûte le Journaliſte, mais s'ils ne ſont pas plus capables d'inventer une Machine que de compoſer des Livres, que ne ſervent-ils du moins à la faire tourner ?

Multitude de nouveaux Livres.

Cette exclamation, toute badine qu'elle eſt, paroîtroit fort ſenſée à mes Lecteurs, s'ils pouvoient ſe procurer une fois la vûë de tous les mauvais Livres qui ſe publient à Londres dans le cours d'un mois ; c'eſt un ſpectacle digne de la curioſité d'un Etranger. Le mois de Mai, qui eſt le dernier dont j'ai reçu la liſte, en a produit quatre-vingt-ſept. En me marquant leur titre & leur valeur, mon Correſpondant m'apprend une circonſtance qui doit diminuer l'étonnement où l'on pourroit être de ce qu'il ſe trouve des Imprimeurs & des Libraires pour tant de miſérables productions. Les Colonies Angloiſes, qui ſont en aſſez grand nombre, reçoivent toujours volontiers ce qui eſt rebuté à Londres, & donnent aux Libraires d'autres biens en échange pour des Livres. On y eſt charmé ſurtout des Ouvrages de

Politique, & c'eſt heureuſement le plus grand nombre. Ces pauvres habitans de l'autre Monde ſont trop contens de lire des raiſonnemens vagues & des réflexions inſipides ſur les affaires & le gouvernement de leur Patrie. Ils ſe croyent tranſportez dans les Caffez de Londres, occupez à cenſurer le Miniſtere, ou à former des brigues pour une nouvelle élection.

Querelle d'un Auteur & d'un Libraire.

Il arrive auſſi fort ſouvent qu'un Livre eſt ſi fort décrié, que le dégoût s'en répand dans l'ancien comme dans le nouveau Monde. C'en eſt ſans doute un de cette nature qui a cauſé depuis peu une querelle fort plaiſante entre un Auteur & ſon Libraire. Celui-ci fort affligé d'avoir imprimé un gros Ouvrage, dont il ne s'eſt pas vendu quatre Exemplaires, en fit faire des plaintes ameres à l'Auteur, & lui dit entr'autres reproches, que ſes Livres ne lui donnoient pas même du pain. Un ſoufflet, qui lui caſſa quelques dents, fut la ſeule réponſe qu'il reçut du fier (a) Ecrivain. La Juſtice informée de cette violence, l'obligea de ſe préſenter. Il ſe tira d'affaire par une

(a) Μιαιμματα παντες ενοσων ἐργαζομενα.

(a) Epigramme qui fit rire jusqu'à son Libraire & ses Juges. En voici la traduction : „ Je confesse que j'ai pris la „ chose avec un peu trop de chaleur ; „ je lui ai cassé les dents : mais après „ tout où est le grand mal ? Mes Li„ vres, dit-il, ne lui donnent pas de „ pain : les dents sont inutiles quand „ on n'a rien à manger.

L'Auteur des *Nouvelles Lettres Persanes* doit vivre en meilleure intelligence avec le (b) sien, car il faut convenir qu'à Londres un Auteur doit être cher à son Libraire lorsque le Public prend une fois du goût pour ses Productions. On ne parle point dans ce pays-là, pour un Ouvrage qui se fait goûter, de moins de quatre ou cinq Editions consécutives, & les Livres s'y vendant d'ailleurs assez cher, il n'y a point d'Ecrivain estimé qui ne fasse arriver rapidement son Libraire à la fortune. Les Lettres Persanes, soit par l'impression que tout le monde

Nouvelles Lettres Persanes.

(a) *I must confess that j vvas somevvhat vvarm, I broke his teeth. But vvherés the mighty harm ? My vvorks, he said, could never afford him meat ; And teeth are useless vvhen there is nought to eat.*

(b) *E. Davis.*

conſervoit encore d'un autre Ouvrage du même nom, qui ne s'eſt pas acquis moins d'eſtime à Londres qu'à Paris, ſoit par leur valeur réelle, ont enlevé tout d'un coup les ſuffrages de la Cour & de la Ville. Il eſt plaiſant que l'Original Anglois ait paſſé d'abord en Angleterre pour la traduction d'un Livre François, & qu'en France au contraire quantité de perſonnes ayent pris la Traduction qui s'en eſt faite dans notre Langue pour le véritable Original. Je n'examine point quel préjugé ces deux erreurs peuvent faire naître, mais je recueille de part & d'autre que l'Ouvrage a plû, & que s'il fait moins de bruit en France, c'eſt que n'étant pas connu pour l'Ouvrage d'un des plus grands Seigneurs d'Angleterre, & n'ayant point le même rapport à nos affaires qu'à celles des Anglois, il a picqué beaucoup moins notre curioſité. On l'attribuë ouvertement à Mylord C.... Il lui manque dans la Traduction Françoiſe un peu de feu qu'il a dans ſa Langue naturelle.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XC.

C'Est être bien délicat sur la gloire, que de prendre parti avec la derniere chaleur pour celle de son Pays & de ses Ancêtres sur des évenemens qui se sont passez il y a douze ou quinze siecles. Un Auteur originaire du Pays de Galles, & descendu par conséquent des anciens Bretons, a maltraité sans ménagement le P. Lobineau, pour avoir osé (*a*) dire „ que les „ anciens Bretons apporterent de leur „ Isle en passant dans (*b*) l'Armori- Délicatesse d'un Auteur.

(*a*) Hist. de Bretagne l. 2.

(*b*) Ce nom semble avoir appartenu particulierement à cette partie des Gaules, quoique César dise dans ses Commentaires, *Universas*

Origine de l'esprit de fable en France.

„ que, l'esprit de fable qui étoit ré-
„ pandu dans leurs Légendes, & qui
„ a infecté depuis ce tems-là toutes les
„ nôtres. Cette accusation qui rejette sur la Grande-Bretagne la corruption d'une des sources de notre Histoire, doit passer pour une calomnie, dit l'Ecrivain Gallois, si l'Accusateur ne prouve, 1°. que *l'esprit de fable* régnoit alors parmi les Bretons; 2°. qu'il ne régnoit point déja parmi les François. Il cite quantité d'exemples qui renversent du moins la seconde de ces deux propositions; car il paroît assez traitable sur la premiere, & il se propose moins de détruire le reproche qu'on fait à ses Ancêtres d'avoir aimé les fables, que de faire voir que nous ne leur devons rien sur cet article, parce que la France étoit déja dans le même goût. Ensuite renvoyant le P. Lobineau au P. Hardoüin, à M. Baillet, & surtout au Cardinal Augustin Valere Evêque de Verone, il prétend avec ces trois Auteurs, „ que tant de
Sentiment de plusieurs Sçavans sur les Légendes.
„ Vies différentes qui portent le nom
„ d'un même Saint, & toutes les mer-
„ veilles qu'on y trouve, viennent de
„ la coutume qui s'observoit autrefois

civitates qua Oceanum attingunt Gallorum consuetudine Armorica, appellatas.

„ dans les Monasteres d'exercer les jeu-
„ nes Religieux par des amplifications
„ latines sur la vie de quelque Saint,
„ pour essayer dans ces pieuses fictions
„ s'ils avoient l'esprit inventif, & s'ils
„ sçavoient bien manier un lieu com-
„ mun ; que ces jeunes Moines com-
„ posoient alors des especes d'histoi-
„ res, où le merveilleux étoit répandu
„ à pleines mains, & où il se trouvoit
„ toujours plus d'ornemens que de vé-
„ rité.

En effet, cette supposition leve fort bien toutes les difficultez : mais qui nous assûrera, disoit M. le Clerc, qu'elle ne soit pas elle-même une fiction ? Quelle preuve le Cardinal Valere (*a*) a-t-il apporté de cet usage qu'il attribuë aux Monasteres ? Ce n'est pas assez d'inventer une solution qui convienne à ce qu'on veut éclaircir, si l'on ne fait pas voir en même tems qu'elle lui appartient à bon titre, & qu'il n'y en a pas d'autre à chercher. Un Médailliste peut s'applaudir d'avoir donné une explication vraisemblable à quelques lettres initiales d'une

Doute de M. le Clerc.

(*a*) Il a fait un Livre intitulé : *Rhetorica Ecclesiastica, seu de modo concionandi.* Il vivoit du tems de saint Charles Borromée, dont il étoit intime ami.

Médaille (*a*) obscure. Un Physicien même est en droit de s'en tenir au système qu'il a inventé, lorsque ses principes s'accordent avec tous les Phénomenes de la Nature. Trouvez-nous quelque chose de plus juste & de plus certain, diront-ils l'un & l'autre, si vous doutez de la vérité de nos opinions. Mais lorsqu'il s'agit d'un fait historique, il n'y a rien à fonder sur de simples vraisemblances & sur des conjectures.

Sans remonter jusqu'aux Légendaires, on a vû paroître de nos jours quantité d'Ouvrages qu'on ne sçait dans quel rang l'on doit mettre, & qui sont devenus comme autant de problêmes dès le premier moment de leur naissance. Est-il bien décidé, par exemple, que l'*Espion Turc*, les *Mémoires de Rochefort*, ceux de *Pontis*, (*b*) &c. doivent être rangez dans la Classe des Romans, ou dans celle des Livres de quelqu'autorité ? J'ai quelque chose de plus nouveau à citer. Un Anglois arrivé récemment de la Jamaïque, a

Ouvrages d'autorité douteuse.

(*a*) M. Addisson comparoit ces sortes de Médailles aux bouts rimez, qu'on remplit quelquefois très-heureusement dans plusieurs sens tout opposez.

(*b*) Voy. les Mélanges de Vigneul de Marville.

fait imprimer à Londres un Discours qu'il attribuë au Chef des Negres révoltez de cette Isle. La curiosité a porté tout le monde à le lire, & de tous ceux qui en ont publié leur sentiment, il n'y en a pas un seul qui ait osé prononcer si cette Piece doit être regardée comme une fiction. Elle a été suivie d'une espece de Manifeste qu'on suppose venu du même Pays, & qu'on donne pour l'Ouvrage du Gouverneur Anglois de cette Colonie. C'est une Réfutation de la Harangue du Negre, avec diverses raisons adressées aux Rebelles, pour les engager à rentrer dans la soumission qu'ils doivent à leurs Maîtres. On explique avec beaucoup de vraisemblance par quelle voye la premiere de ces deux Pieces a été communiquée aux Habitans de Port-Royal, & l'on y joint le portrait & le caractere de *Moses Bom-Saam*, l'Orateur prétendu, qui, après avoir vécu longtems dans l'esclavage, avoit obtenu la liberté plusieurs années avant la révolte pour récompense de son industrie & de ses services. Enfin, l'on n'épargne rien pour prévenir toutes sortes d'objections. J'en ai trop dit pour ne pas faire naître à mes Lecteurs quel-

qu'envie de lire un Discours si curieux, & je vais les satisfaire en le traduisant.

Discours du Chef des Negres révoltez de la Jamaïque.

„ Compagnons d'armes & freres „ d'infortune, si vos souffrances „ voient été moins horribles, j'aurois „ pû joüir sans danger du repos qui „ m'étoit accordé. Mais en vain me „ voyois-je délivré de l'esclavage pour „ avoir défendu courageusement la vie „ de mon Maître. Je n'ai point trou„ vé de douceur dans la liberté, parce „ qu'en l'obtenant j'ai cessé de partici„ per à votre misere.

„ Tandis que j'étois au même rang „ que vous, vil & misérable avec mes „ freres, je n'avois pas assez de senti„ment pour réfléchir sur notre mal„heureux sort. Mais dix années de „ liberté m'ont mis en état d'en mieux „ juger. Je ne les ai point employées „ à mener, comme nos Oppresseurs, „ une vie honteuse & mépriſable dans „ le luxe & dans la molesse; mais à „ m'instruire soigneusement de leurs „ Arts, pour faire connoître au mon„de, & pour m'assûrer moi-même, „ que ce n'est point la différence du „ génie, mais l'éducation & le seul „ hazard, qui donnent aux Blancs cet„te supériorité dont ils abusent pour

„ mépriſer les Noirs & pour les fouler
„ aux pieds.

„ Eh! par ce Dieu myſtérieux, que
„ nos Perſécuteurs prétendent adorer,
„ quelle eſt donc cette ſupériorité dont
„ leur orgueil ſe vante! Quel avantage
„ croyent-ils tirer de leur fade & dé-
„ goutante blancheur, ſur la couleur
„ noble & majeſtueuſe que nous avons
„ reçûë de la nature! Si la délicateſſe
„ eſt un mérite, nous avons la peau
„ auſſi douce que leur velours. Eſt il
„ queſtion des qualitez vraiment viri-
„ les? Conſidérez vos tailles, & vos
„ forces. En quoi vous ſurpaſſent-ils?
„ Qu'un Blanc expoſe comme nous
„ ſon viſage aux vents ou à la chaleur
„ du midi: y réſiſtera-t-il comme nos
„ plus foibles enfans! Non. Il ſen-
„ tira auſſitôt quelque défaillance de
„ cœur. Il deviendra tour à tour pâle
„ & rouge. Il ſe plaindra d'être ſuf-
„ foqué par l'air & brûlé du Soleil.

„ L'unique avantage de ces fiers Ty-
„ rans eſt d'être en effet plus heureux
„ que nous. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient
„ plus ſages; mais ils ont plus d'art &
„ d'induſtrie. Ils ne ſont pas plus bra-
„ ves, mais ils ont plus de fineſſe &
„ d'artifice. Leur colere eſt aidée par

„ l'adreſſe. Leur force eſt redoublée
„ par la diſcipline. Ils ont des regles &
„ des méthodes de guerre, qui donnent
„ de l'agilité aux mouvemens d'une
„ armée nombreuſe & peſante : tandis
„ qu'avec autant de vigueur & de cou-
„ rage, le défaut d'ordre & de dépen-
„ dance nous fait perdre tous nos
„ avantages, en nous diviſant : ſem-
„ blables à cette Riviere, que vous
„ voyez couler; elle eſt forte, & rien
„ n'arrête ſon cours, tant qu'elle ſe
„ contient entre ſes rives, mais dès
„ qu'elle ſe ſépare en divers ruiſſeaux,
„ il n'y en a pas un qui ne ſoit foible
„ & que la moindre réſiſtance ne puiſſe
„ arrêter.

„ Auſſitôt que j'ai commencé à lire,
„ j'ai appris dans le plus ſaint de tous
„ les Livres; dans la ſource de la Re-
„ ligion des Blancs, que tous les hom-
„ mes ſont l'ouvrage d'un même Créa-
„ teur, les deſcendans d'un même pere,
„ & qu'ils naiſſent tous avec la même
„ liberté & les mêmes droits. J'ai lû
„ dans le même Livre, & j'ai ſenti à
„ cette lecture les mouvemens d'une
„ profonde admiration & d'une joye
„ prophétique; j'ai lû, Compagnons,
„ qu'un Peuple, cher à ce ſouverain
„ Maître, qui a créé tous les Peuples,

„ s'étant trouvé réduit à l'eſclavage
„ ſous des Tyrans tels que les vôtres,
„ ingrats, fiers & ſans pitié, un hom-
„ me choiſi miraculeuſement lui fit
„ ouvrir les yeux ſur ſon infortune,
„ dont une longue habitude lui avoit
„ fait perdre le ſentiment, lui inſpira
„ l'amour de la liberté, & ſervit heu-
„ reuſement à ſa délivrance. Cet hom-
„ me, que je me ſuis propoſé pour
„ modele, portoit le même nom que
„ nos Perſécuteurs m'ont donné.

„ Qu'ont-ils à objecter contre la ju-
„ ſtice de notre révolte? Diront-ils que
„ nos Ancêtres étoient eſclaves? Ceux
„ du Peuple qui fut délivré par leur
„ Moyſe l'étoient auſſi. Ajoûteront-ils
„ qu'ils ont acheté nos Peres à prix
„ d'argent, & que nous leur appar-
„ nons comme un bien dont ils ont
„ payé la valeur? Qu'ils arrachent la
„ vie, s'ils le veulent, au premier in-
„ fortuné ſur lequel ils ont acquis ce
„ droit cruel: mais ont-ils acheté auſſi
„ toute ſa race? Et les enfans de ſes
„ enfans ſont-ils dévoüez ſans retour
„ à l'eſclavage?

„ Périſſe un ſi honteuſe prétention!
„ Qu'ils ſe ſouviennent en combien
„ peu de tems ils ont été rembourſez

„ par le travail de nos Peres. Qu'ils
„ nous disent si toute leur pompe,
„ leur luxe, & leurs molles délices, ne
„ sont pas le fruit de nos sueurs, de
„ nos tourmens, & de nos larmes.

„ Ici, chers Amis, l'excès de ma
„ douleur interrompt mon discours.
„ Je vous demande un moment la li-
„ berté de pleurer. C'est une foiblesse :
„ mais elle durera peu, & je retrouve-
„ rai bientôt la voix pour faire le dé-
„ nombrement de vos miseres.

„ Cependant, hélas ! que veux-je
„ entreprendre ? Quelle affreuse des-
„ cription ! Je manque & de patience
„ & d'haleine pour trouver des noms à
„ tous vos malheurs. Plût au Ciel qu'il
„ me fût aussi facile de les effacer de ma
„ mémoire, que de vous épargner le
„ nouveau tourment de les entendre !
„ Mais je ne les oublierai jamais. Mon
„ imagination est trop fidelle à me les
„ représenter. J'entens vos cris pendant
„ le sommeil. Je vois couler dans mes
„ songes le sang qu'on vous arrache à
„ grands coups de foüet. Insultes,
„ tortures, cruautez inexprimables,
„ tout ce que vos Tyrans vous ont
„ fait essuyer & vous préparent enco-
„ re, se fait sentir à mon cœur. Et
„ voilà l'héritage que vous avez à laif-

„ ſet à vos enfans ! Malheureux inno-
„ cens ! Pourquoi nous réjoüiſſons-
„ nous à votre naiſſance ? Pourquoi
„ ſouriez-vous à vos Peres ! Ils ne
„ vous mettent au monde que pour
„ vous rendre miſérables. Ces triſtes
„ victimes apprennent bientôt ce qu'ils
„ ont à attendre de nous. C'eſt ce qu'ils
„ nous voyent poſſéder nous-mêmes.
„ Des Peres plus heureux léguent à
„ leurs Enfans des tréſors de la fierté
„ & de l'indolence. Tel eſt l'héritage
„ de nos Tyrans. Mais nous n'avons
„ que de la honte à laiſſer à notre Poſ-
„ térité ; la honte de notre lâcheté,
„ qui nous a fait ſupporter ſi longtems
„ les horreurs d'un ſi dur eſclavage, &
„ qui nous les fait perpétuer, en laiſ-
„ ſant après nous une Race infortunée
„ pour ſuccéder à nos miſeres. Je finis
„ cet horrible tableau. Les cris lamen-
„ tables que je vous entends pouſſer
„ me font repentir de vous avoir tou-
„ chez par des endroits ſi ſenſibles.
„ Ne penſons plus à ce que nous avons
„ ſouffert. Songeons à ne pas ſouffrir
„ plus longtems.

„ Au centre de ces montagnes inac-
„ ceſſibles, & dans l'épaiſſeur de ces
„ bois impénétrables, nous n'avons

„ rien à craindre de nos ennemis, ſi
„ nous ne nous laſſons pas de veiller
„ à notre défenſe. Il ne nous man-
„ quera ni pâturages pour nos trou-
„ peaux, ni champs propres à nous
„ fournir des bleds & des alimens,
„ lorſque le feu aura découvert la ſur-
„ face de ces lieux incultes. Si nous
„ avons d'autres beſoins, nous ſçavons
„ où trouver des paſſages pour entre-
„ prendre hardiment des excurſions.
„ Nous fondrons ſur les Plantations
„ des Blancs au moment qu'ils s'y at-
„ tendront le moins, & nous revien-
„ drons chargez de leurs dépoüilles.
„ Mais commençons par nous mettre
„ à couvert de leur malice & de leur
„ cruauté. Penſons moins d'abord à
„ tirer vangeance de nos maux paſſez
„ qu'à cimenter les fondemens de no-
„ tre liberté & de notre repos. Lorſ-
„ que nous aurons confirmé nos forces
„ par l'exercice & par la diſcipline,
„ nous parviendrons bientôt à nous
„ faire redouter ; & comme tout ce
„ qui reſte d'eſclaves de notre couleur
„ ne manquera point de ſe dérober
„ comme nous à la tyrannie, & de
„ trouver les moyens de nous rejoin-
„ dre, notre nombre achevera de nous
„ rendre invincibles.

„ Peut-être que dès aujourd'hui nous „ pourrions nous promettre beaucoup „ davantage : mais il n'eſt pas tems „ encore de le tenter. Quand nous „ viendrions à bout d'extirper juſqu'au „ dernier de nos Perſécuteurs, ou de „ les chaſſer de l'Iſle, nous trouverions „ des difficultez inſurmontables à dé- „ fendre la plaine & les autres lieux „ ouverts contre les nouveaux Enne- „ mis qui renaîtroient tous les jours. „ Eux ou leurs ſemblables, vous les „ verriez revenir avec de nouvelles „ forces, pour ſe remettre en poſſeſ- „ ſion des riches établiſſemens qu'ils „ auroient perdus. Nous ſommes ſans „ Vaiſſeaux, ſans expérience dans la „ Navigation; qnel moyen de défen- „ dre nos côtes ! Mais ici nous n'avons „ à réſiſter qu'à leur orgueil. Leur „ avarice ne nous enviera pas la poſ- „ ſeſſion de ces deſerts, où nous avons „ beſoin pour la ſûreté & l'entretien „ de notre vie, d'avoir recours à tous „ les Arts qu'ils nous ont appris. C'é- „ toit pour augmenter nos peines, & „ pour nous rendre utiles à leurs plai- „ ſirs qu'ils nous communiquoient ces „ connoiſſances, mais la juſtice & la „ bonté du Ciel les fera ſervir à notre „ bonheur.

„ J'ai fait remarquer à vos Capitai-
„ nes, du soulphre & du salpêtre dans
„ plusieurs endroits des montagnes.
„ Vous avez dans chaque Compagnie
„ des Moulins à bras, qui vous servi-
„ ront à préparer la Poudre. Le Fer
„ ne nous manque point pour les ar-
„ mes. Cependant vous avez une voye
„ plus courte pour vous en procurer ;
„ c'est de recevoir si bien ceux qui ose-
„ ront nous attaquer, que vous leur
„ ôtiez le pouvoir de retourner sur
„ leurs pas. Ainsi, jusqu'aux armes
„ qu'ils apporteront pour notre ruine,
„ tout deviendra utile à notre défense.

„ Que chacun s'efforce de compren-
„ dre la merveilleuse bonté du Ciel,
„ & de répondre à ses bienfaits. Pre-
„ nons possession de ce vaste terrain
„ qui sera desormais notre partage, &
„ divisons-le entre nous sans préfé-
„ rence & sans jalousie. Défrichons
„ nos terres. Cultivons-les, pour nous
„ & pour notre postérité. Mais pen-
„ sons d'abord à nous faire des Loix,
„ & ne les cultivons pas avec moins
„ d'ardeur & de soin. Une juste sou-
„ mission doit paroître douce en sor-
„ tant d'un injuste esclavage. Si l'En-
„ nemi entreprend de nous forcer dans
„ cette retraite, qu'il nous trouve à

„ l'épreuve de ſes efforts ; & s'il nous
„ y laiſſe en paix, faiſons-lui confeſſer
„ par notre tranquillité que nous ſom-
„ mes auſſi bons qu'il nous a été cruel.
„ Il manque de Beſtiaux : nous ſe-
„ rons bientôt en état de leur en four-
„ nir, s'ils conſentent à nous donner
„ en échange mille choſes qu'ils peu-
„ vent nous accorder ſans s'appauvrir ;
„ & leur intérêt ſera toujours de nous
„ les offrir de bonne grace, plutôt
„ que de nous mettre dans la néceſſité
„ de les emporter par la force.

„ Conſolez-vous donc, mes chers
„ Amis, & ne craignez pas de vous
„ promettre trop de bonheur & de re-
„ pos, ſi vous êtes capables de patience.
„ Ne précipitons rien. Qu'on nous
„ mépriſe, qu'on nous croye foibles
„ & miſérables, pourvû qu'on nous
„ laiſſe le tems d'établir notre nouvel
„ Etat ſur des fondemens ſolides. L'é-
„ difice croîtra. Vous lui ferez pren-
„ dre une forme qui s'attirera quelque
„ jour du reſpect & de l'admiration ;
„ & ſoyez ſûrs que tôt ou tard vos En-
„ nemis vous embraſſeront, en dépit
„ de votre couleur, lorſqu'ils auront
„ tout à craindre de votre colere, &
„ qu'ils trouveront leur intérêt & leur
„ ſûreté dans votre amitié.

Réflexions sur ce qui précede.

Ceux qui se souviendront d'avoir lû dans les Gazettes, que les Anglois de la Jamaïque sont surpris de l'habileté du Chef des Negres, jusqu'à s'imaginer que ce pourroit être quelque Officier Espagnol qui seroit venu de l'Isle de Cuba, ou de Saint Domingue, pour se mettre à leur tête, concevront aisément que soit Espagnol ou Negre, il est capable d'avoir fait cette (a) harangue à ses Troupes. Mais cette raison ne sert qu'à donner plus de vraisemblance aux prétentions de l'Editeur, sans être assez forte pour faire placer son récit & la Harangue au rang des véritez historiques. Ne pourroit-on pas prendre un tempéramment, qui conviendroit non seulement à cette Piece, mais aux Légendes, par lesquelles j'ai commencé, & à quantité d'autres Ouvrages qui mettent un Lecteur dans le même embarras! Ce seroit d'y supposer un mélange de fictions & de véritez, que leurs Auteurs prennent ainsi plaisir à confondre, parce qu'écrivant pour plaire ils sçavent que

(a) Elle est un peu plus grossiere dans la Traduction Angloise, & sans doute encore plus dans l'Original; mais j'aurois eû peine à lui conserver son tour barbare dans notre Langue.

la vérité ſeule ne plaît pas toujours, & qu'un récit de pure imagination ne ſçauroit ſatisfaire non plus les perſonnes de bon ſens. Il eſt vrai qu'on ne ſeroit gueres plus avancé après cette ſuppoſition, puiſque la difficulté de démêler le vrai du faux empêcheroit toujours qu'on ne pût fixer à quelle claſſe un Livre de cette nature appartient. Mais on ne courra jamais grand riſque à le placer au rang des Romans.

Je ne fais pas plus de grace à quelques Ouvrages du même genre, que j'ai compoſez en divers tems. Quoiqu'il n'y en ait pas un qui n'ait pour fondement un aſſez grand nombre de véritez, j'avouë que ne m'étant propoſé que de faire goûter quelques maximes de Morale à la faveur d'une narration agréable, j'y ai mêlé quantité de choſes pour leſquelles je ne demande point d'autre foi que celle de l'imagination, c'eſt-à-dire, celle qui peut faire trouver quelque plaiſir à les lire. Je me crois obligé à cette déclaration pour rendre un peu de tranquillité à l'Auteur de la Bibliotheque Belgique, qui a marqué beaucoup d'inquiétude ſur le doute que ces Ouvrages pourront cauſer à la poſtérité. Sa crainte eſt flateuſe pour eux, car ce n'eſt pas les mal-

L'Auteur de cette Feüille ſe les applique.

rtraiter que de leur promettre une si longue vie. Mais qu'il se rassûre en apprenant de moi-même, que les Mémoires d'un Homme de Qualité & leur suite, Cleveland & le Doyen de Killerine, dont je prépare la seconde Partie, sont autant de Livres inutiles pour l'Histoire, & dont tout le mérite est de former une lecture honnête & amusante.

Le Doyen de Killerine.

Je n'excepte point le Doyen de Killerine, quoiqu'il pût l'être pour la plûpart des faits, car le fond du moins en est véritablement historique. Cependant comme je ne me suis point interdit tous les ornemens que je croirai propres à le mettre au goût de mes Lecteurs, je ne le donne point pour un Livre d'un autre ordre que ceux que j'ai nommez; & j'ai pris soin d'en avertir le Public au Titre même.

Les autres explications que j'ai données dans la Préface ont dû faire connoître aussi toute l'étenduë de mon Plan, & j'ai cru cette précaution nécessaire à la tête d'un Ouvrage dont les différentes parties doivent être publiées successivement. Ce n'est pas ma faute s'il s'est trouvé des Lecteurs qui ont paru ne le pas comprendre. Qu'on accuse le Doyen de porter trop loin l'inquiétude & le scrupule, lorsqu'on a

Remarques critiques de divers Lecteurs, sur cet Ouvrage.

pû lire dans la Préface, & dans plusieurs endroits du Livre (a), que c'eſt un défaut qu'il ſentira lui-même, & dont il ſçaura ſe corriger ; qu'on lui reproche, à lui, à ſes freres, & à ſa ſœur, de ne pas connoître nos mœurs & nos uſages, lorſqu'ils ſortent d'un Village d'Irlande, & que le principal but de l'Ouvrage eſt de faire voir par quels dégrez ils ſont parvenus à d'autres lumieres ; qu'on ſe plaigne de la bizarrerie de quelques-unes de leurs avantures, lorſqu'elles ſont vrayes dans toutes leurs circonſtances, & que c'eſt leur ſingularité même qui a fait prendre le parti de les publier ; enfin, qu'on paroiſſe ignorer qu'un Capitaine de Vaiſſeau Marchand eſt communément un homme aiſé, ſouvent un homme fort riche ; rarement (b) poli, mais qui peut l'être néanmoins, & qu'on peut repréſenter tel avec une parfaite vraiſemblance, lorſqu'on a fait remarquer que celui qu'on met ſur la ſcene l'eſt effectivement, & que de la maniere dont il a vécu dans le monde il

(a) Voy. particulierement les réflexions qu'il fait après ſon retour en Irlande, pages 131. & ſuivantes juſqu'à la 137.

(b) D'une politeſſe, ai-je dit expreſſément, rare dans un homme de mer.

a dû le devenir, &c. qu'on prenne, dis-je, les choſes dans un ſens ſi contraire aux apparences & à la vérité, c'eſt marquer qu'en liſant un Ouvrage on laiſſe égarer quelquefois ſon attention. L'indulgence de la Cour pour Mylord *Linch*, après ſon duel, eſt une objection plus raiſonnable. Si l'on n'eſt pas ſatisfait de la raiſon que Patrice en apporte, je confeſſe que je n'ai point d'autre réponſe à donner que le ſilence de mes Mémoires. Le Doyen de Killerine ſe borne à ſon hiſtoire & à celle de ſes freres, & ne s'eſt point embaraſſé d'expliquer ce qui ſauva Mylord Linch du châtiment. Il rend un meilleur compte des raiſons qui le porterent (*a*) à retourner en Irlande. On le mépriſoit, dit-il, on lui déguiſoit mille choſes dont la juſtice & la bienſéance demandoit qu'il fût informé; on le comptoit pour un être ſi inutile, qu'on lui conſeilloit de demeurer ſeul *aux Saiſons*, tandis qu'on alloit faire des mariages & des entrepriſes de fortune à la Cour. Il partit, & je ne ſçai s'il y a quelqu'un qui n'eût pas fait la même choſe à ſa place. Mais le bon Doyen eût été bien ſurpris qu'on l'eût accuſé

(*a*) Voy. les pages 113. & ſuivantes juſqu'à 119.

de vouloir marier des Pesses à sa sœur (a) malgré elle, & qu'on eût attribué son départ au dépit de ne pouvoir le faire préférer à Mylord Linch. C'est néanmoins une des objections que j'ai recueïllies de divers côtez avec les précédentes; mais qui ne demande, comme les autres, que d'être rapprochées pour paroître absolument mal fondées.

Jugement de l'Auteur sur son Ouvrage.

Si l'on me demandoit mon propre sentiment sur le Doyen de Killerine, je répondrois avec franchise, qu'à le considérer sans aucun rapport avec les Parties qui doivent suivre, il manque d'une certaine élévation qu'il n'a pû tirer jusqu'à présent de la simplicité du sujet; & que l'intérêt d'ailleurs n'y pouvant être bien vif, parce que ce n'est encore qu'une préparation d'evenemens, la morale & l'humeur inquiete du Doyen dont on n'est pas dédommagé par d'assez grands caracteres, y répandent quelque chose de languissant: j'ajoûte une autre cause de langueur; c'est que les caracteres n'étant encore qu'à demi formez, le cœur dans l'incertitude où il est de ce qu'il y doit trouver d'aimable ou d'odieux n'ôse encore prendre parti pour personne. Le Doyen s'est fait connoître

(a) Voy. page 100. & suivantes.

par plusieurs traits ; mais il laisse entendre qu'il se défie de ses lumieres, & qu'il en peut acquérir d'autres qui mettront du changement dans ses idées & dans sa conduite. Georges a paru moins agir jusqu'ici par les mouvemens naturels de son caractere que par ressentiment contre le Censeur de ses desseins. Rose n'est encore qu'une jeune fille de condition, élevée dans un Château de Village. Patrice à la vérité se laisse pénétrer davantage, mais ce n'est point encore par des endroits qui puissent le faire connoître tel que je l'ai dépeint dans le premier Livre, & ce qu'on a lû ne devroit porter, suivant nos idées, que le nom de fondement ou d'introduction. Commence-t-on un édifice par les toits ?

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté,
N'allez pas dès l'abord sur Pégaze monté
Crier à vos Lecteurs, &c.

O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Sçait prendre un ton aisé, doux, simple, harmonieux, &c.
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, &c.

TAYLOR INST. OXFORD

Voilà mes regles. Je ne m'applique point la ſuite de ce dernier Vers de Boileau ; mais ſi le Public a goûté dans cette premiere Partie, mon ſtile, & la liaiſon des évenemens, comme le prompt débit de l'Edition m'autoriſe à le croire, j'ai obtenu tout ce que je m'étois propoſé, & je me flatte qu'avec un peu d'efforts, pour donner à chaque Partie la perfection qui lui convient, je ne demeurerai pas tout-à-fait au-deſſous de mon projet. L'avenir en fera juger.

La Payſanne parvenuë, ou le Mentor à la mode.

Déclaré, comme je le ſuis, pour tous les Livres où l'inſtruction ſe trouve mêlée avec l'agrément, je ne puis refuſer un éloge au *Mentor à la mode* & à la *Payſanne parvenuë*. Ces deux Eſſais ne ſont point des coups de maître, mais ils peuvent en faire attendre de la même main. Tout Ouvrage où l'on trouve du feu, de l'eſprit & du goût, ſemble promettre qu'en cultivant ces trois talens l'Auteur ira de bien en mieux, & s'avancera toujours vers la perfection où ils ſont capables de le conduire. On découvre ſans peine dans ces deux Romans, qu'on s'eſt formé ſur les Ouvrages de M. de M. . . . . modele excellent pour la fineſſe & l'agrément des penſées, pour

la peinture des mœurs, pour la variété des caracteres, enfin pour tout ce qui demande de l'élégance & de la délicateſſe d'eſprit.

Promeſſe de l'Auteur.

Cette Feüille fermant le ſixiéme Tome du *Pour & Contre*, j'en prends occaſion de promettre au Public un renouvellement d'ardeur & de ſoins pour la ſuite de ma carriere. Je ne changerai rien à ma méthode. L'abondance de mes matériaux, avec un peu de facilité que j'ai reçu du Ciel pour les mettre en œuvre, empêchera toujours que je ne tombe dans la néceſſité de piller les autres, ſoit en m'appropriant le fruit de leur travail, ſoit en leur ſervant d'*Echo*, par de longs extraits de leurs Ouvrages. Je continuërai de marquer civilement mon opinion ſur les Productions nouvelles qui me paroitront mériter cette attention, & ſi je ne ſuis par ſûr de toujours plaire, je me promets bien de ne jamais offenſer.

Fin du Tome VI.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le ſixiéme volume du *Pour & Contre*. A Paris le 21. Août 1735.

Signé, SOUCHAY.

BNF 4-LC2-700